

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Être sujet au sein d'une agriculture fragilisée : le cas des jeunes agriculteurs wallons.

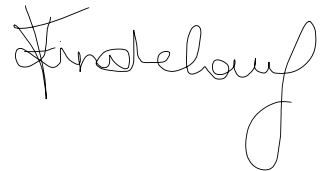
**Auteur : Lindelauf Fiona
Promoteur : Franssen Abraham
Lecteur : Giraud Christophe
Année académique 2023-2024
Master [120] en sociologie (SOC2M)**

Déclaration de déontologie

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux, ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant-es en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Lindelauf Fiona

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Lindelauf Fiona', written in black ink.

Avant-propos

Pour commencer, je souhaiterais sincèrement remercier toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à la réalisation de ce mémoire.

Mr. Franssen, de m'avoir suivie tout au long des recherches et de la rédaction de ce travail, pour sa disponibilité, ses commentaires, suggestions et recommandations sans lesquelles je n'aurais jamais produit ce mémoire. Un grand merci pour tout.

Je remercie l'ensemble des agriculteurs rencontrés pour leur accueil chaleureux, leur gentillesse, leur confiance et le temps qu'ils m'ont accordés.

La Fédération des Jeunes Agriculteurs, mon lieu de stage, d'avoir appuyé ma requête de témoignages et de m'avoir fourni toute la documentation et les informations dont j'avais besoin. Cela m'a permis de me rendre compte des multiples difficultés présentes dans le secteur agricole, surtout pour les jeunes et a favorisé une meilleure compréhension du monde agricole et donc de la problématique de recherche. Je tiens donc à remercier Guillaume Van Binst et l'ensemble de l'équipe administrative de la Fédération des Jeunes Agriculteurs pour leur accueil, leur bienveillance et leur aide précieuse.

Mes proches, pour leur soutien tout au long de l'écriture de ce mémoire.

Table des matières

Déclaration de déontologie	1
Avant-propos.....	2
Introduction	6
Partie 1 : Contextualisation et cadre d'analyse	8
Chapitre 1 : Les métamorphoses de la question agricole.....	8
1. Historicismation des changements structurels du secteur agricole.....	8
• Exodes et division du travail agricole	8
• « Modèle fermier de modernisation ».....	9
• L'agriculture d'après-guerre et « révolution » agricole.....	9
• Réforme(s) de la PAC et réglementation environnementale.....	13
2. L'agriculture belge et wallonne : bilan actuel.....	14
• Les exploitations : évolutions et caractéristiques.....	14
☒ L'agriculture biologique.....	15
☒ Le fermage	16
☒ Les ventes directes.....	16
☒ La main d'œuvre	16
☒ Le chef d'exploitation	17
• Les végétaux.....	18
• Les animaux	18
☒ Filière porcine	19
☒ Filière bovine.....	19
☒ Filière aviaire.....	19
☒ Filières ovine et caprine.....	20
• L'économie	20
☒ L'influence du secteur agro-alimentaire	20
• Sentiment d'impopularité et dépression.....	22
3. Les crises sociales et culturelles du secteur agricole.....	22
a. La démographie et le rôle politique du monde agricole	24
b. La relation du monde agricole au territoire	25
c. La relation à l'alimentation	25
d. La question de la nature	26
e. La définition du métier d'agriculteur.....	27

Chapitre 2 : Cadre théorique et dispositif méthodologique.....	28
2.2. Le modèle théorique de la gestion relationnelle de soi	28
2.3. Méthodologie.....	30
• Caractéristique des personnes interrogées	31
• les entretiens du type « récit de vie ».....	31
Partie 2 : Analyse et résultats.....	33
Chapitre 3 : Les parcours singuliers de jeunes agriculteurs.trices, cinq portraits.....	33
Martin : « J'ai eu la chance ou la malchance de reprendre ».....	33
• Synthèse : Martin ou la passion à l'épreuve.....	37
Sophie : « C'est un peu comme se lancer sans parachute ».....	38
• Synthèse : Sophie ou la recherche d'équilibre.....	41
Alexandre : « Je suis un doux rêveur (mais il faut faire des concessions) ».....	42
• Synthèse : Alexandre ou la nécessité de faire des concessions	46
Louis : « est-ce qu'on ne devra pas planter tous des céréales dans quelques ... »	47
• Synthèse : Louis ou la remise en question de son identité.....	50
Tom : « Il ne faut pas réfléchir trop loin »	51
• Synthèse : Tom ou le besoin de sécurité.....	53
Chapitre 4 : Analyse transversale et thématique des entretiens.....	55
1. Socialisation et entrée dans le métier des jeunes agriculteurs : entre héritage difficile et passion contrariée	55
• « Désignation, héritage ou reconversion ».....	56
• Construction du projet	58
• Expérience professionnelle pré-installation	58
• La présence de fortes barrières à la mobilité (économique et institutionnelle)..	60
2. Les différentes tensions existentielles : entre impraticabilité et manque de reconnaissance.....	60
a. La tension entre un modèle traditionnel d'agriculture conventionnelle et un nouveau modèle d'agriculture bio : entre indésirabilité, idéalisation, impraticabilité.....	60
a) Socialisation paradoxale : l'indésirabilité du modèle d'agriculture bio..	61
b) Modèle biologique difficilement praticable	61
c) Socialisation paradoxale : l'influence familiale au sein de l'exploitation	62
b. La pression financière et la précarité économique.....	63
c. Les tensions et contraintes liées aux réglementations (changeantes) ...	64
d. Difficulté à concilier vie de famille, autoréalisation et vie professionnelle	65

e. Un manque de reconnaissance sociale envers les agriculteurs.....	66
a) « Campagne » de dénigrement : l'agribashing.....	66
b) « Être une femme dans un monde d'hommes »	66
3. Les stratégies identitaires et relationnelles	68
• Mettre en œuvre ses capacités psychiques	69
A. Travail réflexif : capacités d'accommodation et de distanciation.....	69
☒ Se justifier : « Je vis ma passion ».....	69
☒ Compenser : <i>Contourner les contraintes</i>	69
☒ Oublier : décompresser.....	70
a) La nécessité d'une activité extérieure	70
b) Le choix du conjoint	70
c) Conscience nostalgique et accommodation : « c'était mieux avant »	71
☒ Capacité de distanciation : critiquer et se détacher.....	72
B. Travail de projectivité : capacités de concrétisation et d'individuation ..	72
a) L'abandon du secteur viandeux chez Louis	72
C. Sociabilité : capacités d'identification et de différenciation	73
• Modes de gestion identitaire : défensif, anémique et offensif	74
A. La passion et la réaffirmation du professionnalisme comme logique de résistance (<i>offensif</i>)	74
B. Agriculture raisonnée et circuits courts : logique innovatrice (<i>offensif</i>)..	75
a) L'agriculture raisonnée chez Martin.....	75
b) Les circuits courts chez Sophie et François et le label bio chez Alexandre	75
C. Présence familiale forte : préservation de l'identité (<i>défensif</i>)	76
D. Remise en question de la mentalité même du « fermier » (<i>offensif</i>).....	77
• L'agriculteur comme acteur social : entre protestation « obligatoire » et pragmatisme.....	77
Conclusion générale.....	80
Bibliographie.....	85
Table des illustrations.....	93
Annexes.....	94

Introduction

L'agriculture connaît, et ce depuis quelques années, une crise identitaire profonde liée notamment aux nombreuses mutations économiques, sociales et politiques du secteur agricole (Knockaert, 2022). Ces dernières ont entraîné des conséquences non négligeables sur la manière dont les agriculteurs se représentent et sont représentés aujourd'hui.

La construction de la représentation professionnelle et politique du métier d'agriculteur s'est agencée autour « d'une pratique du métier, un statut professionnel, un modèle de famille, un régime de la transmission et un mode d'inscription du travail de la terre dans un espace local donné » (Hervieu & Purseigle, 2022, p. 50). Mais, depuis quelques décennies, cet agencement est chamboulé. Entre recherche d'autonomie, individualisation, passage d'une volonté de productivité à un désir de durabilité, et bien d'autres réalités observées dans la littérature scientifique, l'identité spécifique de l'agriculteur semble ébranlée.

Avec le passage de la société agricole, devenue société rurale, à une société définitivement urbaine, les campagnes se voient transformées (Mer, 2005) et les agriculteurs se retrouvent minoritaires au sein même de leur environnement, le milieu rural. Tous ces bouleversements ont modifié les représentations que la société se fait des agriculteurs et la manière dont ces derniers se représentent en transformant les conditions même de la pratique de cette profession (Hervieu & Purseigle, 2022). En effet, les évolutions des exigences sociétales, économiques, culturelles et politiques ont à la fois contraint et incité les agriculteurs à modifier les pratiques agricoles dites traditionnelles (Giuliano & Eloy, 2021).

De plus, dorénavant, le métier d'agriculteur ne s'associe plus tant à la famille qu'à l'individu (Granger et al., 2006). L'individualisation de la profession passe également par une recherche d'autonomie de chacun des membres des couples agricoles. « Nous assistons définitivement à la fin de l'agriculture conjugale » (Hervieu & Purseigle, 2022, p. 28). Ce qui bouleverse d'autant plus les représentations de cette profession (Hervieu & Purseigle, 2022) puisque ce couple « constituait l'un des piliers fondateurs autour duquel ces jeunes articulaient le projet de modernisation qu'ils souhaitaient mettre en œuvre » (Purseigle, 2004, p. 55). L'engagement professionnel n'était pas vécu individuellement mais lié au couple et « se déclinait au masculin et au féminin » (Purseigle, 2004, p. 55) dans un projet à la fois professionnel et familial.

Il apparaît donc que le modèle agricole au sein duquel de nombreux jeunes agriculteurs ont grandi et ont été socialisés n'est plus praticable ou du moins, est difficile à mettre en œuvre. D'autant plus qu'être agriculteur n'est pas qu'un travail ou une source de revenu, c'est un style de vie assez complexe conjuguant aspects économiques, commerciaux et émotionnels

(Conway et al., 2021). La profession est souvent vécu sous le mode de la passion et de la vocation. La reprise d'une exploitation par les enfants d'agriculteurs rentre dans ce que nous pouvons appeler « l'accomplissement d'un projet personnel » (Bessière et al., 2008, p. 11) voir même « la réalisation d'une vocation singulière » (Bessière, cité dans Bessière et al., 2008, p. 11). Cette profession peut donc être vécue comme une expérience de vie totale.

C'est pourquoi, au regard du contexte de crise et de mutations, avec des représentations, des idéologies et des principes de sens chamboulés, il est important de comprendre comment les jeunes agriculteurs wallons s'en sortent, se débrouillent aujourd'hui. Par s'en sortir, se débrouiller, j'entends, de quelle manière et par quels moyens ces derniers construisent aujourd'hui leur identité sociale et professionnelle. Cette construction identitaire s'effectue à la fois en tant que sujet, en travaillant sur son auto-définition, et en tant qu'acteur, qui agit ses diverses relations sociales (Bajoit & Franssen, 1995). Ainsi, ce mémoire, tentera de répondre à la question suivante : *Comment les jeunes agriculteurs se construisent en tant que sujet au sein d'une agriculture fragilisée ?*

Avant toute chose, il est important de préciser qu'au sens de Bajoit, « être sujet, c'est mettre en œuvre ces six capacités pour agir sur soi-même et sur les autres, afin de se gérer comme individu et acteur dans les relations avec eux » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 147). Comme le précise l'auteur, ce terme sera employé exclusivement dans ce sens

Pour pouvoir répondre à cette question, il est essentiel d'appréhender, dans une première partie, le contexte particulier de l'agriculture belge, afin de comprendre les implications de ces mutations sur la vie des jeunes agriculteurs aujourd'hui. Cela sera l'objet du premier chapitre. Il sera suivi, dans le chapitre deux, par une explicitation du cadre théorique et méthodologique de l'analyse de la gestion relationnelle de soi (Bajoit & Franssen, 1995) qui me servira à l'analyse des entretiens réalisés auprès d'un échantillon de jeunes agriculteur.trices de Wallonie.

La deuxième partie présentera les constats, résultats et analyses de la recherche empirique. Parmi les sept agriculteurs interrogés, cinq d'entre eux font l'objet d'un portrait, présentés dans le troisième chapitre de ce mémoire. L'objectif y est d'identifier les principales attentes et contraintes vécues par ces jeunes agriculteurs et les manières de gérer les tensions et difficultés de leur expérience. Le quatrième chapitre proposera une analyse transversale et thématique des entretiens pour identifier les étapes et les déterminants des différentes trajectoires ; les épreuves types auxquelles ils sont confrontés et les différentes stratégies identitaires et relationnelles de ces jeunes agriculteur.trices qui ont réussi à s'installer en agriculture dans un contexte de remise en question permanente de leur identité.

Partie I : Contextualisation et cadre d'analyse

| Chapitre 1 : Les métamorphoses de la question agricole

Comprendre le parcours des jeunes agriculteurs aujourd'hui nécessite, dans un premier temps, de saisir le contexte spécifique dans lequel chaque récit s'inscrit. C'est pourquoi, la première partie de ce mémoire esquissera un état des lieux de l'agriculture wallonne. Évidemment, cette ébauche est loin d'être exhaustive, mais mobilise des éléments de contexte essentiels à l'appréhension des données récoltées et permet, ainsi, de percevoir les réalités du métier d'agriculteur aujourd'hui, grâce à différentes sections. D'abord, la première section mettra en avant les divers changements structurels au sein du secteur agricole en prenant en compte la dimension historique. Ensuite, un panorama de l'agriculture belge actuelle sera dépeint, dans la deuxième section, et ce, au moyen d'exemples et de chiffres clés. Enfin, sur base de la littérature scientifique, la dernière section exposera, d'un point de vue sociologique, les conséquences de ces différentes mutations structurelles.

1. Historicisation des changements structurels du secteur agricole

Le monde rural a vécu des changements importants au cours des derniers siècles (Hermesse & Piccoli, 2007). Effectivement, « depuis la fin des années soixante, les transformations se sont accélérées dans le monde rural » (Hermesse & Piccoli, 2007, p. 3). Ces dernières peuvent être scindées en plusieurs phases.

- **Exodes et division du travail agricole**

« La première grande phase de transformation commence dès la première moitié du 19^{ème} siècle » (Hermesse et Piccoli, 2007, p. 3). Vers 1850, « un progrès significatif des techniques agricoles libère une importante main-d'œuvre et un phénomène d'exode rural commence à se marquer en Belgique » (Dasnoy, 1991, p.15). Ce dernier touche, d'abord, les journaliers¹, à cause de la misère. Il concerne, ensuite, les ouvriers agricoles à cause d'une diminution de la demande de main-d'œuvre dû à la mécanisation. Par la suite, une division internationale du travail agricole s'organise en combinant libre-échange et préférence coloniale (Tracy, dans Peemans, 2007, p. 31).

¹ Un journalier est un salarié (un ouvrier agricole) payé à la journée.

- **« Modèle fermier de modernisation »**

Dans les années trente, alors qu'en Europe, un exode concernant les chefs d'exploitation se produit (Hermesse et Piccoli, 2007), aux Etats-Unis, un nouveau modèle émerge en réponse à une violente crise de débouché. Celui-ci permet une « augmentation interne des débouchés pour les céréales à travers la production massive d'aliments pour le bétail et la production de viande » (Peemans, 2018, p. 24). « C'est l'origine du modèle G-F-L (Grain-Feed-Livestock), reposant sur la construction d'une chaîne agro-alimentaire intégrée associant un modèle fermier de modernisation, reposant sur des exploitations de plus en plus grandes et spécialisées, aux industries agro-alimentaires de transformations, le tout avec des mesures de soutien en matière de prix, crédit et stockage, mises en œuvre par l'Etat fédéral » (Friedland W.H. et al., cité dans Peemans, 2018, p. 24). « Avec l'instauration de ce modèle américain de modernisation agricole (MFM), basé sur des exploitations combinant la main d'œuvre familiale et salariée et l'ouverture de plus en plus grande à la commercialisation d'un surplus croissant grâce à la mécanisation et à la chimisation » (Peemans, 2018, p. 24), de nombreux surplus jaillissent dans les années quarante, qui seront exportés sur le continent Européen. Durant cette même période, la politique européenne est gouvernée par la relation entre l'agriculture et l'industrie (Offer, dans Peemans, 2007). En effet, « dans la plupart des pays industrialisés, la politique agricole a déjà été dominée par les exigences des intérêts industriels et par des tentatives plus ou moins fortes de modernisation de l'agriculture » (Peemans, 2018, p. 24).

- **L'agriculture d'après-guerre et « révolution » agricole**

« Les années cinquante constituent un moment de réorganisation. D'une part, l'agriculture se modernise et utilise de nouvelles techniques et, d'autre part, elle perd une partie importante de sa population » (Hermesse et Piccoli, 2007, p. 4). En effet, en Europe, bien que les structures traditionnelles paysannes soient toujours en place (Faure, 1957), le monde agricole se réorganise (Piccoli, 2004) pour pallier aux difficultés engendrées par les deux guerres.

Ainsi, afin de reconstruire leur balance de paiement et de garantir leur sécurité alimentaire, ambition primordiale depuis l'entre-deux-guerres (McMichael, dans Verhaegen, 2012), il est nécessaire pour les pays européens de « développer leur production agricole » (Loyat & Petit, 1999, p. 9). A titre d'illustration, entre 1944 et 1948, notre pays connaît une crise alimentaire importante, présentant une diminution brutale, voire totale des approvisionnements extérieurs (Le Ventre des Belges, s. d.). C'est pourquoi, durant la seconde moitié du 20^{ème} siècle, le secteur agricole est poussé par l'Europe à produire davantage dans le but de garantir

à l'ensemble de la population européenne des denrées en suffisance (Les Echos, 2019) et de relancer l'économie du continent (Hervieu, 1992). C'est, entre autres, avec la signature du plan Marshall que l'agriculture va connaître une modernisation accélérée (Hervieu & Purseigle, 2013) qui aura pour conséquence un débarquement important de tracteurs dans les campagnes (Colson, 1950 ; Hervieu & Purseigle, 2013).

En 1957, avec le traité de Rome, les objectifs de la future politique commune européenne sont posés (Bureau, 2007). Mais ce n'est que l'année d'après, en 1958, que les trois principes fondateurs de la politique agricole commune seront établis : unicité des marchés, préférence communautaire et solidarité financière, formant le marché commun agricole (Loyat & Petit, 1999 ; Ministère de l'agriculture et de la souveraineté alimentaire, 2022).

Le premier principe, l'unicité de marché, va permettre la libre circulation des biens grâce à la disparition des droits de douane entre pays membres relatifs aux produits agricoles (Bureau, 2007). Cela a pour but l'harmonisation des prix agricoles au sein de l'Union Européenne, une « convergence des salaires et donc des coûts de production dans l'industrie » (Bureau, 2007, pp. 7-8). Concernant le principe de préférence communautaire, « un système de droits de douane commun a été imposé vis-à-vis des pays tiers » (Bureau, 2007, p. 8). « Ces droits ont été fixés de manière à ce que des importations n'entrent pas à des prix inférieurs à un prix minimal garanti. Ceci s'est traduit par une protection à la frontière très élevée dans les secteurs du lait, du sucre, de la viande bovine et des céréales, même si d'autres ont été peu protégés » (Bureau, 2007, p. 8). Enfin, grâce aux instruments financiers des années soixante, le financement de la PAC sera exercé par l'ensemble des pays membres sans prendre en compte la taille du secteur agricole au sein de ces derniers, et c'est ce qui constitue le dernier principe, celui de la solidarité financière. Ainsi, dès le départ, la PAC s'organise comme une « politique très centralisée laissant peu de place à l'intervention des gouvernements nationaux » (Bureau, 2007, p. 7), même si cette dernière s'est inspirée de politiques existantes au sein des six pays fondateurs de l'Union Européenne (Bureau, 2007).

Précisons toutefois que face à ce communautarisme, les pays tiers dénoncent souvent ce qu'ils appellent une forteresse agricole européenne à cause de droits de douane excessifs contrecarrant la concurrence sur les produits européens (Bureau, 2007). Cependant, ce protectionnisme européen doit être nuancé : beaucoup de denrées bénéficient d'une absence de droits de douane ou d'un droit minime, comme certains produits australiens, brésiliens ou encore américains (Bureau, 2007). Concernant les produits américains importés en Europe, c'est, en fait, dû à un mécontentement des Etats-Unis face à cette Politique commune, qu'un accord a été trouvé. En effet, suite à cette volonté européenne de mettre en place une

politique agricole commune, la réaction américaine ne s'est pas fait attendre puisque le pays va exiger la suppression de cette politique, sans quoi, le plan Marshall serait immédiatement supprimé. Les Européens, ayant besoin de ce plan et voulant construire une politique commune, ont négocié avec les Etats-Unis (Ledent & Burny, 2002).

Avec l'accord de Dillon en 1961, les États-Unis acceptent le principe du prélèvement communautaire, moyennant la renonciation définitive de la Communauté à tout droit de douane sur les graines oléo-protéagineuses et, par la suite, sur les drèches de maïs (corn gluten feed) (Ledent & Burny, 2002).

Ce n'est donc qu'en 1962 que la Politique Agricole Commune (PAC) est mise en place, sur base des trois principes précédents, afin de gérer au mieux la coordination entre les différents pays de l'UE. Elle est définie comme un partenariat entre l'agriculture et la société, entre l'Europe et ses agriculteurs et vise à assurer l'indépendance alimentaire Européenne (Piccoli, 2006) grâce aux progrès techniques imposés par la modernisation (Hervieu, 1992). Ayant comme but de favoriser la modernisation et le développement de l'agriculture, la PAC se base sur des mesures de contrôle des prix et de subventionnement (Ledent & Burny, 2002), avec comme objectifs d'accroître la productivité de l'agriculture, d'assurer un niveau de vie équitable à la population agricole, de stabiliser les marchés, de garantir la sécurité des approvisionnements et, enfin, d'assurer des prix raisonnables aux consommateurs (Verhaegen, 2012).

Pour certains, « la PAC peut être vue comme une adaptation au contexte spécifique européen des principes ayant conduit à la mise en place du modèle G-F-L aux USA » (Verhaegen, 2012, p. 70). Cette politique commune représente « un moyen de stimuler et soutenir l'émergence d'un "modèle fermier de modernisation" » (Verhaegen, 2012, p. 70) à l'échelle européenne, en agissant comme protectrice de l'agriculture. Les années soixante se caractérisent donc par une amélioration du niveau de vie des agriculteurs (Piccoli, 2004), notamment par le fait que la Politique Agricole Commune octroi des aides « sous forme de paiements proportionnels à la taille historique de l'exploitation (exprimée en ha et/ou en nombre de têtes de bétail) » (Knockaert, 2022, p. 5). Afin de rester viables, les agriculteurs vont être contraints de s'étendre et d'investir davantage, ce qui favorisera une fusion des exploitations et une optimisation des surfaces cultivées (Knockaert, 2022). La mission de « nourrir le monde » a donc été conférée à l'agriculture, entretenant un certain impératif de la performance et encourageant l'intensification (Knockaert, 2022), tout en assurant l'uniformisation des prix européens (Piccoli, 2006). « Les moyens choisis [par la PAC] ont privilégié l'élévation des rendements de la terre, du bétail et de la productivité du travail et ont abouti dès le début des années 1970

à une intensification et une réduction spectaculaire de la population agricole dans les pays concernés » (Peemans, cité dans Verhaegen, 2012, p. 70). Le « mécanisme protecteur » (Piccoli, 2006, p. 8) assuré par chaque Etat européen envers les agriculteurs ne sera pas toléré longtemps, d'autant plus que cette PAC coûte de plus en plus cher et que de nombreuses surproductions apparaissent (Piccoli, 2006).

En 1992, la politique agricole commune est réformée, pour contrôler la surproduction, dans un premier temps, pour les céréales, par le commissaire européen à l'agriculture, Ray Mac Sharry (Loyat & Petit, 1999). Les mesures seront prises afin que l'Europe reste à la fois compétitive sur les marchés, maître des dépenses budgétaires et de l'offre, tout en s'associant à un modèle plus américain (Loyat & Petit, 1999). La première mesure est une « baisse substantielle des prix administrés » (Loyat & Petit, 1999, p. 20). Pour combler cette perte de sécurité, l'Union Européenne va mettre en place des aides directes, dites compensatoires à l'hectare (Verhaegen, 2018). Mais un gel partiel des terres agricoles pour les bénéficiaires des montants compensatoires sera également établie et certaines mesures instaurées par la Politique agricole vont promouvoir « la cessation anticipée d'activité » (Piccoli, 2004, p. 38).

De plus, avec les accords de Blair House entre les Etats-Unis et l'UE, en 1992, concernant les subventions intérieures aux exportations, l'Europe ne pourra produire que 30% de sa consommation en oléo-protéagineux (Ledent & Burny, 2002). « La PAC passe d'une aide au marché à une aide au producteur. Le soutien des prix est réduit et remplacé par des paiements directs aux agriculteurs, qui sont encouragés à être plus respectueux de l'environnement » (Commission Européenne, s. d.). « Cette réforme coïncide avec le Sommet de la Terre de Rio de 1992, qui lance le principe de développement durable » (Commission Européenne, s. d.). La création de l'OMC en 1995, a favorisé la logique productiviste menée par une politique ultralibérale et la mise en compétition de l'agriculture européenne sur le marché mondial. « Suite aux accords de l'OMC signés à Marrakech en 1994, ayant entraîné l'alignement des prix dans les États membres de l'UE sur les prix mondiaux, les produits agricoles ont été mis sur le même pied que les autres biens industriels marchands dont la commercialisation a été libéralisée par une suppression du contrôle des prix et des volumes de production ainsi que des barrières tarifaires. Le productivisme mis en place par la PAC dès 1962, a poussé les agriculteurs à produire toujours plus pour l'autosuffisance d'abord, pour être compétitif sur le marché mondial ensuite. Mais de façon globale, cette hausse de l'offre de produits a engendré une baisse des prix » (Op de boeck, 2016).

La deuxième moitié du 20^{ème} siècle a donc été riche en transformations et a véritablement marqué la fin de la paysannerie et de ces traditions (Purseigle, 2004). En plus de cela,

l'augmentation des coûts de production et l'apparition d'une concurrence venant du monde entier ont aggravé la situation économique du secteur (Verhaegen, 2012).

- **Réforme(s) de la PAC et réglementation environnementale**

En 2003, « une nouvelle réforme de la PAC rompt le lien entre les aides et la production. Les agriculteurs bénéficient désormais d'une aide au revenu, à condition qu'ils prennent soin des terres arables et respectent des normes en matière de sécurité alimentaire, d'environnement, ainsi que de santé et de bien-être des animaux » (Commission Européenne, s. d.).

Quelques années plus tard, en 2013, « la PAC est réformée afin de renforcer la compétitivité du secteur, de promouvoir l'agriculture durable et l'innovation, de soutenir l'emploi et la croissance dans les zones rurales et d'orienter l'aide financière vers une utilisation productive des terres » (Commission Européenne, s. d.).

L'attrait récent pour l'environnement et le bien-être animal a également transformé les pratiques agricoles traditionnelles en faveur de pratiques alternatives (Rey et al., 1997 ; Lavallée et al., 2005 ; La Spina, 2016 ; dans Giuliano & Eloy, 2021). En effet, qu'il s'agisse des pratiques de production, de stockage ou de l'usage d'intrants (pesticide, fertilisants, désherbants, produits phytosanitaires...), la prise en compte croissante des problèmes environnementaux et sanitaires a conduit à de nouvelles normes et réglementations ces dernières années (Giuliano et Eloy, 2021). Le glyphosate en est un bon exemple (Compagnone, 2019) puisqu'il engendre un débat perpétuel. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous assistons, aujourd'hui et ce depuis plusieurs années, à une « agriculture en voie d'écologisation » (Deverre & de Sainte-Marie, 2008 ; Mormont, 2013 ; Compagnone et al., 2018 ; dans Compagnone, 2019, p. 9). D'autant plus qu'une augmentation et une plus grande valorisation de la consommation des produits biologiques est observée (Compagnone, 2019). L'agriculture biologique est, par conséquent, fortement encouragée, notamment par la Politique Agricole Commune avec, par exemple, le développement du réseau écologique Natura 2000. Ce dernier vise à « assurer la conservation des habitats et des espèces menacés en Europe, afin de freiner le déclin de la biodiversité. Les agriculteurs ayant des superficies dans les zones « Natura 2000 » doivent modifier leurs pratiques culturales et mettre en place certaines mesures spécifiques en vue de préserver les habitats et les espèces ciblées. Pour les aider, ils peuvent bénéficier d'une aide » (SPW, 2022, p. 39). Le déploiement des différents modèles alternatifs déstabilise le modèle de production dominant et construit progressivement un modèle d'agriculture agroécologique (Compagnone, 2019). Ce dernier « tente d'étudier, conceptualiser et gérer les agroécosystèmes de façon productive et viable tout en préservant les ressources naturelles et culturelles » (van der Ploeg et al., cité dans

Knockaert, 2022, p. 6). « Différentes techniques agricoles permettent de mettre cette approche en application comme la rotation et l'association des cultures, le travail minimal du sol, la gestion de l'eau, la lutte biologique, l'agroforesterie, l'élevage à l'herbe et bien d'autres alternatives, ... » (Knockaert, 2022, pp. 6-7).

C'est pourquoi, en 2020, la PAC se veut plus verte, plus juste et simplifiée (SPW Agriculture, 2020). « En vertu de l'accord des 27 Etats membres, tous les agriculteurs devraient être tenus de respecter des normes environnementales beaucoup plus strictes pour prétendre aux aides financières européennes » (SPW Agriculture, 2020, p. 19). Par contre, les petites exploitations feront l'objet de contrôles simplifiés, pour « réduire la charge administrative, tout en garantissant leur contribution aux objectifs environnementaux et climatiques » (SPW Agriculture, 2020, p. 19). « La Flandre et la Wallonie pourront finalement façonner la PAC en fonction des besoins propres aux deux Régions, qui vivent des réalités agricoles différentes » (SPW Agriculture, 2020, p. 19), ont souligné les trois ministres.

2. L'agriculture belge et wallonne : bilan actuel

En Belgique, l'agriculture est une compétence régionale (Agriculture en Wallonie, 2022). Le décret relatif au Code Wallon de l'Agriculture du 27 mars 2014 précise que « la politique agricole de la Région wallonne s'intègre dans une dimension internationale et européenne, et tend à assurer le développement durable de l'agriculture. A cette fin, la Région wallonne défend le concept de souveraineté alimentaire et contribue à sa mise en œuvre au sein de l'Union européenne et à l'échelon international » (Décret relatif au Code Wallon de l'agriculture, 2014). Et insiste sur le fait que « le Gouvernement prend toutes les mesures d'exécution des actes européens relatifs à la politique agricole commune et relatifs à la politique commune de la pêche » (Décret relatif au Code Wallon de l'agriculture, 2014).

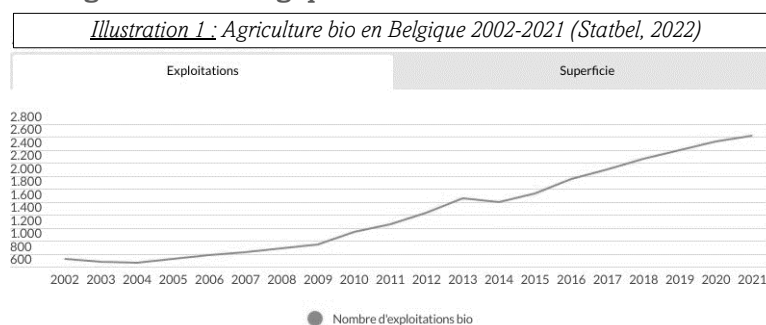
- **Les exploitations : évolutions et caractéristiques**

L'une des conséquences la plus visible de ces diverses transformations est la diminution drastique du nombre d'exploitations et d'agriculteurs au sein du secteur agricole. Cette diminution n'est pas isolée et ce phénomène est observé dans toute l'Union européenne (Eistrup et al., 2019). En cinquante ans, quatre-vingts pourcent des agriculteurs de l'Union Européenne ont disparu (Op de boeck, 2016). Dans notre pays, entre 1980 et 2010, une diminution de 63% des exploitations agricoles belges est constatée au sein du secteur agricole, c'est donc, à cette époque, 41 fermes de moins en moyenne chaque semaine en Belgique. Cette diminution structurelle du nombre d'exploitations entraîne un phénomène de

concentration des terres et des moyens de production. Durant cette même période, la superficie moyenne par exploitation a, quant à elle, triplé passant de 12,5 ha à 38,0 ha.

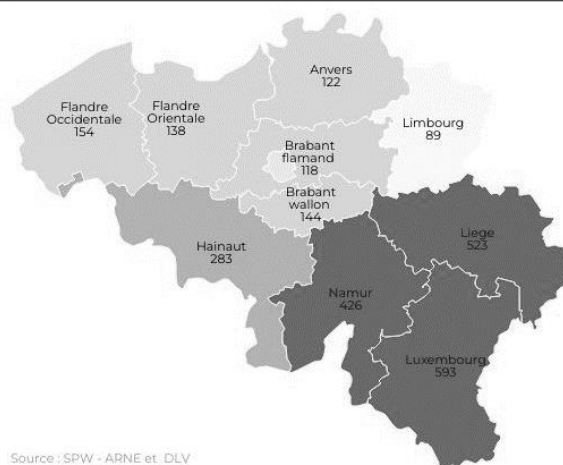
En 2020, l'analyse des ventes et acquisitions permet d'identifier que l'hectare de terre agricole « standard », c'est-à-dire non bâti et entièrement inscrit en zone agricole au plan de secteur, s'est échangé en moyenne à 30 521€. Même s'il est encore tôt pour établir une véritable tendance, notons que cette valeur a grimpé de +12,2% depuis 2017 » (SPW Agriculture, 2019, p. 7).

↳ L'agriculture biologique



« En 2021, les terres agricoles consacrées à l'agriculture biologique représentaient environ 7,4% de l'ensemble de la superficie agricole utilisée en Belgique » (Statbel, 2022). Cette même année, « 2.590 exploitations pratiquaient l'agriculture biologique, soit une légère hausse par rapport à 2020. Par rapport à l'année précédente, la Flandre en compte 28 de plus et la Wallonie 68. Luxembourg et Namur sont les provinces où le pourcentage d'exploitations biologiques est le plus élevé (respectivement 25,2% et 18,2%) » (Statbel, 2022).

Illustration 2 : Nombre d'exploitation bio par province (Statbel, 2022)



Cet appauvrissement de la main-d'œuvre résulte de la diminution du nombre d'exploitations mais aussi de l'intensification de la mécanisation puisque le nombre de tracteurs et autres outils agricoles a augmenté de manière significative. « Le volume de travailleurs réguliers non familiaux a quant à lui augmenté, mais pas suffisamment pour compenser cette forte diminution » (Statbel, 2022).

Illustration 5 : Evolution du statut de la main d'œuvre (2001 – 2020) (Statbel, 2022)

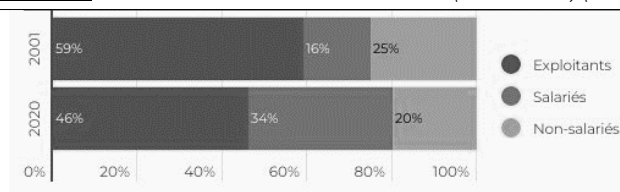
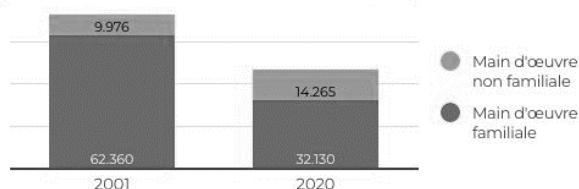


Illustration 6 : évolution de la main d'œuvre familiale (en UTA) (Statbel, 2022)

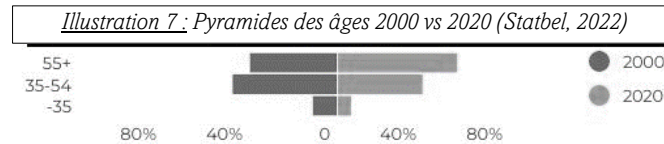


Précisons toutefois que, « quel que soit le genre, le nombre de personnes travaillant en agriculture a fortement régressé au cours du temps (diminution de 37 % chez les femmes et de 44 % chez les hommes). En 2016, les femmes représentent 30 % de la main-d'œuvre régulière en Wallonie, soit 5 786 femmes. Ces dernières travaillent majoritairement à temps partiel (60 %) » (SPW Agriculture, 2019, p. 6).

➔ Le chef d'exploitation

Enfin, dans la plupart des pays européens, la moyenne d'âge des agriculteurs ne fait qu'augmenter (May et al., 2019 ; Leonard et al., 2017 ; Knockaert, 2022). A titre d'illustration, en 2016, en Belgique, seulement 6% des exploitants sont âgés de moins de 35 ans, 30% ont entre 55 et 65 ans et 19% ont plus de 65 ans . Et le nombre de jeunes exploitants n'a fait que diminuer depuis puisqu'en 2019, les moins de 35 ans représentent 4%, contre 50% de plus de 55 ans (Statbel, 2021). Ces chiffres tout à fait préoccupants annoncent une crise de succession importante dans les années à venir puisqu'une grande partie des agriculteurs prendront leur retraite prochainement (Josses & Grubbström, 2017) et n'auront possiblement pas de successeurs (Knockaert, 2022). Ce « mouvement d'abandon du métier d'agriculteur » (Verhaegen, 2018, p. 20) inquiète aujourd'hui. La Fédération des Jeunes Agriculteurs, syndicat agricole belge, explique que « pour cent exploitations qui cessent leurs activités, à peine trente voient le jour » et exprime son inquiétude : « c'est tout un modèle agricole qui est en sursis » (Agence Belga, 2016).

« En 2020, 85% des agriculteurs étaient des hommes et 15% des femmes. Cette proportion est restée stable au cours des dernières années. La profession vieillit: en 20 ans, la proportion de personnes de plus de 55 ans est passée de 40% à près de 55%. Dans le même temps, la profession s'est spécialisée: En 2020, 29% des chefs d'exploitation avaient suivi une formation agricole élémentaire et 23% une formation complète, contre respectivement 24% et 18% en 2000. » (Statbel, 2022).



Au niveau des disparités entre les genres, en Belgique, elles restent quand même assez marquées. « Le rôle des femmes est toujours majoritairement celui de « conjointe ». Malgré une diminution depuis 1990, 52 % des femmes actives en agriculture en 2016 ont ce statut. Il tend à se masculiniser légèrement. Les hommes représentaient un conjoint sur dix en 1990 et, en trente ans, cette proportion a doublé. Lorsqu'elles sont cheffes d'exploitation (1/3 de l'effectif), il s'agit souvent d'exploitations de plus petite taille (39 ha vs 58 ha pour les hommes). Elles sont également plus âgées (58,3 ans vs 53,4 ans) et s'installent en agriculture plus tardivement que leurs homologues masculins (+/- 10 ans) » (SPW Agriculture, 2019, p. 6).

- **Les végétaux**

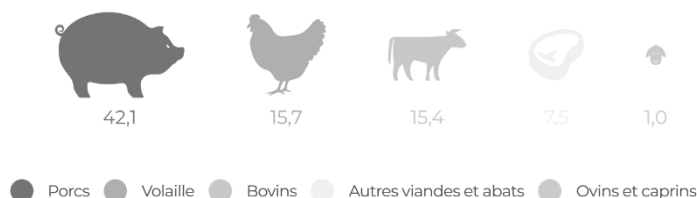
« La majeure partie de la superficie agricole se compose de prairies permanentes et de cultures fourragères. Elles sont suivies par les grandes cultures et les produits horticoles. Les fourrages sont estimés dans la valeur de la production agricole mais ils représentent également une partie du coût de la production animale. Les autres produits végétaux, à l'exception des plantes ornementales, sont destinés à la transformation industrielle ou à la consommation humaine. Les produits horticoles (légumes, fruits et plantes ornementales) nécessitent moins de terres que les grandes cultures, mais la valeur de leur production est plus élevée. La Belgique dispose d'une impressionnante production horticole qui se situe en grande partie dans le Nord du pays. Notre pays est l'un des principaux producteurs européens de poires et figure également en tête de classement pour les produits typiquement belges tels que les poireaux et, bien sûr, les choux de Bruxelles » (Statbel, 2022).

- **Les animaux**

« Tout animaux confondus, les provinces du Nord présentent la densité de bétail la plus élevée ; les porcs et les volailles sont particulièrement surreprésentés. Au Sud du pays, les exploitations sont principalement actives dans le secteur bovin. La filière bovine wallonne se

développe également bien dans l'élevage bio. Actuellement, 9,9% du cheptel bovin wallon est issu de l'agriculture biologique » (Statbel, 2022).

Illustration 8 : Consommation humaine apparente en 2021 (kg/hab) (Statbel, 2022)



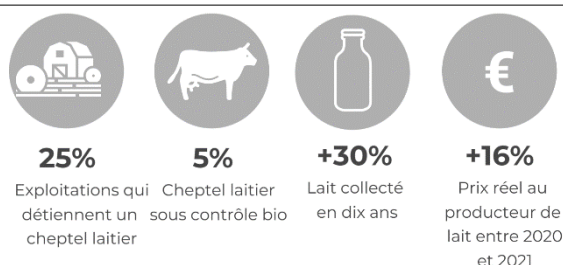
↳ Filière porcine

« Les Belges consomment surtout de la viande de porc sous toutes ses formes (morceaux, préparations, saucisses, etc.). L'élevage porcin est l'industrie de la viande la plus importante du pays en termes de valeur de production. Alors que fin 2020, la Belgique sortait enfin de la crise de la peste porcine, les prix à la production des porcs ont de nouveau chuté à partir de mai 2021 » (Statbel, 2022).

↳ Filière bovine

« Les bovins sont essentiels à l'économie agricole belge en raison de leur double valorisation : viandeuse et laitière. Tant au Nord qu'au Sud du pays, près d'une exploitation agricole sur deux est active dans ce secteur. Le nombre de bovins est en baisse depuis les années 1990. Ces dernières années, surtout les bovins destinés à la consommation de viande ont diminué légèrement mais continuellement, tandis que le nombre de vaches laitières a augmenté de 11% depuis 2012. Les prix du lait sont beaucoup plus volatils que ceux des carcasses de bovins, mais ils affichent actuellement une tendance à la hausse par rapport aux dernières années » (Statbel, 2022).

Illustration 9 : Secteur laitier (Statbel, 2022)



↳ Filière aviaire

« Le secteur de la volaille est un secteur en croissance. Contrairement au secteur de la viande bovine, il n'a cessé de gagner en importance depuis 2009. 59% de l'aviculture se situe dans les provinces d'Anvers et de Flandre occidentale » (Statbel, 2022).

↳ Filières ovine et caprine

« L'élevage ovin et caprin est plutôt limité en Belgique. Depuis 1990, le secteur caprin est en plein essor et le cheptel est passé de 9.111 animaux en 1990 à 75.355 en 2020. En ce qui concerne les statistiques des animaux abattus, la production de viande d'agneau et de mouton reste stable et celle de viande de chèvre augmente. La production de lait de chèvre a également augmenté ces dix dernières années » (Statbel, 2022).

• L'économie

« La valeur de la production du secteur agricole a globalement augmenté de 9,1% entre 2020 et 2021 en raison de la hausse des prix. Les indices de prix suivants reflètent ces augmentations moyennes estimées: indice des prix des céréales (+37,8%), indice des prix des fruits (+14,4%) et indice des prix de la volaille (+17,9%). Le secteur porcin, quant à lui, affiche un net recul des prix à la production, avec une baisse de prix de 17,4% en glissement annuel. En revanche, l'estimation des récoltes n'est pas positive pour les céréales (indice de volume: -7,8%) ni pour les légumes (indice de volume: -4,0%). L'indice de volume des porcs est quant à lui positif (+3,0%), mais ne compense pas la baisse des prix » (Statbel, 2022).

↳ L'influence du secteur agro-alimentaire

« Une caractéristique majeure de l'évolution de l'agriculture belge sur les dernières décennies est le déclin de son importance relative dans l'ensemble du secteur agro-alimentaire » (Verhaegen, 2018, p. 20). En prenant l'exemple des rendements de l'orge et du blé qui, depuis 1960, ont été multipliés par 2,5, le constat d'une évolution considérable de la productivité du travail ces dernières années, peut être posé, d'autant plus que le nombre de travailleurs agricole par unité de superficie diminue également au fil du temps (Verhaegen, 2018). « Cette évolution a permis de rencontrer un des buts initiaux assignés à la PAC en 1962, celui d'accroître la productivité de l'agriculture de manière à garantir la sécurité de l'approvisionnement alimentaire et assurer des prix raisonnables aux consommateurs » (Verhaegen, 2018, p. 35). Cependant, en ce qui concerne l'objectif principal d'assurer une plus grande qualité de vie, ou du moins une qualité de vie équitable pour chaque agriculteur, il semble que la Politique Agricole Commune n'y soit pas totalement parvenue. En effet, cet accroissement de productivité n'a pas favorisé « une augmentation du niveau de revenu agricole, ni une amélioration de la rentabilité, qu'elle soit exprimée à l'unité de superficie ou à l'unité de travail » (Verhaegen, 2018, p. 36). Dans les années soixante, le revenu de travail a évolué très faiblement jusque dans les années septante pour ensuite, se dégrader presque

continuellement jusqu'à maintenant. « En valeurs réelles et en année moyenne, le revenu annuel de l'exploitant agricole est aujourd'hui à un niveau plus bas que celui observé il y a 25 ans » (Verhaegen, 2018, p. 36) et s'éloigne progressivement du revenu comparable (Les N. A., 2019, p. 5). « En 2019, le revenu du travail en agriculture est de 21 132 € par UT (Unité de Travail), soit 44 % du revenu comparable » (Les N. A., 2019, p. 5).

Ces constatations peuvent laisser « penser que les gains de l'accroissement de la productivité agricole ont été entièrement transférés vers l'amont (les fournisseurs d'intrants, en particulier) et vers l'aval (à commencer par le domaine de la transformation) » (Verhaegen, 2018, p. 36). Effectivement, alors que le secteur de l'industrie alimentaire connaît une croissance importante en termes de valeur ajoutée brute, celui de l'agriculture stagne et sa place dans l'économie ne fait que s'amoinrir (Verhaegen, 2018). « La part du prix final des produits alimentaires qui revient aux agriculteurs diminue, les approvisionnements en matière première agricole de l'industrie alimentaire dépendent de moins en moins de la production belge et le coût des intrants agricoles augmente par rapport à la valeur de la production. Les agriculteurs eux-mêmes utilisent de moins en moins des intrants qui proviennent de la « ferme belge », relativement aux intrants qui proviennent de l'agro-industrie » (Verhaegen, 2018, p. 36).

Cela s'explique par le fait que, depuis les années soixante, l'agriculture belge subit un processus de marginalisation se traduisant par une perte d'autonomie, « c'est-à-dire une dépendance du monde agricole vis-à-vis de l'agro-industrie et l'industrie alimentaire qui ne cesse de grandir. Cette perte d'autonomie, et donc de marge de manœuvre et de capacité de résistance aux aléas tant éco-climatiques qu'économiques, est d'autant plus marquante que l'agro-alimentaire belge lui-même est de plus en plus ouvert aux marchés internationaux » (Verhaegen, 2018, p. 36). « La mise en lumière de la marginalisation économique conduit à penser que les rapports de force entre le monde agricole d'une part et l'amont et l'aval des filières d'autre part sont de moins en moins favorables aux agriculteurs » (GTMA37, cité dans Verhaegen, 2018, pp. 36-37). « Elles témoignent aussi d'un transfert de la valeur ajoutée dégagée par les agriculteurs vers les secteurs en aval, puisque la part perçue par ces agriculteurs dans le prix de produit final se rétrécit » (Verhaegen, 2018, p. 27). Cette perte d'autonomie passe également par une dépendance de l'agriculture belge, comme de l'ensemble du secteur agro-industriel, aux marchés étrangers pour l'écoulement de sa production et donc des prix européens et mondiaux, et parallèlement, la dépendance de notre alimentation vis-à-vis du commerce extérieur est croissante (Verhaegen, 2018).

Ainsi, la Fédération des Jeunes Agriculteurs, syndicat agricole, explique que « la situation économique dans les exploitations est catastrophique, notamment parce que le prix d'achat des productions n'évolue pas et est trop faible par rapport aux coûts de production qui, eux, augmentent » (FJA, s.d., voir annexe 1). Et met, donc, en avant une mauvaise répartition de la marge et un manque de transparence au sein de la chaîne agro-alimentaire. Pour mémoire, le coût de production pour de la viande de bœuf est de 5,50€/Kg, l'agriculteur ne va percevoir que 4,75€/Kg et le consommateur lui paiera 17€ le kilo de bœuf. Ces indications sont à prendre évidemment comme illustration d'un système monopolisé par les intermédiaires entre le producteur et le consommateur, fournissant évidemment un service qui engendre des coûts, mais qui prennent une marge énorme sur le prix du consommateur et ce, sans aucune transparence. Bien souvent, les consommateurs pensent que la plus grande part de l'argent qu'ils dépensent pour acheter un produit se retrouve chez l'agriculteur, alors qu'il n'en est rien. Évidemment, ces prix sont volatiles et changent d'années en années, de saisons en saisons, mais la grandeur de la marge reste bien souvent la même.

- **Sentiment d'impopolarité et dépression**

Nous pouvons également citer un phénomène rencontré et dénoncé par de nombreux agriculteurs et syndicats belges. Derrière le terme d'agribashing, apparu massivement dans l'espace public en 2018 et qui a explosé en septembre 2019 (Fougier & Garnier, 2020) se cache un sentiment de stigmatisation et d'impopolarité des agriculteurs par une partie de la population et de l'opinion publique. La filière agricole est passée d'une remise en cause locale à une opposition radicale, face à l'utilisation des pesticides et à la production de viande, généralement, souvent démontrée par des comportements malveillants vis-à-vis des agriculteurs (Fougier & Garnier, 2020).

Enfin, depuis quelques années, la grande précarisation du secteur agricole a entaché les conditions de travail des nombreux agriculteurs et a favorisé un climat de tension générant « de la dépression et des problèmes qui peuvent aller parfois jusqu'à des idées noires et des idées de suicide » (Leherte, 2013). A titre d'illustration, l'asbl Agricall qui aide et soutient les agriculteurs rencontrant des difficultés enregistre trois nouveaux dossiers en moyenne chaque semaine et deux milles coups de fil chaque année (Bergé, 2020).

3. Les crises sociales et culturelles du secteur agricole

Traversant le secteur agricole depuis de nombreuses années, ces importantes mutations ont façonné l'agriculture actuelle mais ont également modifié le rôle et l'identité des agriculteurs (Piccoli, 2006), notamment face à l'évolution des exigences de la société (Giuliano & Eloy,

2021). Comme le mentionne Rémi Mer, le changement de l'identité agricole a été tout aussi important que celui du contexte politique, économique et social de l'agriculture (Mer, 2005).

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le processus de globalisation n'homogénéise pas la trajectoire des mondes agricoles, à l'inverse, ce processus nourrit et même accentue la diversification des formes d'agriculture (Paillard et al., 2010).

En effet, l'agriculture subit un éclatement de ces formes traditionnelles (Bessaoud et al., 2009). Hervieu et Purseigle (2009), à travers le modèle d'idéaux types des organisations agricoles, mettent en avant trois types d'agricultures présentes dans le secteur agricole mondiale. Dans ce sens, l'agriculture familiale, qu'elle soit paysanne, moderne ou sociétaire, l'agriculture de firmes souverainistes ou portée par des multinationales, et l'agriculture de subsistance (Hervieu & Purseigle, 2009), participent chacune à l'éclatement des mondes agricoles (Billaud, 1996). En Europe, le modèle le plus présent est celui de l'agriculture familiale moderne, qui se caractérise, notamment, par une plus grande diversification et donc, par la participation de l'activité agricole au revenu diversifié du couple. Mais, contrairement à l'agriculture paysanne, ce monde agricole est marqué par une « incapacité croissante à s'autoreproduire » (Hervieu & Purseigle, 2009, p. 188). Cela s'explique notamment par le fait qu'à présent, l'agriculture se développe grâce à l'installation des personnes dites hors cadre familial. Ces « jeunes venus d'ailleurs » bouleversent et affectent « les transmissions d'exploitations » (Purseigle, 2004, p. 54) bien que « le “verrou de la filiation comme condition d'entrée et de réussite dans l'exercice de l'activité agricole”, pour reprendre l'expression d'Alice Barthez, est loin d'avoir sauté » (Purseigle, 2004, p. 73).

L'agriculture est, aujourd'hui, une activité internationale (Hervieu & Purseigle, 2013) et s'associe dorénavant à l'évolution du marché et des institutions européennes (Balme, 2002). C'est pourquoi, nous assistons au passage d'une agriculture familiale à une agriculture entrepreneuriale (Gillet, 1999). « Être agriculteur devient une profession liée à l'individu et non plus à la famille » (Granger et al., 2006, p. 553). Cela s'explique par le fait que l'exploitation agricole familiale, définie « par l'engagement de tous les membres de la famille » (Hervieu & Purseigle, 2013, p. 168) et l'exploitation conjugale, au sein de laquelle « mari et femme travaillent sur l'exploitation » (Hervieu & Purseigle, 2013, p. 168), se sont vues transformées en une « exploitation d'origine familiale prévue pour une seule personne : le chef d'exploitation » (Granger et al., 2006, p. 553). Ce dernier, seul actif agricole au sein de la famille pour gérer une exploitation agricole individuelle, peut toutefois compter sur « la persistance d'une présence familiale forte, aussi bien dans la détention du capital que dans l'apport de travail » (Hervieu & Purseigle, 2013, p. 168). En effet, « les agriculteurs

apparaissent de plus en plus seuls dans l'exercice de leur profession et donc dans la construction des images qui y sont associées » (Hervieu & Purseigle, 2013, p. 133). Cette individualisation des agriculteurs émane particulièrement de l'intensification de la production agricole et de la salarisation des épouses d'agriculteurs en dehors du secteur agricole (Nicourt, 2013). « L'agriculture est aujourd'hui d'autant plus familiale que les familles sont moins agricoles » (Purseigle, 2004, p. 56). L'individualisation de la profession passe également par une recherche d'autonomie de chacun des membres des couples agricoles. « Nous assistons définitivement à la fin de l'agriculture conjugale » (Hervieu & Purseigle, 2022, p. 28). Ce qui bouleverse non seulement les représentations du métier d'agriculteur, mais les conditions même de son exercice (Hervieu & Purseigle, 2022).

En reprenant ce qu'expose Bertrand Hervieu (2002) dans l'article *“La multifonctionnalité de l'agriculture : genèse et fondements d'une nouvelle approche conceptuelle de l'activité agricole”*, la crise que subit le monde agricole actuellement peut être envisagée sous différents aspects. En effet, l'auteur va proposer cinq dimensions pour comprendre cette crise : la démographie et le rôle politique du monde agricole, la relation du monde agricole au territoire, la relation à l'alimentation, la question de la nature et enfin la définition du métier d'agriculteur. Cette section va donc se baser sur ces cinq dimensions développées par Hervieu et seront complétées par différents auteurs afin de prendre cette crise dans sa globalité et de l'adapter au contexte belge.

a. La démographie et le rôle politique du monde agricole

Le basculement démographique à l'œuvre depuis de nombreuses années est perçu comme un traumatisme vécu par le secteur professionnel pour Bertrand Hervieu (2002). En effet, les populations agricoles étant de moins en moins nombreuses et de plus en plus vieillissantes, la densité de la population urbaine est plus forte que celle de la population rurale (Hervieu & Purseigle, 2009). « À cet égard, le monde agricole est le seul groupe social qui soit passé, en un siècle, d'une situation de majorité absolue à une situation de minorité parmi d'autres » (Hervieu, 2002, p. 416). Cela se joue comme un traumatisme dans le sens où, ce groupe social chargé d'une histoire importante, la positionnant comme au centre de la société, s'est rendu compte que la société ne les considérait plus et que les agriculteurs étaient devenus des citoyens comme les autres.

Henri Mendras évoque également cette idée dans son ouvrage *“La fin des paysans, vingt ans après”* (1967) : « Depuis dix ans, tout paraît changer : le village se modernise, se repeuple et voit des citadins affluer à certaines saisons, parfois même s'y établir complètement si la ville est assez proche » (Mendras, 1967, p. 323). Le village va s'insérer dans la société locale et

devient à la fois urbain et rural (Mendras, 1967) et avec lui, les agriculteurs qui ne savent pas réellement où est leur place.

b. La relation du monde agricole au territoire

Jusqu'au vingtième siècle, dans la majorité des cas, les nouveaux agriculteurs sont des enfants qui ont succédé à leurs parents (Jégouzo, dans Barthez, 1982). Dans ce sens, chez la plupart des agriculteurs, à cette époque, c'est par la succession familiale que les jeunes agriculteurs ont accès au sol (Hervieu & Purseigle, 2013) et donc à l'exercice du métier (Gillet, 1999). Cependant, face à un prix du foncier en constante augmentation depuis une dizaine d'années, la relation qu'entretiennent ces derniers avec la terre s'est vue bouleversée (Hervieu & Purseigle, 2013), ce qui aura un impact assez important sur la construction de l'identité agricole en tant que groupe social et sur l'image que ces derniers se construisent d'eux-mêmes. A titre d'illustration, en 2020, la valeur avait grimpé de +12,2% depuis 2017 (SPW Agriculture, 2019, p. 7). La terre constituant la condition essentielle d'exercice du métier (Gillet, 1999), « de nouvelles formes de détention et de gestion du capital foncier sont apparues, ce qui a rendu plus fragile et plus abstrait le lien qui unissait précédemment propriété foncière, propriété agricole et productions » (Hervieu & Purseigle, 2013, p. 147). Au lendemain de la guerre, la terre devient un "outil de travail" qui peut être aménagé, échangé et remembré, et non plus comme un patrimoine immuable. Mais aujourd'hui, avec une logique financière qui s'impose, cet outil s'est transformé en un capital immobilisé. « La terre est bien au cœur d'une conciliation indispensable mais difficile entre les pratiques dominantes du monde agricole et les attentes de la société » (Hervieu, 1996, p. 172). A cela s'ajoute également « une déterritorialisation des agriculteurs, au sens où ils semblent avoir perdu la capacité de s'approprier leur espace de résidence et de travail. Sans s'être déplacés, ils sont devenus étrangers sur leur territoire d'origine » (Nicourt, 2013, p. 14).

c. La relation à l'alimentation

La qualité et la diversification de la production sont donc devenues des préoccupations majeures du secteur agricole au début du 21^{ème} siècle, ce qui le relaye au second plan la question de la sécurité alimentaire du pays (Piccoli, 2003). Actuellement, environ un tiers de la population mondiale, depuis une génération, vit avec l'assurance de pouvoir manger à sa faim tous les jours jusqu'à sa mort. C'est un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'humanité, ce qui provoque un changement radical de la vision de la production, ou du moins du premier maillon de la chaîne agroalimentaire, puisqu'aujourd'hui, l'agriculture est totalement banalisée. « Autrefois garant de la survie de la communauté, l'agriculteur voit désormais son statut ramené au même niveau que celui de ses concitoyens: son métier n'est

plus qu'un métier parmi d'autres » (Hervieu, 2002, p. 416). Cette insouciance s'additionne d'une immense ignorance : nous savons peu de choses sur ce que nous mangeons. Il y a un processus d'abstraction de plus en plus flagrant concernant ce qui se passe dans notre assiette, ce qui suscite parfois des malentendus. Il semblerait qu'une perte de sens de l'alimentation soit également à l'œuvre, notamment dû à l'impact du système agro-alimentaire et à une réduction des prix de biens standardisés, permettant à l'ensemble de la population d'acheter des denrées alimentaires à un prix minimal (Fournier et Touzard, 2014).

d. La question de la nature

Le monde agricole a été, pendant des siècles, le seul lien unissant l'homme à la nature. Mais avec le processus de modernisation à la moitié du 20^{ème} siècle, ce dernier s'insère dans un rapport d'extériorité à la nature. D'ailleurs, l'animal va être vu « comme une machine à transformer de la protéine végétale en protéine animale » (Hervieu, 2002, p. 417). Il n'y a donc plus de "vision romantique de la nature" (Hervieu, 2002, p. 417) depuis la modernisation de l'agriculture. Les agriculteurs sont en effet amenés à composer de plus en plus avec des orientations et des exigences de production marquées par la thématique de la préservation de l'environnement (Lémery, 2003). Ils doivent alors « faire avec » les nouvelles propositions techniques que leur adresse l'encadrement technique, afin de déployer des pratiques moins polluantes (Compagnone et al., 2011), voire même élaborer de nouvelles pratiques à partir de connaissances qui ne sont pas encore là (Compagnone et al., 2018). Les problèmes environnementaux et sanitaires liés à l'usage des pesticides étant mis en relief de manière de plus en plus marquée, les agriculteurs sont fortement poussés à modifier leurs pratiques, une réglementation de plus en plus stricte en matière de production, de stockage et d'usage de matières potentiellement dangereuses pour la santé humaine et l'environnement (fertilisants, désherbants, produits phytosanitaires) s'imposant à eux. Un exemple récent en la matière porte sur la forte critique adressée à l'usage du glyphosate et l'engagement, en 2018, du gouvernement français d'interdire son usage à un horizon de trois ans. Simultanément, la consommation de produits biologiques est de plus en plus valorisée et la conversion à ce mode de production encouragée. De même, un modèle d'agriculture agroécologique est promu, bien que pas complètement défini dans sa forme, pour se substituer au modèle de production jusqu'alors dominant et qui ne paraît plus tenable. L'agriculture actuelle est donc en voie d'écologisation (Deverre et de Sainte-Marie, 2008 ; Mormont, 2013 ; Compagnone et al., 2018).

e. La définition du métier d'agriculteur

Les agriculteurs sont, aujourd'hui, vivement invités à modifier leurs pratiques agricoles, ce qui entraîne des conséquences non négligeables sur la conception de ce métier. La vision traditionnelle de l'agriculteur ou encore celle de la « production industrielle des années intensives » (Michel-Guillou, 2010, p. 15), est remplacé progressivement par l'image du « jardinier de la nature » (Thiébaud, cité dans Michel-Guillou, 2010, p. 15) « respectueux de l'environnement et du consommateur » (Michel-Guillou, 2010, p. 15).

Le terme de “paysan”, désignant un groupe social à part entière avec sa culture et son mode de vie propre, sera progressivement remplacé par celui d'exploitant agricole à partir de la moitié du 20^{ème} siècle. Ce dernier va affecter à l'agriculteur une dimension entrepreneuriale puisque celui-ci bénéficiera des facteurs de production en suivant un calcul économique. Depuis quelques années, ce dernier est de moins en moins utilisé pour parler des agriculteurs, mais il semblerait qu'aucun autre terme ne soit assigné, même si beaucoup d'organisations professionnelles agricoles préfèrent l'expression de paysans qui a une connotation plus positive (Hervieu, 2002). Pour Bertrand Hervieu (2002), ces hésitations traduisent de toute évidence une profonde crise identitaire.

Le métier d'agriculteur est devenu un métier de synthèse, c'est-à-dire « un métier qui n'est pas le prolongement direct de celui exercé par l'exploitant agricole depuis un demi-siècle, ni un retour au paysan du 19^{ème} siècle, mais un métier extrêmement spécialisé et complexe, qui fait appel à une palette de compétences et de savoir-faire complexes qui ne sont pas hérités mais de plus en plus appris » (Hervieu, 2002, p. 418). « L'agriculteur est un entrepreneur moderne, qui a ceci de particulier d'être autant en phase avec le marché qu'avec le reste de la société, à travers la puissance publique » (Hervieu, 2002, p. 418). A travers la multifonctionnalité³, la place de l'agriculture peut être redéfinie au sein de la société en rendant compte de la complexité et de la richesse des missions attendues de l'agriculture.

Enfin, suite aux diverses métamorphoses du monde agricole, la détresse des travailleurs semble, d'ailleurs, de plus en plus importante et la perte de confiance de ces derniers face à leur métier s'accroît progressivement (Giuliano & Eloy, 2021). Ainsi, ces dernières années, le nombre de manifestations du monde agricole s'accroît aux quatre coins du monde. D'autant plus que, le sentiment de stigmatisation et d'impopularité des agriculteurs par une partie de la population et de l'opinion publique augmente considérablement depuis de nombreuses années.

³ La multifonctionnalité de l'agriculture est un concept qui prend en compte la diversité des utilités économiques, sociales et environnementales de l'agriculture.

Ces différents changements structurels, sociaux et culturels ont conduit à une nouvelle définition de l'identité des agriculteurs. Pour comprendre cette dernière, il est nécessaire d'analyser les différents entretiens récoltés d'après un cadre théorique précis, celui de la gestion relationnelle de soi (Bajoit, 1992), présenté dans la section suivante.

| Chapitre 2 : Cadre théorique et dispositif méthodologique

2.2. Le modèle théorique de la gestion relationnelle de soi

Ce mémoire se fonde sur la théorie de la construction du sujet par la gestion relationnelle de soi développée par Guy Bajoit et expliquée, notamment, dans ses ouvrages « *Pour une sociologie relationnelle* » (1992) et « *Les jeunes dans la compétition culturelle* » (1995) en collaboration avec Abraham Franssen.

Bajoit définit la gestion relationnelle de soi comme « l'activité psychique par laquelle l'individu travaille sur son conditionnement social (donc sur ses attentes, ses limites, et la tension entre les deux), dans le but de se forger une identité personnelle et d'agir sur les autres » (Bajoit & Franssen, 1995, pp. 143-144). Autrement dit, cette théorie tente de comprendre les processus que chaque individu, prit « dans un réseau complexe d'interactions avec les autres » (Bajoit, 1992, p. 228), « met en œuvre pour se gérer et gérer ses relations » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 43) afin de répondre aux assignations de sens et aux contraintes mises en place stratégiquement par ces derniers. C'est en fonction de ce qui est déterminé comme normal, souhaitable et légitime par les autres, en d'autres mots, en fonction des structures de sens imposées (représentations, normes, valeurs, idéologie, modèle culturel) que l'individu construit les siennes et ses attentes. Les limites de chaque individu sont, elles, définies par les contraintes sociales et matérielles, notamment les ressources sociales, économiques, culturelles limitées, les obligations, les coercitions ou encore les sanctions, dictées par les autres. Ces contraintes imposées sont nommées par Bajoit et Franssen « structures de contrôle » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 44).

La construction identitaire passe par l'élaboration d'attentes qui entrent parfois en contradictions avec les attentes que les autres ont envers l'individu et avec les limites de ce dernier, ce qui fait naître des tensions existentielles. « Si l'individu doit renoncer à certaines de ses attentes à cause de la force des obstacles, ou si pour les satisfaire il doit consentir des efforts et des sacrifices qu'il juge excessifs, ou s'il doit choisir entre des attentes également désirables mais contradictoires, il est mis en question, en tant que sujet, par le social » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 143). Ne pas obtenir ce qu'il veut, ou du moins l'obtenir difficilement, fait que l'individu ne peut pas faire et être qui il voudrait être. C'est pourquoi, son identité

personnelle mais également sa capacité d'agir sur les autres afin d'obtenir ce qu'il veut, sont contestés.

Le "moi", touché par ces tensions, va questionner l'identité personnelle, le "je", de l'individu, c'est-à-dire remettre en question ce que veut l'individu, et, ainsi, mettre en péril ce qu'il est. C'est le cas lorsque l'individu en se socialisant (en famille, à l'école, au travail, etc.), fait l'expérience de contradictions entre ses attentes et ses limites, c'est ce que Bajoit appelle une socialisation impraticable, ou au sein même de ses attentes, ce qui s'apparente à une socialisation paradoxale. Ces deux socialisations, il va les percevoir comme des incohérences, des sources de tensions existentielles (Bajoit & Franssen, 1995).

Cela engendre un malaise existentiel que l'individu doit gérer, bien souvent de manière automatique, intériorisée et inconsciente. « A cette fin, il met en œuvre ses capacités psychiques : il s'identifie, se différencie, attribue, contraint, convainc, rationalise. Il se sert des moyens qu'il connaît, disponibles dans son contexte socio-culturel : il en appelle à des principes légitimes, qu'il contribue ainsi à produire et à diffuser ; il mobilise des menaces, jouant sur les besoins des autres » (Bajoit, 1992, p. 228).

En agissant sur lui, l'individu va chercher à unifier son "je" et son "moi" grâce à deux ressources essentielles : la réflexivité et la projectivité. La réflexivité, par laquelle le sujet agit sur la tension existentielle qui traverse son "moi", met en œuvre les capacités d'accommodation et de distanciation. La première va permettre de réduire la tension existentielle pour la rendre supportable au sujet et l'aider à "vivre avec". La seconde, elle, lui permet de s'en rendre maître en s'en détachant et en l'objectivant. La projectivité, par laquelle il agit sur le "je" pour forger son identité et ses projets comme individu, met en œuvre les capacités de concrétisations et d'individuation (Bajoit & Franssen, 1995). « Le travail de concrétisation traduit les attentes de l'individu en projets concrets ; le travail d'individuation combine les traits qui forment l'uni(ci)té (cohésion et singularité) de l'individu » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 145).

Il va agir sur les autres, en mobilisant ces ressources psychiques, « en élaborant avec eux des liens sociaux (Bajoit & Franssen, 1995, p. 145) afin de construire sa sociabilité. Pour ce faire, il va mettre en œuvre ces capacités d'identification, en construisant des liens de grégarité (envers les mêmes que lui), et de différenciation sociales, en construisant des liens d'altérité (envers les différents que lui). C'est par ces liens que l'individu essaye d'obtenir des autres la plus grande satisfaction possible de ce qu'il attend et ainsi pouvoir « réaliser concrètement son identité. Il alimente ainsi les structures de sens et de contrôle social, et participe aux relations sociales en tant qu'acteur » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 143). En effet, « pour les

besoins de cette gestion, l'individu fait appel à des ressources culturelles : il a besoin de sens culturels pour légitimer son travail sur lui-même et son action sur les autres. C'est pourquoi, il participe aux idées "qui sont dans l'air du temps", en les diffusant, les adoptant, les rejetant, les produisant. C'est ainsi qu'il prend part au processus de changement culturel dans la société » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 45).

La gestion de ces tensions permettra d'atteindre un état de satisfaction, « jamais acquis, toujours à refaire, de non-tensions » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 144), qui ne pourra être gagné que quand l'individu sera « suffisamment maître de son destin, auteur de son devenir, artisan de son identité » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 144). La gestion de soi a donc un résultat double : « il se construit comme individu (donc comme identité singulière, unique, unifiée) et comme acteur social parmi et sur les autres. C'est en étant sujet qu'il devient individu (qu'il agit sur lui-même) et acteur (qu'il agit sur les autres) » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 144).

La théorie de la gestion relationnelle de soi est donc une « tentative de formaliser cette capacité de réflexivité et d'action du sujet » afin de « comprendre les processus qu'il met en œuvre pour se gérer et gérer ses relations avec les autres » (Bajoit et Franssen, 1995, p. 43).

Dans ce sens, en prenant appui sur cette théorie, ce mémoire tentera de comprendre les processus mis en place par les jeunes agriculteurs wallons dans le but de construire leur identité personnelle et leur projet. En effet, ces derniers, comme chaque individu, sont soumis dans la définition de leurs identités au conditionnement social que les autres exercent sur eux dans chaque relations sociales. Concrètement, un jeune agriculteur a, à la fois intériorisé, souvent à partir de son milieu familial, mais également à partir de son parcours de formation, différentes représentations et attentes à propos du métier d'agriculteur. Au fil de son parcours, il va être confronté à des contradictions entre ses attentes envers, par exemple, les consommateurs, les membres de sa famille, son travail, ou encore entre ses attentes et ses limites, ce qui va être sources de tensions. Ainsi, face à ces dernières, le jeune va chercher à agir, en se diversifiant ou se spécialisant, en s'alliant avec d'autres agriculteurs, en innovant ou au contraire, en se repliant sur ce qu'il connaît déjà. Bref, il va tenter de gérer ces tensions, chacune de manière spécifique, grâce aux ressources psychiques et culturelles dont ils disposent.

2.3. Méthodologie

Ce mémoire se base, dans un premier temps, sur la méthode biographique en mobilisant les récits de vie. Effectués entre octobre et décembre 2022, ils sont au nombre de sept et

retracent le parcours de jeunes agriculteurs, aux profils différents, vivants et travaillants aux quatre coins de Wallonie.

- **Caractéristique des personnes interrogées**

Les personnes interrogées constituent un échantillon qualitatif aux profils diversifiés ce qui permet de mettre en avant des parcours et vécus multiples (contexte familial, production, études, âges, image du métier et des autres agriculteurs, situation économique, vie hors agriculture, etc.) (voir annexe 2). Il est donc important de mettre en avant les caractéristiques socio-démographiques de ces derniers, d'autant plus qu'en Belgique, des régions agricoles spécifiques existent et influencent donc les difficultés ou les facilités d'installation des agriculteurs ou encore la vision qu'il y a de l'agriculture au sein de ces dernières. Evidemment, pour respecter l'anonymat, les prénoms sont fictifs.

L'âge a été un critère primordial pour établir l'échantillon de personnes à rencontrer puisqu'il fallait coller à la définition du jeune agriculteur précisée au sein de la Politique Agricole Commune. Ainsi, cette dernière « entend par jeunes agriculteurs, les personnes physiques qui sont âgées de moins de 41 ans (40 ans +364 jours) au moment de l'introduction de la demande » d'aides (Agriculture Wallonie, s. d.). C'est pour cela que les personnes interrogées ont entre 24 et 39 ans.

- **Les entretiens du type « récit de vie »**

Le récit de vie est un type d'entretien narratif durant lequel le sujet de la recherche, c'est-à-dire la personne interrogée, a l'occasion d'énoncer une partie de sa vie, de son expérience ou l'entièreté de celle(s)-ci, à la demande du chercheur (Bertaux, 1997). « Donner la parole à travers le récit de vie [...] permet d'accéder aux motifs de l'action, aux ressorts de l'engagement, aux singularités de l'expérience vécue, enfin aux dimensions réflexives et créatives de la personne qui donnent aussi sens aux faits sociaux, historiques et actuels » (Chaxel et al., p. 1). Mobiliser cette méthode spécifique permet donc d'articuler histoire individuelle et histoire sociale afin de prendre conscience, dans ce cas-ci, de l'ensemble de l'expérience des jeunes agriculteurs aujourd'hui. Cette prise de conscience passe par deux dimensions importantes facilitant la compréhension du récit de ces jeunes. D'une part, la dimension diachronique qui va rendre compte des évolutions dans le temps de la personne interrogée en prenant en compte ses logiques d'action et les rapports sociaux du point de vue historique (Dubar & Nicourd, 2017). De l'autre, une dimension synchronique qui se soucie du sujet à un moment donné du temps permettant de saisir la construction de l'individu et l'articulation des sphères de sa vie (Dubar & Nicourd, 2017). Ces deux dimensions vont permettre de comprendre les biographies individuelles au prisme des évolutions de la société

au moment de l'entrée au sein du monde agricole et face aux mutations effectives structurant la société lors de l'installation de ces jeunes.

Comme dit précédemment, sept entretiens ont été réalisés et constituent la base de ce travail d'analyse. Ces derniers étant du type « récit de vie », un guide d'entretien a été préalablement établi, c'est-à-dire un ensemble de questions pour chaque moment de vie de l'agriculteur, comme l'enfance, les études, l'installation, le travail dans la ferme avant et après cette dernière et également des questions concernant l'exploitation et son organisation avant que les personnes interrogées se soient installées. Les entretiens de ce type durent généralement entre une heure et une heure et demie. Ceux effectués par mes soins ont une durée moyenne d'une heure et demie et ont tous été réalisés au sein de l'exploitation des personnes interviewées, sauf un, celui d'Alexandre, installé en tant que maraîcher, qui a eu lieu sur la plateforme Team's. Généralement, le fait de réaliser un entretien dans un lieu familier de l'interviewé permet de faciliter le contact et de rendre ce dernier plus confiant. D'autant plus qu'avec le métier qu'ils exercent, ces derniers n'ont pas réellement le temps de se déplacer ou même de m'accorder plus d'une heure d'entretien. C'est une des difficultés rencontrées lors de ce mémoire. En effet, beaucoup étaient motivés à participer, mais énormément ont dû reporter, de multiples fois parfois, à cause de l'imprévisibilité de leur métier.

Ces récits ont été analysés, dans un second temps, afin de mettre en évidence les différentes tensions existantes chez les jeunes agriculteurs au cours de leur parcours et la manière dont ils les ont affrontés. C'est pourquoi, le cadre théorique mobilisé est celui de la théorie de la construction du sujet par la gestion relationnelle de soi développée par Guy Bajoit (1992) en collaboration avec Abraham Franssen (1995), expliquée précédemment. Ce qui a permis de faire émerger les différentes attentes et limites existantes chez les jeunes, les tensions qui en découlent et la façon dont ces dernières ont été gérées.

Enfin, certains récits seront appuyés par des observations des réseaux sociaux comme Facebook ou Instagram afin de rendre compte des quelques prises de position, de revendications posées par les différents intervenants ou encore d'observer, de plus loin, leur vie.

L'analyse des entretiens va donc permettre de comprendre comment ces jeunes définissent leur identité personnelle et professionnelle aujourd'hui. Il s'agit donc de décrire et d'analyser ce processus de construction identitaire, de voir, pour chacune des personnes interviewées : les influences sociales et culturelles qu'elles ont reçues, les tensions identitaires vécues et face à ça, comment elles se construisent comme individu et acteur au sein de l'agriculture belge.

Partie 2 : Analyse et résultats

Chapitre 3 : Les parcours singuliers de jeunes agriculteurs.trices, cinq portraits

Parmi les sept entretiens effectués, cinq d'entre eux font l'objet d'une analyse plus détaillée sous forme de portrait. Les deux autres profils seront évidemment mobilisés dans les analyses, mais étant assez ressemblant aux autres profils récoltés, leur portrait ne figureront pas au sein de ce mémoire.

Dans l'annexe 3 se trouve un tableau récapitulatif des portraits.

Martin : « J'ai eu la chance ou la malchance de reprendre »

Martin a trente quatre ans, est marié et père de deux jeunes enfants. L'entretien s'est déroulé dans sa maison, adossé à la ferme, dans la province de Liège.

En se présentant, Martin explique : « *j'ai toujours aimé la ferme* », mais ne se considère pas comme « *issue d'une famille d'agriculteurs* », même si ses grands parents l'étaient et que son père, travaillant en tant que chauffeur agricole, est « *quand même légèrement du milieu* ». Depuis l'école primaire, Martin passait tous ces temps libres à la ferme de son voisin.

« [...] Quand j'étais à l'école, quand t'avais un tracteur qui passait sur la route, je n'écoutais plus le prof, je regardais le tracteur quoi. Même si je suis plus animaux que tracteur, mais j'ai toujours voulu faire ça [...] ».

Après avoir obtenu son diplôme de secondaire, il commence à travailler aux Services de Remplacement. Le but de ces services « est de mettre à disposition des agriculteurs une structure et du personnel qualifié permettant de les remplacer en cas de nécessité » (Fsraw, s. d.). C'est au sein de ce service qu'il va apprendre les ficelles du métier, les difficultés du secteur et découvrir que parfois, l'obtention des primes est plus importante que le respect des normes pour certains agriculteurs.

« J'ai bien vu au service de remplacement que des vaches qui avaient des mammites⁴ [chez certains agriculteurs bio] ont les traitait comme moi je les traite, que le pulvérisateur, il existait aussi, mais quand on avait contrôle ben y a pas de pulvérisateur donc voilà ».

Quand son voisin est décédé, il a hérité d'une partie de sa ferme. C'est grâce à cela qu'il s'est lancé. Même si, encore aujourd'hui, il remet en question cette décision.

⁴ La mammite est une maladie qui provoque une inflammation sévère de la glande mammaire et du tissu de la mamelle chez les bovins laitiers. <https://europe.pahc.com/fr/les-defis/mammite#traitements>

« Comme je l'ai dit, tous mes temps libres, après l'école, j'allais chez un voisin qui habitait deux trois maisons plus bas que chez moi, qui est décédé, et j'ai eu la chance ou la mal chance (rire) qu'il n'avait pas d'enfants et donc j'ai hérité d'une partie quoi. C'est comme ça que je me suis lancé ».

Après avoir travaillé pendant huit ans aux Services de Remplacement, Martin devient ouvrier agricole à temps pleins et possédait déjà un cheptel important.

« Puis j'ai été quatre ans dans une ferme comme ouvrier à temps plein et à ce moment-là, j'avais déjà une quarantaine de blancs bleus à moi ».

Après quatre ans comme ouvrier, il rencontre sa femme et quelques années après, reprendra l'exploitation laitière de son beau-père qui allait prendre sa retraite. Pour pouvoir reprendre, l'agriculteur va devoir suivre des cours, grâce à un syndicat agricole, afin de bénéficier des primes.

« Mais moi au moins au niveau scolaire, j'ai fait primaire secondaire, mais je n'avais pas de bagages agricole quoi. Mais vu que j'étais au service de remplacement, je n'avais que droit... non pas que droit, je pouvais... comment dire, ne pas faire certains cours et alors j'ai dû suivre les cours B en formation du soir ce qui m'a permis de... d'avoir les primes et tout ça... les compensations de primes. Et c'est pour ça que j'ai pu m'installer quoi ».

Aujourd'hui, Martin est dans une laiterie coopérative et est chef à titre principal de son exploitation. Et comme il le dit *« le plus pénible dans notre métier, c'est que c'est tous les jours, toute l'année »*. Son métier n'est pas toujours facile, surtout d'un point de vue économique ou émotionnelle.

« Voilà y a pas encore si longtemps, on touchait très mal pour le lait. Ben voilà encore bien que ma femme travaille à l'extérieur pour dire de payer les factures de la maison ».

« Le matin, tu te lèves, t'as raté un vêlage la nuit... ».

Mais il continue de le voir comme une passion, comme quelque chose qu'il a toujours aimé depuis tout petit. C'est ce qui l'aide à tenir dans les moments difficiles. Il remet parfois en question sa décision, la chance (ou la malchance) qu'il a eu de reprendre.

« J'ai toujours aimé la ferme » ; « Je ne regrette pas de l'avoir fait, maintenant voilà, il y a des années ou tu te dis ben « qu'est-ce que t'as fait comme connerie ? »

De plus, en reprenant la ferme de son beau-père, exploitation laitière, il ne s'attendait pas à de telles contraintes, que ce soit administrativement ou au niveau des contrôles.

« Mais maintenant et en plus dans le secteur lait, euh tu as des contraintes et des contraintes que... que t'es obligé de suivre, je vais dire ».

On ressent une véritable tension lorsqu'il les évoque. Pour s'en accommoder, il va profiter en quelque sorte du système en intégrant, comme son beau-père, une laiterie coopérative qui permet de diminuer les charges administratives puisqu'ils sont « *plus laxistes* ». Pour réduire cette charge, il va aussi faire confiance à son représentant syndicale.

« Non, mais pffff parce que ça change tout le temps de manière... Pffff et encore pareil tous ces dossiers-là, c'est mon représentant syndicale qui s'en occupe chez moi donc on va dire d'une certaine manière, je veux dire, dans ce domaine-là je leur fais confiance quoi. »

Ce qui l'oblige, selon lui, à participer aux manifestations et autres activités syndicales, « *pour se montrer* ».

« Moi j'étais pas trop chaud d'aller mais bon vu qu'on est syndiqué, quand on nous dit qu'on doit aller manifester, faut quand même qu'on y aille ».

Il a une vision très pessimiste des manifestations, du moins celles qui sont faites pour sensibiliser le consommateur puisque cela ne sert qu'à « *emmerder les gens* ». Il considère que c'est au niveau du politique qu'il faut montrer son mécontentement. Mais reste encore une fois extrêmement défaitiste, considérant la société comme « fermée » car impossible à changer.

« Mais bon moi j'avais dit, on va aller autour d'un rond-point emmerder les gens, c'était vraiment ça parce qu'on bloquait le rond-point, donc pour moi on emmerde les gens. On leur distribue une pomme mais merci mais la pomme ils vont la manger mais ils en ont rien à cirer ».

« Moi voilà... je pense que voilà la PAC ça a changé, on ne sait quand même rien... (rire) On peut aller manifester mais je pense que voilà les décisions sont prises avant qu'on manifeste donc ça sert pas à grand-chose, mais bon il faut quand même se montrer ».

Il est également inquiet des conséquences qu'ont ces manifestations. Il craint qu'on ne lui retire ces primes, qu'il considère comme un privilège.

« Et puis pour aller se plaindre parce qu'on ne va plus toucher les primes, mais voilà un ouvrier, oui il a sa prime de fin d'année ou sa prime de vacances mais ils n'ont pas des primes comme nous on touche parce qu'on a 500 mètres de haies ou une affaire ainsi ».

Au fond, il y a une certaine crainte que chaque changement, que ce soit grâce aux manifestations, en devenant bio « *comme certains l'aimerait* » ou en remplissant mal les différentes paperasses administratives, puisse nuire à sa condition actuelle.

Chaque changement ne sera fait que pour garantir ce qu'il est lui, ces valeurs, ces principes.

« Si tu veux être bio, il faut être bio dans ta tête, et... et... travailler bio quoi. Mais si c'est pour le faire pour dire de toucher plus, ben... faut pas le faire quoi. [...] J'avais réfléchi à cela [devenir bio] mais voilà aussi toutes mes prairies ne sont pas en propriétés donc il faut voir avec chaque propriétaire, d'accord ou pas d'accord. Et en plus, on est quand même beaucoup d'agriculteurs ici donc ce dont j'avais peur c'était d'aller trouver les propriétaires et qu'ils me disent non, et puis qu'ils disent « eh ben c'est rien on va te reprendre les prairies », ben après t'es coincé ».

Il a l'impression d'avoir une « *épée au-dessus de ta tête qui attend la moindre connerie que tu fais quoi* ».

Dans le discours de Martin, une certaine nostalgie existe face à la place qu'occupaient les agriculteurs dans le passé.

« Mais de toute manière je pense que nous agriculteurs, on va devoir essayer de se fondre dans... dans les riverains et tout. Allez avant, du temps de mes parents et tout ça, c'était presque le fermier au milieu du village et les gens... les gens autour je vais dire. Et maintenant, c'est presque nous qui devons-nous faire tout petit par rapport aux gens et... et pour être grossier, fermer notre gueule quoi parce que les gens ne sont pas reconnaissants quoi. »

Il va toutefois s'en distancier en expliquant et affirmant « *qu'il, et c'est comme dans tous les métiers, y a eu de l'exagération* ». Il va se différencier de ces agriculteurs qui exagèrent, qui donnent une mauvaise image de l'agriculture, que ce soit aujourd'hui, en manifestant ou en utilisant trop de pesticides pour « *deux crasses* » ou dans le passé.

« donc moi j'essaye quand même quand je dois aller charrier au lisier, je vais pas charrier le samedi, quand c'est possible je ne vais pas charrier vendredi non plus comme ça le week-end ça ne pue pas chez eux, mais je pense que c'est un peu l'exagération qui fait que maintenant les agriculteurs sont vus comme la bête noire quoi ».

Mais va toutefois critiquer et s'autocritiquer en s'incluant dans une remise en question.

« A un moment donné pffff je pense qu'on doit se remettre en question, mais je veux dire... on ne doit pas tous devenir bio comme certains l'aimerait bien mais... parce que bon voilà

maintenant le bio point de vue prix c'est la même chose que le conventionnel. Même si à mon avis la population tend... veut ça... mais voilà il faut savoir se le payer aussi hein ».

Cette mauvaise image, il tente de la restaurer en ouvrant sa ferme à tous, en expliquant son métier, en prenant le temps. C'est notamment pour cela qu'ils ont un gîte, en plus du gain économique que cela permet. Mais il a l'impression que cela ne sert pas à grand-chose parce qu'au final, les consommateurs viennent quinze jours à la ferme pour acheter, puis « *on ne les revoit plus* ».

Dans quelques années, Martin espère pouvoir rester dans une ferme à taille familiale et profiter de sa famille, de ses jeunes enfants. Même si, comme il le dit « *s'agrandir, c'est aussi dans la mentalité du fermier* », cela engendrerait trop de contraintes.

« Je ne doublerai pas... mon temps de travail parce que je... je veux et j'essaye toujours de le faire, d'être quand même, à 19h30-20h, rentré pour jouer un petit peu avec mes enfants pour qu'ils... pour qu'ils voient leur papa parce que voilà quand la petite part à l'école, ben t'es dans les étables, quand elle revient, bah t'es à nouveau dans les étables donc voilà. Et des fois le week-end, quand c'est les saisons, tu ne les vois pas non plus. Donc moi je veux rester quand même taille familiale dans les... tant que je peux quoi »

Aujourd'hui, et depuis son accident qui l'a immobilisé pendant six mois, il y a trois ans, il cherche à se faciliter davantage le travail journalier. Il ne semble plus être dans la volonté de concrétiser un nouveau projet mais veut mettre en place des choses qui permettent de se réaliser lui, homme passionné par la ferme et père de famille, deux rôles qui semblent parfois s'opposer.

Synthèse : *Martin ou la passion à l'épreuve*

Chez Martin, la tension structurante est liée à l'impraticabilité de son modèle de référence. En effet, comme il le répète tout au long de son parcours, être à la ferme, c'est sa passion depuis qu'il est tout petit. Il a donc été sociabilisé dans un modèle agricole totalement différent de celui qui est en place actuellement et dans lequel le métier d'agriculteur ne se résume pas, ou plus, « à conduire un tracteur et s'occuper des bêtes », mais à être pluri-compétant, diversifié et à gagner très peu malgré un horaire de travail épuisant. Ainsi, la tension s'exerce ici entre la passion qu'il a pour son métier et les obstacles qui se dressent sur son chemin pour le pratiquer. En s'intéressant d'un peu plus près à son discours, on constate également qu'il y a, semble-il, une réelle confrontation entre le modèle « traditionnel » dans lequel Martin s'est sociabilisé et celui qu'il rencontre aujourd'hui. En effet, la « mentalité du fermier » vient ici s'opposer au nouveau modèle paternel actuel. Sa volonté de rester proche de sa famille, de participer à l'éducation de ses enfants va venir s'opposer, voir même réduire très fortement

sa volonté de s'agrandir comme le voudrait le modèle « traditionnel ». Face à ses tensions, Martin a été amené à s'accommoder, par exemple, des différentes tâches administratives, en intégrant une laiterie coopérative, ou encore en laissant son représentant syndicale se charger de la paperasse. Ce qui rend cette tension plus supportable mais lui rajoute des contraintes puisqu'il se sent obligé de participer à des activités syndicales auxquelles il ne croit pas du tout. Il va toutefois rester attentif à l'image de l'agriculteur, à l'image que lui reflète de l'agriculture. Il insiste sur le fait qu'il fait attention aux pesticides, qu'il n'en abuse pas, contrairement à certains agriculteurs dont il se différencie. Tout son propos est sous tendu par l'opposition entre une quête de bien-être en effectuant sa passion (rester à taille familiale, profiter de sa famille, se faciliter le travail journalier, ...) et la confrontation aux contraintes sociales qu'imposent le métier d'agriculteur aujourd'hui.

Sophie : « C'est un peu comme se lancer sans parachute »

Sophie a vingt-huit ans et est fille unique. Après quelques échanges de mails et rendez-vous annulés, dû à l'imprévisibilité du métier, nous avons réalisé l'entretien dans la maison familiale à côté de la ferme.

En commençant l'entretien, je lui demande de se présenter et de me parler un peu de ce qu'elle fait. Elle me demande directement si elle peut parler de son parcours scolaire. Elle poursuit en expliquant que son grand-père et son père ont possédé la même ferme, que « *c'est génération en génération* » mais qu'elle ne se « *destinait pas spécialement à ça* ». Sophie voulait, depuis toute petite, devenir vétérinaire, en précisant avec un grand sourire « *sans doute pour les gros animaux de ferme, on se comprend* ». Malheureusement, le rêve qu'elle espérait réaliser depuis petite a été stoppé à cause de la difficulté des études. Elle a donc dû faire un autre choix de carrière.

« Mais j'y suis pas arrivée donc euh... j'ai un peu cherché ce que j'allais faire et donc là j'ai fait un bachelier en agronomie, en « technique et gestion agricole », en me disant clairement que c'est un... c'était des thèmes qui n'allaient pas être trop difficiles pour moi parce que j'étais déjà dedans, que ça n'allait pas être trop trop difficile, trop contraignant donc j'ai fait ça ».

En choisissant des études dans le secteur agricole, elle n'imaginait pas que cela la passionnerait autant. Elle effectue un stage au sein d'une ferme qui l'engagera par après à mi-temps. L'autre mi-temps elle l'effectuera pour une Université belge avec les vétérinaires comme ça elle « *recoupait les deux* ».

« Ben voilà, j'ai été faire mon stage de fin d'étude là-bas et vraiment, c'était 4 mois béni, vraiment. C'était ouais, c'était voilà. Et puis ben donc comme j'ai dit après ces 4 mois de stage,

il y a un poste qui s'est libéré là. Ben j'ai été travailler là. C'est là aussi que j'ai travaillé... fin comment expliquer ça... la chef là-bas était quelqu'un de très dictatoriale, on va dire ça comme ça et mettait une extrême mauvaise ambiance partout et j'en ai pris pour mon grade, vraiment et tout le monde s'est ligué pour la mettre dehors donc on a tout balancé voilà... et je pense que le fait que j'ai perdu mon travail tourne un peu aussi autour de cette histoire-là voilà. »

Après quelques années, elle a perdu son travail, ce qui l'a fortement attristé. Elle a d'ailleurs fait « *une dépression parce que... la coupe était pleine* ».

« Je me suis dit « qu'est-ce que tu vas faire ? » fin là il faut se relancer sur le marché du travail machin donc j'ai lancé quelques CV mais j'admets, c'était sans grande motivation parce que ça m'intéresse plus d'être dans le monde « j'ai un patron et toi tu dois faire ça... » ».

Quelque temps après, son grand-père décède. Bien que pensionné, il aidait toujours son fils à la ferme.

« Donc mon papa s'est retrouvé tout seul et comme je n'avais rien d'autre à faire si je puis dire, bah je l'ai aidé à la ferme, fin ce que je faisais déjà avant mais de façon un peu plus... plus régulière et il a bien vu que ça me plaisait ».

Bien qu'elle travaillait déjà au sein de la ferme familiale, Sophie va devoir reprendre la place de son grand-père et être plus présente. Elle va se rendre compte que finalement, travailler dans la ferme, d'une manière plus concrète qu'avant, l'aide énormément.

« Et je vais pas dire que la ferme est une thérapie mais un peu quand même. On retourne à quelque chose de plus utile, on retourne à la terre, à quelques chose, c'est moins abstrait que de devoir... je sais pas... être dans un bureau et faire des choses un peu moins. Fin on se lève le matin parce qu'on va nourrir les animaux, parce que c'est utile et ça donne à un rythme de vie et ça aide... ».

Elle a demandé à son papa si elle pouvait s'installer mais ce dernier était quelque peu réticent.

« Donc je lui ai demandé si je pouvais pas m'installer avec lui et il m'a dit non, tu sais c'est difficile voilà. Mais bon, il a bien vu que ma recherche d'emploi n'était pas très très productive que je préférerais aller en tracteur avec lui que passer du bon temps avec tous mes CV et mes brots (rire). Et donc à un moment il m'a dit « ben si t'es bien sûr de toi, ben on va le faire » quoi. [...] On va le faire ».

Aujourd'hui, ils sont dans les lourdes procédures administratives de reprise de ferme, « très très lourdes » selon Sophie. Elle est, actuellement, indépendante et travaille à la ferme avec son père.

« Et donc là on est à 50-50 donc j'ai repris la moitié de la ferme ».

Pour concilier le métier qu'elle voulait faire et celui qu'elle a hérité en quelque sorte de sa famille, elle va concrétiser un nouveau projet au sein même de la ferme.

« Et alors moi j'aime bien les animaux donc on fait un peu des moutons, des poules pour apporter ce petit côté élevage qui me manquait un peu sur la ferme ».

Ce contexte agricole difficile, qui a rendu son père pessimiste face à cette reprise, Sophie s'en accommode. Même si elle semble peu confiante concernant le futur de l'agriculture.

« On sait jamais trop à quelle sauce on va être mangé quoi. Et c'est un peu se lancer sans parachute quoi... si on se réceptionne bien ça va, si on se réceptionne pas bien ben... je pense que... je pense que c'est fini. Mais voilà, je pense que le contexte actuel ne va pas aller en s'améliorant donc faut faire avec quoi ».

Pessimiste, elle persévère toutefois dans son projet. Elle oscille entre reconnaissance des autres et volonté d'autoréalisation. Elle va se distancer, se détacher des contraintes imposées et surtout des contrôles intensifs organisés par des personnes avec une attitude hautaine.

« [...] mais c'est surtout leur attitude qui était... on est pas dérangé d'être contrôlé mais on est pas des chiens quoi. Voilà maintenant y'a pleins de contrôleurs qui sont très bien aussi, qui sont... ben les contrôleurs en bio qui viennent nous contrôler c'est des gens tout à fait normaux qui ne se pensent pas supérieur parce qu'ils ont un badge de contrôleur (rire) mais y'en a c'est un peu ça ».

Pour gérer ces tensions, elle va compenser, profiter de petits plaisirs. Son plaisir a elle, c'est de se lever tard chaque matin.

« Ce qui est bien dans le métier d'indépendant, comme ça, ça, c'est vraiment bien ce qu'on organise son temps comme on veut. Moi par exemple, je déteste me lever le matin mais je suis comme ça... je déteste ça. Avant 8h30, j'ai du mal à me mettre en route Donc là je commence quand j'ai envie et je termine quand j'ai envie. Moi je suis plutôt du soir donc si je veux travailler jusque 10h30, je travaille jusque 10h30, ça ne me pose aucun de problème mais le matin ça ne va pas. Tant que le travail est fait, ben le travail est fait quoi ».

Elle exprime aussi la nécessité de décompresser, d'oublier ces tensions, en se prenant une « après-midi pour aller faire ces courses ou pour simplement avoir une vie social à l'extérieur ». Elle n'a « de compte à rendre à personne ».

« Donc c'est quand même important d'avoir une petite activité extérieure ou voilà... c'est pas des heures et des heures, mais une activité où on ne pense pas spécialement tracteur terre et céréales machin. Voilà, il faut quand même avoir... voilà une petite activité sur le côté ».

Et se justifie, justifie son choix de carrière difficile par le fait qu'elle est passionnée.

« 100% de la journée, 100% de la semaine. Si on est pas passionné, on ne fait pas ce métier-là. Ou alors on le fait, mais après deux ans on arrête, je pense ».

Pour éviter une trop grande contrainte imposé par le marché, notamment l'obligation de spéculer, elle va tenter de rester au maximum dans le circuit court.

« On doit aussi spéculer sur les coups du marché et c'est pas forcément pour ça qu'on a signé pour faire ce travail-là quoi. Nous on a signé pour produire pour les gens pas pour être sur l'ordi et voir « olala il descend de 2%, qu'est-ce qu'on fait ? On vend ? On ne vend pas ? » voilà... C'est pour ça qu'on essaye de rester en circuit court le plus possible mais c'est pas donné à tout le monde non plus et ça a aussi des désavantages quoi ».

Pour plus tard, Sophie se projette beaucoup. Elle concrétise son projet en changeant des choses petits à petits au sein de l'exploitation. Mais si elle devait encore mettre quelque chose en place, elle le ferait pour être utile, pour aider des personnes ou pour les sensibiliser.

« Fin on se lève le matin parce qu'on va nourrir les animaux, parce que c'est utile et ça donne à un rythme de vie et ça aide... Je pense que... Et je crois que ce serait, dans une vision plus globale de l'agriculture, ce serait d'intégrer des personnes qui seraient en difficultés sur n'importe quelles formes mentales, sociales, ou autres, de ce retour à l'essence quoi, vraiment à la base. Et ça, je pense que j'aurais jamais le temps de le faire mais une ferme pédagogique par exemple, accueillir des enfants, ou des choses comme ça ou des personnes en difficulté, c'est aussi un aspect agricole qu'on ne voit pas mais qui pourrait aussi aider beaucoup de gens, je pense ».

Synthèse : Sophie ou la recherche d'équilibre

Le témoignage de Sophie est sous tendu par l'opposition entre une quête de bien-être et d'autoréalisation et la confrontation aux contraintes sociales qu'impose la reconnaissance du métier d'agriculteur aujourd'hui. Pour pouvoir diminuer cette tension, elle va compenser en arrangeant son horaire et en décompressant, en se forçant à faire des pauses, à penser à autre chose. Elle va aussi se projeter énormément, pour faire en sorte de se sentir utile, d'aider au bien être des autres.

Alexandre : « Je suis un doux rêveur (mais il faut faire des concessions) »

Le profil d'Alexandre est fort différent des autres profils rencontrés. Alexandre a trente-deux ans, est en couple et papa d'un petit bout. Je l'ai rencontré lors d'un cours donné par la Fédération des Jeunes Agriculteurs, dans un centre de formation dédié au maraîchage. C'est lui qui m'a contacté pour participer à cet entretien.

Depuis la fin des secondaires, Alexandre est « *en recherche de sens* », il n'a jamais vraiment su « *quoi faire* » de sa vie.

« J'ai fait un an à l'étranger, je suis revenu, je savais pas quoi faire non plus donc j'ai fait histoire, c'est ma passion ».

Malheureusement, cette passion est de courte durée puisqu'il rate tout ses cours, sauf les cours qui le passionnait, ceux d'histoire pure. Il n'a pas voulu recommencer, « *ça n'avait plus aucun sens* », il ne voulait ni devenir prof, ni être écrivain. Il s'est donc lancé dans un bachelier en marketing qu'il a réussi et a donc bossé pendant un peu plus de quatre ans dans la finance. Au moment où il commence son travail, il a l'impression d'avoir enfin trouvé un sens à sa vie, il a « *un bon poste, un bon salaire* ». Pourtant, il va très rapidement remettre en question ce choix de carrière : « *quarante ans de carrière, ce sera pas possible, je vais péter un câble* ».

« Et tout à commencer là-bas alors, remise en question, « qu'est-ce que je fous ? Je m'ennuie, je gagne bien ma vie mais je ne sers à rien, enfin, je ne fais rien de bien » ».

Pour lui, avoir un travail bien payé mais dans lequel on ne sert à rien, on ne fait rien de bien, ne sert pas à grande chose. Pour lui, réussir, c'est être utile aux autres. Son expérience sur le marché du travail est donc marqué par l'écart entre ses attentes et sa réalité. Il gagne bien sa vie, c'est la réalité, mais gagner de l'argent n'est pas son but premier, ce qui l'intéresse lui, c'est de se sentir utile, de faire quelque chose de bien.

Il va commencer à dresser des listes pour comprendre ce qui le passionne. Il en arrive à la conclusion que ce dont il a besoin « *c'est d'un métier en extérieur, plus lié à la main dans la terre* »

« et petit à petit ben j'ai découvert que c'était le maraîchage »

Un jour, sa belle-sœur lui envoie une annonce qui va faire écho à cette envie d'être utile et qui va lui permettre une certaine remise en question.

« Elle [sa belle-sœur] m'a envoyé l'annonce de ce couple de maraîchers qui avait besoin d'aide parce que la femme du couple était enceinte à ce moment-là, du coup le gars se retrouvait tout seul et il avait besoin d'aide. Je me suis proposé, je savais y aller tous les samedis. J'ai fait de février à juin 2018 tous les samedis chez eux ».

En commençant à travailler tous les samedis « *gratos* » pour ce maraicher, secteur dans lequel il « *n'y connaissait rien* », son parcours vers un nouvel avenir professionnel débute. Il prend « *un congé sans solde au Luxembourg pendant sept mois* » et va donc pouvoir aider ce jeune maraicher pendant un mois complet. Il va quitter son travail dans la finance à cause de problème de santé.

« Puis j'ai quitté le Luxembourg après un burn-out, enfin, c'est pas diagnostiqué comme un burn-out mais en parlant avec ma psychothérapeute, elle m'a dit que c'était un burn-out donc je suis sorti de mon plein gré, donc c'était pas sous certificat ».

Il s'est donc relancé professionnellement en Belgique.

« D'abord dans les parcs et jardins, pour me sortir, pour être dehors, pour faire autre chose, pour être avec euh... une autre ambiance d'entreprise. Ouvrier, c'est autre chose que les employés de banque. »

Il va travailler cinq mois dans les parcs et jardins à Bruxelles, ce qui lui « *a fait du bien* ». Au même moment, il entame les démarches pour se lancer à titre complémentaire dans son projet de maraichage tout près de son lieu d'habitation. Mais pour pouvoir se lancer, il va devoir suivre deux formations.

Il effectue également deux stages dans deux fermes en province de Liège, dans lesquelles il sera ouvrier agricole pendant quelques mois. Il deviendra par la suite responsable « *rayon fruits et légumes* » dans une grande enseigne d'alimentation biologique pendant deux années. Malheureusement, la surcharge de travail devient trop intense, il « *travaille en 7 sur 7, quatre jours au magasin et 3 jours au champ* ».

« Et après 2 ans de 7 sur 7, j'étais complètement épuisé. Je sentais la même chose que le Burnout, je sentais que ça arrivait, et que j'étais pas assez fort pour me lancer à titre principal ».

Il va donc quitter son emploi dans l'enseigne d'alimentation bio car « *ça n'avait plus beaucoup de sens non plus* ». Et va se diriger vers une formation « *d'un an qui permet un peu de respirer et... de me replonger plus professionnellement dans le milieu* ». C'est lors de son travail dans ce magasin bio qu'il va rencontrer ce qu'il appelle « *l'exemple du maraichage de petite surface* » et va vouloir travailler avec elle par tous les moyens possibles. Déçu des cours qu'il a suivis précédemment, surtout parce « *que c'était beaucoup d'élevage* », il va évidemment privilégier une formation dédiée « *spécifiquement pour le maraichage de petite surface en agriculture biologique* ».

Il ne s'est pas spécialement renseigné avant de se lancer, ne voulant pas se retrouver à nouveau sur les bancs d'école, il a préféré « *faire et apprendre, même si on reçoit quand même*

des coups parce que financièrement il faut assumer ». Pourtant, la réalité du terrain va rapidement le rattraper. Il va se rendre compte que finalement, le maraichage, c'est un projet, son projet de vie, mais que c'est une chose qui se réfléchit.

« Une formation à temps plein avec d'autres stages, ... ouais, ça permet de recadrer un peu la théorie et la gestion aussi, et voir ça un peu comme une entreprise et pas comme un doux rêve quoi, voilà »

Les réalités du métier le rattrapent : malheureusement, le modèle auquel il se réfère est remis en question aujourd'hui.

« Ouais, pour moi c'est toujours mon côté idéaliste qui revient et le fait d'être passionné par l'histoire mais avant l'État, avant la révolution verte, l'État devait subvenir aux besoins alimentaires de sa population. Chose qui n'est plus le cas parce qu'on importe beaucoup et on exporte aussi beaucoup de marchandises. Et euh oui, je trouve que mettre du vivant sur le marché mondial économique ben ça fait grand mal à tous les agriculteurs.

Mais il doit s'en accommoder, il se justifie en expliquant que c'est son « côté trop rêveur » qui fait qu'il a du mal avec cette vision des choses.

« Je dois peut-être accepter le libre-échange et le côté libéral de la chose ».

Le modèle de maraichage traditionnel comme celui de l'agriculture se sont transformé en un modèle entrepreneuriale, ce dont témoigne notamment l'instauration des différentes formations afin de bénéficier des aides de la Région Wallonne. Bénéficiaire de ces aides demande également d'être informé sur les possibilités et les conditions auxquelles il faut répondre. C'est à cause de son « côté rêveur » qu'Alexandre ne s'y ai pas intéressé et aujourd'hui, il regrette. Il va quand même persévérer dans son projet en voulant être « *plus sérieux* » en le figeant « *dans un plan d'affaire* ».

Mais il tente de se faire une raison, il rationalise. Il s'efforce de penser comme il vit, à défaut de pouvoir vivre comme il pense. Il oscille entre son côté idéaliste, sa réalisation de soi, et sa volonté de réussir son projet de vie. Il se veut raisonnable, il fait des concessions pour pouvoir subsister. Il est rattrapé par les réalités du métier et sait s'autocritiquer puisqu'il va s'attribuer les échecs de son projet.

« Je suis un idéaliste, donc un doux rêveur comme on appelle ça dans le... dans le milieu. Et moi je trouve... fin voilà, tout projet commence par là et puis si on veut s'y maintenir, il faut revenir un peu à la réalité et faire certaines concessions, que les autres ont fait que je comprenais pas quand je m'étais lancé en stage, chez eux quand j'étais encore un doux rêveur. Maintenant, je suis prêt à les faire. Je trouve ça normal parce que les marges sont tellement

faibles. Donc il y a des concessions à faire. Comme la motorisation, les bâches plastiques d'ensilage pour désherber, euh... l'achat revente qui fait une grosse partie du chiffre d'affaires, qui fait le salaire de maraîcher. J'étais pas prêt à faire ces concessions là il y a un an ou deux ans maintenant. Mais si je veux perdurer aussi, je suis apte à les faire. »

Pour gérer cette tension, entre son autoréalisation et la réalisation de son projet, Alexandre va se distancier. Il va devenir indifférent, il va changer les choses à son échelle et « *puis le reste* », il ne s'y intéresse pas trop. Il se distancie de la société.

Il trouve important d'être reconnu socialement. Le « on » auquel il se réfère, regroupe « *les maraîchers petites surfaces* ». Il s'identifie à eux. Il est d'ailleurs content de la nouvelle PAC mise en place cette année.

« On va moins regarder ce qu'il y a dans l'assiette des gros et plus se concentrer sur notre assiette ».

Il se différencie donc des « gros », sous-entendu les agriculteurs qui ont une exploitation importantes, qui sont reconnus socialement que ce soit dans la politique ou dans la société.

« Ben oui, je suis pas encore dans le milieu depuis longtemps, mais ça déjà un bon signe donc... on se fait connaître... Et y'a moyen que, pour avoir cette prime, beaucoup de maraîchers sur petite surface passent en label bio, pour les recevoir donc, on sera encore plus nombreux sur le terrain, quoi. Parce que beaucoup l'ont fait un peu... en schmet, de côté comme moi, sans label. Et on est un peu hors radar. Et si on veut avoir cette prime, il faut être labélisé bio, avoir un numéro de producteur et donc si on rentre un peu plus dans le circuit, on aura peut-être un peu plus de poids, même si c'est très minime, mais c'est toujours ça ».

Il se dissocie des agriculteurs car c'est le système, la politique qui les dissocie. Mais exprime toutefois une critique à l'égard de ces maraîchers, qui « *rejette souvent la faute sur ces agriculteurs* ».

« Et même pour les méthodes de travail, je les observe beaucoup maintenant dans les champs, je regarde comment ils travaillent et je m'inspire quand même beaucoup d'eux, parce qu'ils ont beaucoup à nous apprendre. [...] Mais je trouve qu'on a beaucoup à apprendre d'eux et puis passer par le dialogue pour comprendre pourquoi ils en sont arrivés là quoi ».

Chez Alexandre, le besoin de se rendre utile est très important. Il ne veut pas rester sans rien faire, même ici, alors qu'il est au chômage, qu'il a son entreprise à faire tourner, il prend le temps de me parler, de m'expliquer des choses car il veut se montrer reconnaissant, prendre le temps.

« Pourquoi j'ai participé à ton entretien ? Parce que déjà, j'ai de la chance d'avoir du temps, j'ai conscience que je suis sur le chômage là. J'ai travaillé pour c'est pas ça mais c'est aussi le temps de donner aussi aux autres et d'être un peu reconnaissant quoi ».

Dans quelques années, Alexandre aimerait posséder le label bio, même si, « ça ne change pas grand-chose » puisqu'il cultivait déjà bio depuis le commencement.

« Mais bon pfff... oui... je cultive bio depuis deux ans et le terrain est aussi en bio avant donc ça ne change pas grand-chose. Mes graines étaient bio, le terreau était bio, j'ai jamais mis un seul produit, le fumier vient de la ferme du voisin qui lui aussi est bio. Pour moi, je pense pas que ça change grand-chose. Et pour mes clients comme c'est des proches, j'avais pas besoin non plus du label bio donc bon. Mais comme j'ai envie de passer à titre principal donc il faut vendre à d'autres personnes, j'aimerais bien vendre aux magasins bio donc le label est important et j'aimerais bien faire un peu de vente directe ici. Je ne pense pas que le label soit très important mais bon les démarches sont faites ».

Pourtant, Alexandre va remettre en question ce choix. Il ne veut pas devenir formateur comme chaque maraicher qui vieillit, ce serait retourner dans un bureau et c'est ce qu'il ne veut absolument pas. Concrètement, il sait ce qu'il ne veut pas, mais a du mal à concrétiser, à mettre des mots sur ce qu'il veut.

« Dans 10 ans, où je me vois ? [...] Mais oui, vivre décemment, être en bonne santé... je ne sais pas... avoir un dos (rire) ça serait bien aussi. Euh voilà... et finir formateur, je sais pas (rire), je rigole hein. Je sais pas... ils finissent un peu tous comme ça donc... »

Synthèse : Alexandre ou la nécessité de faire des concessions

Chez Alexandre, la difficulté qu'il a à concilier ce qu'il attend de lui et ce qu'il croit que les autres attendent de lui provoque une véritable tension chez lui. En se lançant dans le maraichage, il pensait que son travail serait reconnu, que la société le remercierait. Mais sur le terrain, ça n'a pas été le cas. Il a dû faire face à de nombreux obstacles et un certain mépris de la population. Alexandre définit sa réussite comme une reconnaissance sociale. Il veut surtout qu'on lui reconnaisse une utilité, une position sociale, une place dans la société. Sa tension existentielle réside donc dans les difficultés qu'il rencontre pour y parvenir. Pour réduire la tension, il va se replier sur sa sphère familiale et se détacher de sa tension en expliquant qu'il travaillera pour lui uniquement sans prendre en compte la reconnaissance des autres. Pourtant, il cherche inconsciemment à avoir la reconnaissance des « gros », des agriculteurs et de la société.

Louis : « est-ce qu'on ne devra pas planter tous des céréales dans quelques années ? »

Louis, vingt-cinq ans, va reprendre l'exploitation familiale en bovin viandeux dans la province du Luxembourg. Ne pouvant pas augmenter son chiffre de production, condition indispensable pour bénéficier des aides à l'installation proposée par la PAC, Louis compte sur la nouvelle PAC pour l'aider.

« L'ancienne PAC c'était obligé pour avoir droit aux aides à l'installation, il fallait obligatoirement augmenter son chiffre de production d'une quarantaine de %, je crois donc encore, c'est... nous on avait déjà une ferme, je veux dire, on travaillait déjà à 120% de nos capacités, beaucoup de trop. Donc on était obligé de remonter encore de 40%... donc on était... on arrivait à une surcharge de boulot abominable, on savait plus où mettre la tête. Et à partir de cette PAC-là, maintenant, ils vont juste exiger que la ferme soit rentable, chose qui est beaucoup plus logique parce que dans... enfin les plus souvent les jeunes qui reprennent une ferme, c'est pour soulager les parents qui ont déjà assez trimé et ils ont plus... les parents ont plus envie de travailler plus etc. Mais là, avec l'ancienne PAC, c'était une catastrophe parce que les parent devaient travailler plus parce qu'ils devaient chaque fois réinvestir, réinvestir mais maintenant moi, j'espère reprendre et que ma maman lève le pied et moi voilà quoi faire ma vie ».

Au décès de son père, il s'est senti obligé, même s'il ne le dit pas comme cela, de soutenir sa mère en l'aidant au sein de la ferme.

« Ben en fait, j'avais 15 ans, c'était quand même une grosse exploitation. Ma maman était dessus. Elle a engagé un ouvrier, mais bon y a rien à faire l'ouvrier, il a ses horaires, il a des horaires fixes, le week-end, il n'est pas là, donc il faut tout le temps mettre la main à la patte et on y prend goût et on tombe un peu dans une spirale où soit on n'aime pas et on dégage, soit on aime vraiment bien et on... en fait on a tellement de tâches, on prend tellement goût au métier qu'on arrive plus à sortir quoi (sourire) ».

Pourtant, il ne se destinait pas forcément à devenir agriculteur.

« Et voilà, j'ai toujours été passionné par la ferme mais pourtant j'avais pas trop pris cette voie-là au début mais enfin je... vu que mon père est décédé, je suis revenu à la ferme et je suis resté dans ce secteur ».

« Et puis je voulais faire l'agronomie, j'ai fait 5 jours d'agronomie et puis j'ai arrêté (rires) ».

Pour lui, « on apprend beaucoup sur le terrain » donc faire cinq année d'études en agronomie, seraient « cinq années quand même de perdues quoi ».

Chez Louis, la tension principale se retrouve à deux niveaux. Du fait qu'il ait dû, du jour au lendemain, reprendre en quelque sorte la place de son père au sein de l'exploitation familiale afin de la garder à flot aux côtés de sa mère, on ressent un certain regret de ne pas avoir vécu sa jeunesse comme tout le monde.

« Bah oui, moi j'étais frustré de voir, ben après mes études, en rénové, j'étais frustrés de voir bah tous mes potes aux études tout le temps, à Louvain, à Liège, à Bruxelles, parce que bah ici, on n'a pas d'université et donc tout le monde partait par-là bas pour aller aux études et moi, j'étais ici et rien à faire quand t'as fait tes rénovés en général et que tu te retrouves chez toi comme un con et que tu vois tous tes potes qui s'amuse tout le temps. Bah oui, je sortais 1 ou 2 fois par semaine là-bas, mais moi je revenais le lendemain pour travailler mais moi, ça m'a frustré toute ma jeunesse. Maintenant, ils ont à peu près tous fini donc ça va mais sinon avant je me disais mais putain regarde la belle vie qu'ils ont et moi je suis là je travaille quoi ».

La frustration est toujours palpable même si, il essaye de s'en détacher en ironisant et en disant qu'il n'a plus autant l'envie de sortir qu'avant.

« Non maintenant ça va. Maintenant je commence à être sur la pente descendante des sorties donc (rire) ».

Mais, on retrouve quand même dans son discours une envie d'autres choses.

« On sait jamais avoir de congé ou avoir une vie un peu normal quoi ».

« même si c'est vrai qu'on a beaucoup de contraintes, quoi. Pour les vacances et tout ça c'est pas... c'est pas le plus beau métier quoi ».

Et en même temps, même si le poids de la transmission est grande, on ressent une grande fierté d'avoir réussi à préserver ce patrimoine depuis des années.

« Bah après le décès de mon papa bah y a pas de changement, c'est plus ou moins la même ferme. Mais par rapport à l'époque de mes grands-parents, c'est ce que je disais avant il y avait juste la petite étable là et y'avait 30, 30-40 bêtes quoi. Et puis après ben c'est passé à 700-800 bêtes quoi. Ça a fait fois 10 voilà »

Il m'a expliqué de A à Z qui avait fait quoi dans la ferme, m'a fait visiter sa ferme et m'a expliqué son fonctionnement. C'est d'ailleurs le seul qui m'a demandé si je voulais visiter et qui a pris le temps pour cela.

Avec Louis, on ressent vraiment la mentalité du jeune agriculteur qui veut suivre les traces de ses parents, sans pour autant qu'il soit réfractaire au changement, mais il a été socialisé dans ce modèle d'agriculture familiale traditionnel. Pourtant, il s'en distancie par moment en

expliquant que concilier les loisirs, la vie familiale et professionnelle n'est pas chose facile mais qu'il « *faut faire des choix* ». Que se donner à 200%, c'est sacrifier sa famille, mais un indépendant peut faire le même choix. Le choix que Louis a fait, c'est de sacrifier les loisirs, il a « *arrêté totalement* » le foot car s'il se blessait ce serait « *vraiment pas cool, pas bien* », il avait trop peur. Il fait du paddle mais on sent qu'il y a un goût de trop peu, de quelque chose qui ne le satisfait pas. Pour gérer cette tension entre les deux passions qu'il a, le foot et l'agriculture, il va se distancier des agriculteurs qui sacrifient tout pour leur métier, se rassurer en disant qu'il n'est pas comme les agriculteurs qui sont « *aux culs de ses vaches comme on dit à longueur de journée* ».

Sur le ton de l'humour, il va mettre en avant le fait que grâce à sa famille, du moins à sa mère, cette tension se réduit grandement puisqu'elle lui permet de partir en vacances.

« mais bon là c'est parce que ma maman est là que j'arrive à partir en vacances quand-même, mais sinon plus tard, ça sera un peu plus chaud »

Il se projette dans la réalisation de son projet, qu'il développera sur base de ses valeurs. Il le construira à son image.

« c'est un peu la force de l'agriculture je trouve que n'importe quelle valeur, que tu as... ben tu fais la ferme un peu de la manière dont tu le souhaite quoi. Même si c'est sûr qu'il y a la politique européenne qui te guide vers quoi aller, tu peux toujours euh... si toi tu veux aller vers le bio, tu vas vers le bio, si tu veux faire de l'agriculture intensive, tu vas vers de l'intensif, tu veux faire du durable, tu vas vers du durable et je trouve que ça... moi je vais faire quelque chose que j'aime bien. Je vais essayer de travailler en autonomie, pas de l'intensif, de l'agriculture raisonnée pas forcément bio, mais raisonnée quoi. Et ça c'est quelque chose qui me plaît quoi. Ça c'est mes valeurs. Après les valeurs, ça dépend, si je parle des valeurs au niveau des valeurs genre j'aime bien partir en vacances, tout ça, ben là oui, je fais des sacrifices, je fais vraiment le pire métier du monde parce que j'aime les vacances et c'est un gros sacrifice quoi (rires). »

Comme il l'explique, en étant agriculteur, « *il faut penser sur du long terme* ». Il a déjà de nombreux changements en tête qui vont lui permettre de s'autonomiser.

« Oui travailler en autonomie fourragère. On tend vers ça pour diminuer le cheptel et vraiment avec les terres essayer de produire la bouffe et plus acheter. Et puis peut-être... une boucherie je n'y pense même plus, mais ici faire un atelier pour découper pour les particuliers et pour moi, fin faire des colis pour les gens. Mais voilà, mais une boucherie, j'y pense plus trop. »

Louis doit donc s'adapter au nouveau modèle agricole. Il tergiverse entre l'envie de concrétiser un nouveau projet au sein de l'exploitation, c'est-à-dire vendre directement de la viande à la ferme, et aux limites du métier, c'est-à-dire qu'il faut s'adapter aux exigences de la société et de la population. Étant boucher également, il va renoncer à concrétiser sa vente de viande directement à la ferme.

« La consommation de viande, y'a rien à faire [ça diminue] »

« Donc c'est pour ça que je me demande « est-ce qu'on ne devra pas planter tous des céréales dans quelques années ? » enfin faudra toujours de la viande hein, il y a rien à faire, mais la consommation de viande des gens commence à diminuer très fortement quoi. Je pense que tout le monde le voit un petit peu. »

Pourtant quelque semaines après notre entrevue, il a publié sur Facebook une annonce présentant des colis de viandes pour ceux qui étaient intéressés. Il persévère donc dans son projet de réalisation personnelle. Et justifie cette persévérance en expliquant que c'est une passion.

« Quand tu vois certains comforts... enfin certains métiers comme ça peut être confortable mais voilà, c'est... c'est comme ça moi j'aime vraiment je suis passionné par ce que je fais et je cherche toujours à faire mieux et m'améliorer et voilà. C'est vraiment une passion, je crois ».

Il m'a toutefois expliqué qu'il avait, dès son jeune âge, ressenti une certaine stigmatisation envers les agriculteurs.

« Parce que moi qui n'ai pas fait du tous mes études dans le monde agricole etc. quand j'étais plus jeune, je l'ai fort ressenti parce que j'étais parfois limite, gênée de dire que je voulais faire ça après et ça c'est dommage. Et il y a beaucoup de jeunes qui sont dans ce cas-là. »

Il va se distancier des agriculteurs qui selon lui ont donné cette image stigmatisante et des jeunes qui « roulent en entreprise » qui ne reprennent pas de ferme, ou qui ne sont pas « ouvert au monde extérieur ».

« Y'a presque pas que des gens qui pensent qu'à aller rouler en tracteur, foutre la musique à fond, faire trois Snapchat et mettre le tracteur en photo de couverture et le soir je pense qu'ils dorment avec quoi. Alors parler avec des gens comme ça moi j'en ai rien à foutre quoi. »

Synthèse : Louis ou la remise en question de son identité

Louis, lui, oscille entre sa volonté d'autoréalisation, associé à une quête d'autonomie et, avec la présence de sa mère à ses côtés, la nécessité de suivre les traces de son père. Le fait de travailler avec une personne de l'ancienne génération d'agriculteur, le ramène sans cesse à l'impraticabilité de ce modèle. D'autant plus que chez lui, cette impraticabilité se joue

également au niveau économique puisqu'il doit faire face à différentes contraintes pour pouvoir reprendre la ferme familiale.

Tom : « Il ne faut pas réfléchir trop loin »

Tom est un éleveur blanc bleu et laitier et a « *un peu des cultures, pâturages, froment, betteraves, maïs, pomme de terre en location et... et c'est à peu près tout sur la ferme* ». L'exploitation qu'il possède actuellement était l'exploitation de son papa et de son parrain (le frère de son papa) et avant eux, celle de son grand-père.

C'est pendant sa 4^{ème} année secondaire, dans l'option générale, qu'il va se rendre compte que la ferme l'intéresse davantage que les études.

« Et puis alors en 4ème, j'étais en langue et puis alors en 4ème au mois de janvier là, quand j'ai vu que ça commençait à être un peu dur et que je... Je me dirigeais un peu plus vers la ferme et tout ça, que je m'intéressais encore plus à ça, mais là, pour avoir mon diplôme, j'ai fait 5 et 6 en technique agricole, pour pouvoir reprendre la ferme et être en ordre ».

Aucun choix ne lui a été imposé. S'il ne voulait pas reprendre la ferme, il pouvait, et reprendre des études ou faire totalement autre chose, c'était possible également. Mais c'était clair dès le départ que son frère ne reprendrait pas la ferme. Et lui devait faire un choix.

« Et puis alors ben quand j'ai eu fini à mes 18 ans, ben je suis revenu sur la ferme et alors on me versait un salaire mais euh j'étais entre guillemets sur la ferme à mi-temps, c'est à dire que je travaillais à l'extérieur, mais c'était saisonniers donc quand il y avait pas de boulot ben j'étais ici ou sinon ben je faisais... je cueillais aux haricots, je faisais l'arrachage de carottes et ou sinon je roulais au lin aussi voilà ».

Il va également aider un voisin « *qui devenait fort âgé* » et qui « *avait beaucoup de terres, mais qui n'a pas des bêtes* ». Cela va lui permettre d'apprendre de nouvelles choses, des choses qu'il ne voyait pas dans la ferme familiale.

« ça me diversifiait et donc il [son papa] m'a dit c'est jamais perdu, il va t'apprendre beaucoup et c'est vrai que grâce à lui [son voisin] j'ai beaucoup appris et c'est pour ça que maintenant bah on travaille ensemble en CUMA je vais dire, on a le matériel en CUMA et on a une benne à nous deux et une machine ou l'autre quoi donc ça m'a servi ».

La CUMA lui permet donc de profiter en quelque sorte du système en bénéficiant de plus d'aides de la part de la région wallonne.

« Moi, je le dis honnêtement, ça m'a servi parce qu'ici, on est beaucoup élevage et tout ça. En mécanique, on était... mon parrain et mon papa n'étaient pas des grands mécaniciens et grâce

à ça ben ça m'a permis d'apprendre plein de choses et j'en apprend encore maintenant. Mais si j'avais pas été chez lui pour ça, il y a plein de choses que j'aurais pas su faire et qui m'aurait coûté fort cher parce que je savais pas le faire. »

La reprise de son exploitation va être assez compliqué, que ce soit au niveau humain, car il a dû reprendre la place de deux personnes, ou que ce soit au niveau économique car c'est une ferme assez grande et « *c'est quand même un coup quoi* ».

Chez Tom, il y a une réelle attente familiale, une aide de la part de sa famille qui est importante. Son père, bien qu'à la retraite aide encore tous les jours, son frère, instituteur également dès qu'il peut, et son meilleur ami aussi pour conduire tout ce qui est « *gros tracteur* ». Il y a une réelle solidarité qui s'établit que ce soit au niveau familial ou amical.

« Je fais parfois appel à des amis. Je leur demande « est-ce que tu sais bloquer... prendre congé ce jour-là pour venir me donner un coup de main ? » « Et puis voilà, on s'organise ».

Il va souvent faire référence au passé, à l'époque où son père travaillait encore dans la ferme.

« [...] le problème est, ben par rapport à avant, comme je leur disais et comme ils me disaient bah, ils devaient pas tout justifier tout le temps quoi... »

« Quand on va à la campagne, quand on plante un engrais vert, on est aussi obligé de dire quand on l'a semé parce qu'on doit laisser 3 mois... l'épandage de fumier, on doit dire aussi quand on a été épandre le fumier. Donc il faut tout justifier ».

Il regrette donc cette époque et à également du mal avec le fait que son père soit de moins en moins à la ferme. Il a besoin « *de ses conseils* ».

Pour concilier sa vie de famille, sa vie professionnelle et ses loisirs, « *il faut faire des efforts* ». Pour « *faire plaisir* » à sa compagne, il fait des sacrifices, il essaye « *de faire le vide* », « *d'un peu penser à autre chose* » même si après quelques jours, il repense déjà « *à ce qu'il va avoir à faire et à ce qui lui reste à faire* ». Mais pour lui, c'est important d'avoir une vie privée.

« Il faut savoir faire des sacrifices et c'est pour ça que l'on se permet de temps en temps des sorties le week-end ou quoi, ou un jour, on part le matin et on revient le soir et voilà quoi... Pour un peu lui faire plaisir et nous faire plaisir ».

Il a d'ailleurs grâce à sa compagne gagné en ouverture vis-à-vis du monde extérieur. Il a une autre vision de son travail puisqu'il prend le temps de partir, de sortir de sa ferme.

« Bah j'étais pas trop vacances, maintenant, j'aime quand même bien de prendre une semaine ou 5 jours au moins au mois de septembre où c'est toujours un peu plus calme dans la saison ».

Pour pouvoir partir en vacances, c'est-à-dire de décompresser, de s'accommoder des tensions qui l'anime, il va faire appel au service de remplacement.

« Depuis cette année, on s'est inscrit à un service de remplacement et grâce à ça, bah \$, j'ai pu partir un peu plus libérer et plus laisser tout à papa et ou à mon frère parce que mon frère bah au mois de septembre, il recommence à l'école. Donc ici, bah avec le service de remplacement ben il venait traire et papa s'occupait des blancs bleu ».

Il ressent également une stigmatisation forte envers les agriculteurs éleveurs.

« C'est pas évident de dire mais je trouve que maintenant avec les réseaux sociaux et avec comme le monde va je trouve que c'est de de pire en pire on ne peut plus rien faire, on est euh je vais pas dire matraquer mais on est, comment dire, le moins petit truc est tout de suite mis au... sur la place ou sur les réseaux sociaux. Et pour certains, on est encore bien vu, mais pour beaucoup, on... je vais pas dire qu'on est des criminels mais on respecte pas, on pollue et on fait de l'élevage intensif, abusif et euh on est un peu des criminels ».

Dans son discours, on entend également une certaine altérité envers les contrôleurs qui contrôlent les agriculteurs qui sont en ordre et qui n'osent pas rencontrer ceux qui ne le sont pas pour ne pas avoir de problème. Il se dissocie aussi de ses agriculteurs qui ne font attention à rien, qui font la course aux primes.

Il ne se projette pas spécialement dans le futur. Il essaye de ne pas « réfléchir trop loin ». Il aimerait que la santé et la famille soit présente et que le métier soit toujours rentable. Mettre en place de nouvelles choses veut dire ajouter encore plus de paperasses, encore moins de temps et encore plus de contraintes.

Au final, chez Tom, la gestion d'une exploitation, « c'est [qu'] une question d'organisation ». En fait, on retrouve dans sa manière d'organiser sa ferme, le réel modèle individuel de l'exploitation agricole qui est apparu depuis quelques années. Il va réellement scinder la vie professionnelle et la vie privée au sein même de l'exploitation, pour garder en fait cette autonomie.

Il est également très pessimiste sur l'avenir de l'agriculture.

« Le nombre de fermes qu'il y avait et comment ça a diminué sur 30 ans... Si ça continue comme ça et qu'est-ce qu'il va encore rester dans 20 ans ? »

Synthèse : Tom ou le besoin de sécurité

Chez Tom, sa volonté d'autonomie entre en conflit avec son besoin de sécurité. En effet, bien qu'il mette en place de nombreuses choses au sein de son exploitation afin d'être autonome

et de coller au modèle individuel de l'agriculture actuelle, il n'a de cesse de se replier sur le modèle agricole dans lequel il a été socialisé, en faisant appel à son père pour n'importe quel conseil par exemple, car il y trouve une certaine sécurité. Mais cela ne fait que renforcer la tension quand il est confronté aux contraintes sociales qu'impose le métier d'agriculteur aujourd'hui. C'est pour cela qu'il ne se projette pas, il ne veut rien mettre de nouveau en place par peur d'avoir des primes en moins ou de la paperasse en plus à remplir.

| Chapitre 4 : Analyse transversale et thématique des entretiens

En se basant sur la théorie de la gestion relationnelle de soi (Bajoit, 1992 ; Bajoit & Franssen, 1995), nous avons pu identifier la manière dont ces jeunes agriculteurs gèrent individuellement leurs tensions identitaires, en effectuant un travail sur eux et sur les autres. Ce travail de gestion relationnelle de soi peut s'effectuer de différentes manières puisque les individus ne mobilisent pas les mêmes capacités pour être sujet. Il est nécessaire, maintenant, de comprendre ce qui relie et ce qui différencie les récits et discours recueillis en les comparant et en les intégrant au contexte social afin d'en appréhender leur sens et leur portée (Bajoit & Franssen, 1995).

Dans ce sens, ce quatrième chapitre proposera une analyse transversale et thématique des entretiens pour identifier 1) les étapes et les déterminants des différentes trajectoires ; 2) les épreuves types auxquelles ils sont confrontés et 3) les différentes stratégies identitaires et relationnelles de ces jeunes agriculteur.trices qui ont réussi à s'installer en agriculture dans un contexte de remise en question permanente de leur identité.

1. Socialisation et entrée dans le métier des jeunes agriculteurs : entre héritage difficile et passion contrariée

L'entrée dans le métier est une étape cruciale qui n'est pas toujours évidente, comme en témoignent les portraits. Si la plupart sont des « héritiers » au sens où ils et elles ont perpétué et repris une exploitation et une activité menée par leurs parents et grands-parents, ce « choix » ne coulait pas de source et c'est pour plusieurs effectués au terme d'un long processus fait d'hésitations, d'adaptations et de renoncements.

Pour certains, le choix se veut positif, répondant à une vocation et à une passion dont la concrétisation a impliqué et implique toujours des efforts importants.

La « carrière » de l'agriculteur commence généralement très tôt et grâce à la sphère familiale. En effet, « la très grande majorité des agriculteurs sont des enfants d'agriculteurs et ce sont des enfants qui succèdent à leurs parents » (Jégouzo, cité dans Barthez, 1982, p. 24). Ainsi, c'est généralement par son appartenance familiale que la trajectoire des jeunes agriculteurs débute et grâce à la succession familiale que l'entrée dans ce métier est facilitée, notamment, par la transmission des terres (Hervieu & Purseigle, 2013 ; Gillet, 1999). Qu'ils soient désignés ou non, la socialisation des enfants et la transmission familiale des savoirs professionnels, commencent généralement en aidant quelques fois au sein même de la ferme. Ce « temps de la transmission » (Jacques-Jouvenot & Schepens, 2007, p. 378), c'est-à-dire l'aboutissement d'un processus de désignation et d'appropriation, est un temps long qui commence à

l'enfance, voire à la naissance (et au temps des paysans parfois bien avant cela) et qui regroupe anticipation, désignation du successeur, transmission des savoirs, et autres événements qui facilitent la transmission en tant que telle (Jacques-Jouvenot & Schepens, 2007). Durant cette période, le jeune va être sociabilisé ou non à son futur métier et apprendre les représentations que la société se fait des agriculteurs.

- **« Désignation, héritage ou reconversion »**

Ainsi, l'appartenance familiale influence, de prime abord, les trajectoires des jeunes agriculteurs. En effet, le simple fait de naître dans une famille d'agriculteurs va favoriser une socialisation et une transmission agricole. D'autant plus que, si l'enfant est désigné dès le départ, c'est-à-dire qu'il est considéré comme le repreneur de la ferme et de ces savoirs dès son plus jeune âge, les stratégies de socialisation mises en place seront totalement différentes.

Chez Tom, les parents n'ont pas « imposé » le choix. Et c'est le cas chez beaucoup d'agriculteurs aujourd'hui. Cela s'explique par le fait qu'aujourd'hui, loin de vouloir imposer la reprise à leur enfant, les parents vont les encourager « à poursuivre des études et mettent en œuvre des stratégies pour inciter certains d'entre eux à reprendre, sans les y obliger » (Bessière et al., 2008, p. 11).

Tom : « Et puis voilà, quand j'suis arrivé en 4ème, mes parents m'ont dit « il faut que tu te décides, soit tu restes là, mais tu vas avoir plus dure et tu cherches vers quoi tu veux aller, soit si tu veux vraiment venir sur la ferme ben alors là tu te diriges vers des études agricoles pour pouvoir reprendre la ferme ». [...].

Le frère de Tom a décidé de ne pas suivre les pas de son père mais bien de sa mère et est devenu instituteur à son tour. Tom explique que cela a toujours été clair, que son frère n'a jamais voulu reprendre la ferme car même s'il aimait bien y travailler, il n'était pas « mordu » comme son frère.

Même chose pour François puisque dès le départ, il savait qu'il allait reprendre, c'était dans la logique des choses selon lui. Mais ce qui est différent avec le récit de Tom, c'est qu'ici, le frère cadet hésite encore à reprendre ou non une partie de l'exploitation. Ce qui exerce forcément une certaine tension chez François qui pensait pouvoir bientôt organiser l'exploitation comme il le voudrait sans devoir rendre des comptes à quelqu'un, que ce soit son père, qui va prendre sa retraite dans quelques années, ou son frère, qui pourrait potentiellement reprendre avec lui.

Dans le cas de Sophie, le père était assez retissant que sa fille reprenne l'exploitation. Bien qu'elle y a travaillé pour aider son père et son grand-père, les stratégies de transmission n'ont

pas réellement été les mêmes. En effet, son père a tout fait pour la dissuader en expliquant que ce métier était assez compliqué et que le contexte agricole n'allait pas s'améliorer. Il a compris par la suite que faire ce métier était important pour elle et l'a laissé reprendre. Le processus de transmission est donc toujours en cours aujourd'hui.

Louis, lui, n'a pas nécessairement été désigné. En secondaire, il n'avait pas l'envie de reprendre la ferme même s'il aimait bien y travailler. Ses frères et sœurs n'avaient pas non plus l'envie de reprendre. Pourtant, à la mort de son père, c'est Louis qui a dû revenir sur l'exploitation pour aider sa maman.

Quant à Martin, il n'a pas hérité de ces grands-parents qui étaient tout deux agriculteurs, possiblement à cause de stratégies d'anticipation ratées, mais a été désigné par son voisin depuis tout jeune puisqu'il n'avait pas d'enfant. Cette désignation est la première étape du processus de reprise puisqu'elle a permis de créer un lien de filiation professionnelle mais aussi familial. Dans le cas de Martin, même si cette désignation n'était pas déclarée mot pour mot, il a passé toute son enfance et son adolescence dans cette ferme. Il y a appris les ficelles et savoirs du métier, mais la transmission s'est arrêté à sa mort. La stratégie mise en place par le voisin de Martin a donc été payante puisque le lien de filiation professionnel mais surtout familial qu'il a créé a permis de préserver la pérennité de sa ferme et par la même occasion, d'assurer « sa dette envers les aïeux » (Jacques-Jouvenot & Schepens, 2007, p. 378). Il va également reprendre l'exploitation laitière de son beau-père, dont il va hériter des savoirs et des biens immobiliers. Le processus de transmission de cette laiterie est donc toujours en cours puisque, bien que retraités, les beaux-parents sont toujours sur l'exploitation.

Concernant Emma, elle était issue d'une famille d'agriculteurs, mais n'a pas pris cette voie, puisqu'elle est devenue fleuriste. Elle n'a donc pas vécu ce temps long directement, c'est avec son mari qu'elle va accéder au métier et donc à ce processus de transmission. C'est bien souvent grâce au mariage que de nombreuses femmes accèdent au métier (Giraud & Rémy, 2008).

Alexandre n'est pas issu du monde agricole, ce qui fait que cette transmission n'a pas eu lieu lors de son enfance, mais au moment de sa reconversion professionnelle, grâce à un maraîcher qu'il a aidé pendant un mois. Cette transmission ne s'est donc effectuée qu'au niveau des savoirs et des savoir-faire professionnels.

De plus, la présence ou non d'une fratrie changera évidemment la trajectoire de ces jeunes puisque les limites et les attentes n'auraient pas été les mêmes si ces derniers avaient été enfants uniques. Par exemple, chez François qui attend que son frère se décide à reprendre ou non, puisqu'il est toujours contraint de construire son projet identitaire en fonction de son

père, toujours présent sur l'exploitation, ou de son frère qui va peut-être le rejoindre. Ou encore chez Louis qui doit diviser son héritage en quatre pour pouvoir reprendre la ferme et qui se retrouve donc avec des contraintes économiques énormes.

- **Construction du projet**

Devenir agriculteur, ça ne s'improvise pas. Pour se lancer en agriculture, il est essentiel de réfléchir et de construire son projet au préalable puisque ce métier implique de nombreuses obligations administratives, comptables et fiscales. D'autant plus, si l'exploitation qu'on souhaite mettre sur pieds comprend des activités d'élevage, puisque d'autres démarches sont à prévoir. En fonction du type d'activités agricoles, les contraintes et normes ne sont donc pas les mêmes.

En prenant l'exemple du secteur bovin viandeux, impacté par une diminution de ses effectifs et par différents scandales sanitaires, « les réglementations ont été adaptées, les contrôles sanitaires renforcés et in fine, les pratiques d'élevage modifiées entraînant cependant une diminution de la marge bénéficiaire des éleveurs » (Etat de l'Agriculture Wallonne, s. d.), après plusieurs indignations de l'opinion publique. Avec la PAC des années 2000, prenant une orientation davantage environnementaliste, « l'élevage a dû évoluer vers un mode de production plus extensif » (Etat de l'Agriculture Wallonne, s. d.). À ce contexte difficile, s'ajoute une charge de travail importante, comme l'explique Louis, puisque l'élevage nécessite une présence quotidienne, sept jours sur sept, toute l'année. La pression professionnelle est donc importante.

Louis : « *Travailler avec du vivant... enfin dire à quelqu'un d'encoder un truc sur l'ordinateur ou bien de faire ça... ou alors je ferme boutique une semaine mais nous on ne peut pas le faire parce qu'on est avec du vivant quoi, il faut qu'elles mangent tous les jours, il faut les surveiller tous les jours. Et ça, c'est pas facile à déléguer, c'est presque impossible* ».

Quant au secteur laitier, qui concerne ici Martin et François, ces dernières années, celui-ci « a souffert de nombreuses crises que ce soit au niveau des prix (2009, 2016) ou encore en 2015 avec la fin des quotas » (Etat de l'Agriculture Wallonne, s. d.).

Ainsi, il semblerait que les exploitations spécialisées en grandes cultures imposent moins de contraintes aux agriculteurs et leur font conserver une image plus positive aux yeux de la société, d'autant plus si l'agriculteur est bio.

- **Expérience professionnelle pré-installation**

Il ne faut pas spécialement être formé en agriculture pour devenir agriculteur. En Wallonie, il n'y a pas d'accès réglementé à la profession d'agriculteur, d'autant plus que le statut

d'agriculteur n'existe pas. Il est indispensable aujourd'hui pour les agriculteurs de s'informer et de rester formé face à l'évolution constante de la société. La formation professionnelle en agriculture est donc un atout précieux et une des conditions pour accéder aux différentes aides.

C'est pourquoi, aujourd'hui, en Belgique, de nombreux syndicats agricoles proposent un panel de formations professionnelles complet et diversifié. Pour les personnes n'ayant aucun bagage ou un bagage agricole ou horticole insuffisant, le cours A permet une remise à niveau des connaissances théoriques et la découverte des réalités du métier en les confrontant aux représentations de chacun et ainsi de mettre en avant les grands principes de l'agriculture. De plus, aujourd'hui, la gestion d'une exploitation demande des compétences techniques mais également comptables et administratives de plus en plus rigoureuses. C'est pourquoi, lorsque le cours A est réussi, les professionnels pourront suivre le cours B, qui permet l'acquisition des compétences et l'utilisation optimale d'outils, tout deux indispensables à la création et la gestion administrative et financière d'une exploitation agricole. Cela témoigne notamment de l'augmentation de l'importance des syndicats au sein de la socialisation des agriculteurs.

L'ensemble des jeunes agriculteurs interrogés ont, soit un bagage agricole (secondaire, haute-école), soit ont suivi une formation agricole pour être apte à se lancer dans la reprise d'une exploitation. Tom s'est orienté vers l'enseignement agricole dès le secondaire car il savait qu'il allait reprendre. Louis, Sophie et François, eux, ont tenté de faire des études supérieures, pas nécessairement dans le domaine agricole, mais cela n'a pas spécialement été fructueux. Sophie et François ont finalement continué dans le domaine agricole en faisant des études supérieures. Louis, lui, n'a « pas tenu dix jours » et a donc pris des cours auprès de son syndicat. Concernant Emma, Alexandre et Martin, ils ont dû prendre des cours, comme Louis, grâce au syndicat agricole. Prendre ces cours permet évidemment d'être informé, mais surtout de bénéficier des aides de la Politique Agricole Commune. C'est surtout dans cette optique-là que la plupart de ces jeunes sont retournée « sur les bancs d'école ».

Ce qui joue également dans la socialisation de ces jeunes, c'est le fait d'avoir effectué des stages ou d'avoir travaillé dans une autre ferme que celle qu'ils ont reprise. En effet, Tom, lui, a commencé sa quête d'autoréalisation en effectuant des petits boulots à droite à gauche, en aidant les agriculteurs voisins qui n'étaient pas dans le laitier (pas comme lui) et en apprenant là-bas la mécanique par exemple. Ce qui lui permet de réparer lui-même ses engins agricoles et donc d'éviter de nombreuses contraintes économiques. Pour Martin, c'est en passant par

le service de remplacement et en étant ouvrier agricole qu'il a découvert pas mal de réalités sur le métier.

Le fait d'apprendre « sur le terrain », en effectuant des stages ou en ayant des expériences dans d'autres exploitations par exemple, permet donc de ne pas être rattrapé par la réalité de ce métier et d'échapper à certaines contraintes.

- **La présence de fortes barrières à la mobilité (économique et institutionnelle)**

Comme expliqué précédemment, à l'époque actuelle, le parcours d'installation pour devenir agriculteur est assez complexe puisqu'il comprend de nombreuses étapes et démarches, notamment administratives, assez longues, comme l'explique Sophie.

Sophie : « *Et donc là maintenant on est dans les lourdes procédures administratives de reprise de ferme, très très lourdes* »

Ces innombrables démarches peuvent dissuader de nombreux jeunes à se lancer. Surtout face au fait qu'il faut prendre contact avec de multiples acteurs de terrain, comme les syndicats agricoles, les comptables, les communes, l'ARSIA, les banques, les assureurs, l'AFSCA, le Département de l'OPW du SPW ARNE, etc. Ce qui n'est pas simple et qui explique pourquoi certains des jeunes agriculteurs rencontrés se soient fait aider par leur syndicat ou autres organisations professionnelles spécialisées, et qu'ils comptent généralement encore sur eux pour l'ensemble des démarches administratives en lien avec l'exploitation.

2. Les différentes tensions existentielles : entre impraticabilité et manque de reconnaissance

a. La tension entre un modèle traditionnel d'agriculture conventionnelle et un nouveau modèle d'agriculture bio : entre indésirabilité, idéalisation, impraticabilité.

La principale tension que l'on retrouve, à des niveaux différents évidemment, chez la plupart de nos interviewés, est cette impraticabilité du modèle traditionnel. En effet, comme vu précédemment, suite aux nombreux changements structurels et sociaux liés au secteur agricole, le modèle d'agriculture familiale « traditionnelle » dans lequel la plupart de ces jeunes ont été sociabilisés ne semble plus praticable aujourd'hui. En effet, le manque de renouvellement des générations et la chute des installations donnent l'impression de conditions d'inaccessibilité pour les jeunes agriculteurs depuis quelques années, notamment par « la présence de fortes barrières à la mobilité, de nature économiques et institutionnelle » (Lagarde, 2006, p. 37).

a) Socialisation paradoxale : l'indésirabilité du modèle d'agriculture bio

Ainsi, nous pouvons faire l'hypothèse que les agriculteurs socialisés dans une agriculture conventionnelle peuvent subir ce que Bajoit et Franssen (1995) appellent une crise de la norme liée à une socialisation paradoxale. En effet, en prenant l'exemple de Martin, socialisé dans un modèle d'agriculture conventionnelle et pratiquant ce même modèle au sein de sa ferme, il a l'impression que la société (« les gens ») lui impose une norme différente de la sienne, l'agriculture biologique. Il a donc été socialisé dans une agriculture conventionnelle considérée comme norme à cette époque. Progressivement, cette norme change puisque l'agriculture biologique est davantage mise en avant au sein des politiques agricoles et de plus en plus recherchée par les consommateurs. Ce qui fait que Martin, aujourd'hui, subit une sorte de socialisation paradoxale puisqu'il a la sensation d'être poussé par la société à devenir bio et retenu par ses convictions, ses contraintes économiques et ses homologues dans l'agriculture conventionnelle. En effet, bien qu'il pourrait devenir bio, qu'il y ait déjà pensé, il veut le devenir à 100%, « le faire à fond », et en ce moment, il n'a ni l'argent pour le faire, ni l'intention d'augmenter ces heures de travail et les contraintes qui en découlent, et à surtout des craintes qu'on lui retire certaines de ces terres en apprenant qu'il se lance dans l'agriculture biologique.

b) Modèle biologique difficilement praticable

A l'inverse, Alexandre, qui a choisi de se lancer dans le maraîchage, est confronté à la volonté de mettre en place un modèle idéal mais difficilement faisable sans être formé correctement et sans passer par de nombreuses démarches administratives. En effet, la principale tension que l'on retrouve chez lui, c'est ce retour à la réalité assez difficile, cette distance qu'il y a entre le modèle idéal de son projet de maraîchage qu'il s'imaginait et sa mise en œuvre pratique (Bajoit & Franssen, 1995). Il a, en prenant des cours, dans un premier temps, au sein d'un syndicat agricole, compris que le maraîchage était très peu considéré au sein du monde agricole et surtout qu'il fallait le voir comme une entreprise et non comme un « doux-rêve », que c'est quelque chose qui se planifie, qu'il faut faire sérieusement.

Alexandre : « Tout projet commence par là et puis si on veut s'y maintenir, il faut revenir un peu à la réalité et faire certaines concessions, que les autres ont fait que je comprenais pas quand je m'étais lancé en stage, chez eux quand j'étais encore un doux rêveur. Maintenant, je suis prêt à les faire. Je trouve ça normal parce que les marges sont tellement faibles. Donc il y a des concessions à faire. Comme la motorisation, les bâches plastiques d'ensilage pour désherber, euh... l'achat revente qui fait une grosse partie du chiffre d'affaires, qui fait le salaire

de maraîcher. J'étais pas prêt à faire ces concessions-là il y a un an ou deux ans maintenant. Mais si je veux perdurer aussi, je suis apte à les faire ».

Donc, face à cette relative impraticabilité de son projet, il est prêt à « *faire des concessions* ». Il n'a pas le choix s'il veut continuer à être maraîcher. Il va également reprendre une formation ciblée sur le maraîchage afin d'être mieux informé sur ces différentes options.

Face à cette « *inaccessibilité* » du modèle bio, Martin ajoute également que même si ce dernier voudrait bio, il n'en a pas les moyens et que ça rentabiliserait encore moins son exploitation.

Martin : « on ne doit pas tous devenir bio comme certains l'aimeraient bien mais... parce que bon voilà maintenant le bio point de vue prix [perçus par les agriculteurs] c'est la même chose que le conventionnel. Même si à mon avis la population tend... veut ça... mais voilà, il faut savoir se le payer aussi hein ».

c) Socialisation paradoxale : l'influence familiale au sein de l'exploitation

La présence d'une personne tiers peut également renforcer la tension et le sentiment d'impraticabilité. En effet, chez François, la socialisation paradoxale se joue, ici, dans le fait qu'il va remettre en question l'agriculture conventionnelle qu'il a héritée de sa famille, et devenir agriculteur biologique. Ce qui va provoquer certaines tensions avec son papa, qui ne supporte et ne comprend pas réellement qu'on modifie ces pratiques agricoles. En effet, ce dernier s'oppose à la plupart des décisions que son fils prend concernant l'exploitation. Ces dernières ne remettent pas seulement en cause l'exploitation en elle-même ou sa gestion, mais aussi le devenir du patrimoine familial, et ce, d'autant plus qu'il y a une réelle implication émotionnelle et sociale au sein des exploitations agricoles (Ayrat, 2021). Les changements engendrés par François remettent parfois en cause le travail de son père et de ses prédécesseurs, puisque ce dernier ne veut plus être éleveur viandeux mais agriculteur bio et vendre du fromage de chèvre.

Bien que les tensions soient palpables, François n'hésite pas à imposer ces changements. Mais pour d'autres jeunes, le cadre familial peut davantage influencer les décisions de changements et créer une telle tension que le jeune agriculteur n'aura pas d'autres choix que de céder et d'exercer un métier auquel il n'adhère pas. Ce qui renforce aussi ce sentiment d'impraticabilité.

Ainsi, la dimension familiale au sein de l'agriculture est d'autant plus paradoxale aujourd'hui puisqu'elle permet de préserver les individus de certaines contraintes et limites (partir en vacances, mains d'œuvre « gratuite », ...) mais crée d'autres tensions identitaires chez les

jeunes agriculteurs. Comme vu chez François, qui se bat tous les jours pour faire accepter à son père qu'aujourd'hui être un agriculteur bio est important et que c'est ce qu'il veut être.

Chez Sophie, Louis, Emma, Tom et Alexandre, cette injonction paradoxale ne semble ne pas être totalement contradictoire et ils parviennent à la concilier.

b. La pression financière et la précarité économique

Pour l'ensemble des agriculteurs rencontrés, le stress causé par la viabilité et la rentabilité économique de l'exploitation constitue une tension forte. Cette pression financière oblige certains à diversifier les activités agricoles ou encore à compter sur leur conjoint.e pour assurer un revenu fixe pour l'exploitation.

Martin : « y a pas encore si longtemps, on touchait très mal pour le lait. Ben voilà encore bien que ma femme travaille à l'extérieur pour dire de payer les factures de la maison. C'est pour ça que des fois, tu te dis, ben voilà, tu fais quand même beaucoup d'heures pour ne rien avoir. Allez quoi je ne roule pas en Mercedes, je n'ai pas des gros tracteurs mais bon voilà je dis toujours, je fais ce que j'aime bien et voilà quoi ».

L'agriculture connaît, en effet, depuis quelques années, d'importants mouvements stratégiques souvent qualifiés de diversifications (Inra-Insee, 1997), qui s'amplifient avec la réforme de la Politique Agricole Commune (Lagarde, 2006). En s'intéressant au profil des agriculteurs interrogés, un constat peut être fait : ils participent tous au modèle d'agriculture familiale moderne mis en avant par Purseigle et Hervieu (2009). En effet, ils ont chacun mis en place une certaine diversification au sein de leur exploitation (ventes directes, grandes cultures, élevages, etc.) et participent au revenu de la famille, sans pour autant tout porter puisque les revenus de cette dernière sont de plusieurs ordres (revenus du conjoint/de la conjointe, gîtes, etc.).

Chez la plupart de nos interviewés, cette diversification semble nécessaire pour maintenir un revenu stable. Elle permet également de s'adapter au contexte peu stable aujourd'hui. Comme l'explique Marin, avec le prix du lait, par exemple, extrêmement volatile, il faut un revenu concret qui permet de maintenir l'exploitation ou du moins de payer le loyer ou les factures de la maison. L'un des exemples importants de cette stratégie est celui de la mise en place d'un gîte au sein même de l'exploitation, comme chez Louis et Martin. Bien souvent, le revenu du conjoint ou de la conjointe facilite le maintien de l'exploitation à flot ou du moins d'assurer les biens matériels et immobiliers du couple.

De nombreux agriculteurs voulant préserver leur exploitation, et ce, notamment face au poids de la transmission intergénérationnelle ou de la pression liée à la productivité, à la rentabilité,

subissent des tensions identitaires si fortes qu'elles conduisent à un effondrement de l'identité des individus, ce qui favorise une perte de sens de leur métier. « La tension principale est alors liée au sentiment d'échec, à la difficulté de vivre avec une image de soi diminuée. Littéralement, le sujet « ne croit plus » aux histoires qu'il se racontait pour donner sens à son expérience » (A. Franssen, communication personnelle, 14 décembre 2022). Dans les situations les plus difficiles, la dépression et le suicide constituent une issue tragique, comme vu plus haut.

c. Les tensions et contraintes liées aux réglementations (changeantes)

L'agriculteur moderne se doit, aujourd'hui, d'enrichir davantage la gamme de ses compétences puisque ces dernières ne se limitent plus à la dimension productive. Maintenant, l'agriculteur est également un gestionnaire, un manager et un commercial (Muller et al, 1989), plus seulement un producteur (Nicourt, 2013). Il ne doit pas être « seulement gestionnaire, ni seulement technicien, ni seulement jardinier, ni seulement animateur, mais probablement tout cela à la fois » (Hervieu, 1996, p. 178). Ce qui diminue, par conséquent, le temps qu'il peut accorder aux activités productives et au travail du champ (Nicourt, 2013).

Vis-à-vis de ces nouvelles attentes envers les agriculteurs, pour certains, la reprise de la ferme familiale a été synonyme de désillusion. Notamment chez Martin, qui, en reprenant l'exploitation laitière de son beau-père, ne s'attendait pas à de telles contraintes, que ce soit administrativement ou au niveau des contrôles.

Martin : « Je trouve qu'au début quand je n'avais que les carottes et betteraves, c'était entre guillemets, plus de... fin je ne vais pas dire hobbies, mais c'était plus quelque chose après journée vu que je travaillais toujours et là je vais dire tu fais moins attention aux papiers. Mais maintenant et en plus dans le secteur lait, euh tu as des contraintes et des contraintes que... que t'es obligé de suivre, donc je vais dire. Et moi j'ai commencé donc dans le secteur lait en 2019, et je vois que chaque année, on te rajoute des paperasses à faire et... C'est ça qui dans le métier est un peu lourd, quoi, surtout que ma femme ne travaille pas dans la ferme quoi et donc les papiers, c'est moi qui les fais aussi. Fin de tout ce qui est ferme quoi. Mais ça je trouve que des fois ça devient un peu lourd parce que t'as vraiment l'impression que t'as une épée au-dessus de ta tête qui... qui attend la moindre connerie que tu fais quoi ».

Avec l'apparition de nouveaux métiers en lien avec l'agriculteur (« représentant d'aliments pour animaux ou de produits phytopharmaceutiques, mécanicien agricole, contrôleur, inséminateur, etc. » (Piccoli, 2004, p. 37)), et autres préoccupations, environnementales par exemple, Sophie dénonce un ras-le-bol face aux contrôles extrêmement pesants.

Sophie : « *Les contrôles intempestifs, tout le temps tout le temps tout le temps, je ne pense pas qu'il... dans toutes les professions, on est contrôlé d'accord... mais les contrôles comme nous euh... c'est l'AFSCA, c'est les trucs bio, c'est euh les nuisances parce que parfois y'a un voisin qui se plaint, c'est la police de l'environnement, c'est la TVA, c'est les comptables, c'est les contrôleurs, ... et en plus on paye pour être contrôlé* ».

Pour beaucoup d'agriculteurs, le fait que la politique agricole change souvent fait qu'ils n'ont pas le temps de s'y intéresser et de la comprendre complètement.

Il est important de préciser également que les contraintes imposées par la politique agricole et les tâches administratives qui en découlent dépendent également de l'activité agricole exercée au sein de l'exploitation. Ainsi, il semblerait que les exploitations spécialisées en grandes cultures imposent moins de contraintes aux agriculteurs et leur font conserver une image plus positive au sein de la société, d'autant plus si l'agriculteur est bio. Les secteurs viandeux et laitier, ayant subi de nombreuses crises ces dernières années, demande une présence beaucoup plus grande des agriculteurs au sein de l'exploitation et subit un dénigrement plus important.

d. Difficulté à concilier vie de famille, autoréalisation et vie professionnelle

Ce qui revient souvent dans les entretiens, c'est cette tension entre vie professionnelle et vie de famille, c'est-à-dire entre valeurs et obligations. Aujourd'hui, être un homme ou une femme agriculteur et vouloir assumer davantage ses responsabilités familiales n'est vraiment pas simple, déjà du fait de l'insécurité économique du secteur mais également des horaires contraignants. D'autant plus que, pour les agriculteurs déjà installés depuis un moment et ayant une vie de famille, concilier leur volonté d'évolution et leur envie d'épanouissement familial en passant plus de temps avec leurs enfants n'est pas facile.

Martin : « *Je ne doublerai pas... mon temps de travail parce que je... je veux et j'essaie toujours de le faire, d'être quand même, à 19h30-20h, rentré pour jouer un petit peu avec mes enfants pour qu'ils... pour qu'ils voient leur papa parce que voilà quand la petite part à l'école, ben t'es dans les étables, quand elle revient, bah t'es à nouveau dans les étables donc voilà. Et des fois le week-end, quand c'est les saisons, tu ne les vois pas non plus* ».

Alexandre : « *Je pense que si on n'a pas de famille... j'aurais pu vivre sur le terrain et si j'étais seul, je l'aurais fait parce que financièrement, il y avait que comme ça que ça pouvait fonctionner. Mais là, maintenant, j'ai un petit bout, j'ai envie d'en profiter donc ça me permet de mieux... on essaie d'aller la chercher à la crèche et oui d'avoir un rythme normal quoi, imposé, et ça fait du bien. Ça veut dire qu'il faut être performant et s'équiper quoi* ».

e. Un manque de reconnaissance sociale envers les agriculteurs

Même si, aujourd'hui, les jeunes agriculteurs sont reconnus au sein des organisations professionnelles agricoles (Purseigle, 2004), un certain manque de reconnaissance sociale de leur travail subsiste.

Martin : « *Et maintenant, c'est presque nous qui devons nous faire tout petit par rapport aux gens et... et pour être grossier, fermer notre gueule quoi parce que les gens ne sont pas reconnaissant quoi* ».

Pour beaucoup d'agriculteurs, les consommateurs, en allant faire les courses par exemple, n'ont pas suffisamment conscience des efforts qu'ils fournissent pour « les nourrir ».

Alexandre : « *En fait, quand je me suis lancé dans maraichage, je m'étais dit « ça va faire du bien à la société, ça va faire du bien à la planète et aux gens, pour qu'ils mangent autrement, autre chose », leur montrer autre chose. Et puis depuis la guerre ici en Ukraine, le retour des gens à leurs habitudes, m'a fait un peu faire une petite déprime en avril. Et en fait, je me suis rendu compte que, en fait, je travaillais, je faisais ça pour la société alors que la société ne m'a rien demandé du tout. »*

a) « Campagne » de dénigrement : l'agribashing

Les agriculteurs font face depuis quelques années à une remise en question de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Nous pouvons notamment citer ce qu'on appelle l'agribashing, terme apparu massivement dans l'espace public en 2018 et qui a explosé en septembre 2019 (Fougier & Garnier, 2020). Ce dernier désigne le sentiment de stigmatisation et d'impopularité des agriculteurs par une partie de la population et de l'opinion publique. La filière agricole est passée d'une remise en cause locale à une opposition radicale, face à l'utilisation des pesticides et à la production de viande généralement, souvent démontrée par des comportements malveillants vis-à-vis des agriculteurs (Fougier & Garnier, 2020). Chez les personnes rencontrées, l'impact de l'agribashing n'est pas le même. Les éleveurs le ressentent davantage que les autres, comme vu précédemment, à cause de la mauvaise image parfois véhiculée vis-à-vis de la maltraitance animale.

b) « Être une femme dans un monde d'hommes »

Les disparités entre les genres restent encore assez marquées, aujourd'hui, en Belgique. Les femmes représentaient, en 2016, 30% de la main-d'œuvre agricole et 14% des chefs d'exploitation (Arnould, 2022).

Bien qu'aujourd'hui, il existe une plus grande reconnaissance des agricultrices notamment grâce « aux transformations juridiques de leur statut professionnel » (Lemarchant & Seiller,

2021, p. 25), l'invisibilisation du travail domestique et agricole des femmes demeure (Lemarchant & Seiller, 2021). Elles restent associées au rôle de « conjointe », même si le terme se masculinise tout doucement puisque les hommes représentent deux conjoints sur dix (Lemarchant & Seiller, 2021). « Lorsqu'elles sont cheffes d'exploitation (1/3 de l'effectif), il s'agit souvent d'exploitations de plus petite taille (39 ha vs 58 ha pour les hommes). Elles sont également plus âgées (58,3 ans vs 53,4 ans) et s'installent en agriculture plus tardivement que leurs homologues masculins (+/- 10 ans) » (Statbel, 2022).

Il faudra attendre 2005 pour que le statut de conjoint(e) aidant(e), mis en place en 1990, présente de réels droits. Avant, les agricultrices n'avaient droit à rien, ni droit sociaux, ni reconnaissance professionnelle, pas d'accès à la sécurité sociale ou à la retraite (Arnould, 2022). A l'époque actuelle, les femmes bénéficient donc de droits davantage concrets, mais les difficultés ne s'effacent pas pour autant puisque l'intitulé même du statut pose problème (Arnould, 2022). Que ce soit le travail domestique, les tâches éphémères ou tout autre travail qui n'est pas accompli par un homme, ces derniers tendent à s'invisibiliser (Arnould, 2022). « Alors que l'exploitation est commune, la femme n'est jamais [considéré comme] le patron ! Ce n'est jamais à elle qu'on s'adresse pour les matériaux ou les conversations mécaniques. Dans l'imagerie collective, elle travaille pour son conjoint » (Arnould, 2022). « Celles qui exercent un travail salarié en dehors de l'exploitation ne sont par ailleurs pas exemptes de participation aux tâches agricoles, ce qui témoigne des liens très forts entre famille et travail agricole » (Bessière, cité dans Lemarchant & Seiller, 2021, p. 26).

Dans cette perspective, trouver sa place quand on est une femme au sein du monde agricole n'est pas aisé.

Louis : « *En fait c'est une femme [sa maman] qui l'ouvre et qui dit ce qu'elle pense et du coup ça ne plait pas. Et si c'était un homme qui disait, qui dit ça « bah oui mais il dit ce qu'il pense » et c'est tout. Mais ici, il y en a plein qui vont venir s'adresser à moi... c'est vrai hein (hochement de tête de la maman) et pas à une femme, et pas à ma maman quoi. Mais ça c'est vrai hein. »*

Maman de Louis : « *Parce qu'ils ne font pas confiance... Ils ont peur qu'une femme se décourage plus vite qu'un homme ».*

Occupant des positions sociales plus précaires, dues, notamment, aux inégalités socio-économiques (Lemarchant & Seiller, 2021) et au fait que « l'accès des femmes à la profession agricole est encore nettement lié à leur mise en couple » (Bessière & Gollac, cité dans Lemarchant & Seiller, 2021, p. 26), peu importe le statut, il est plus difficile pour une femme d'acheter des terres, comme le signal de nombreuses femmes lors des cours auxquels j'ai assisté, par exemple. Ce sentiment d'injustice lié au manque de reconnaissance du travail et

des savoirs de femmes que l'on retrouve dans les entretiens des agricultrices interviewées, émerge progressivement dans la sphère publique (Arnould, 2022). Pour justifier cette mise à l'écart, beaucoup prétextent un manque de force ou une incompétence technique (Rieu, 2004), comme nous pouvons le voir dans l'entretien de Louis.

Louis : « *Et puis à la ferme... mais ça, je ne suis pas du tout anti-femme ou quoi que ce soit mais dans la ferme y a quand même énormément de choses lourdes, c'est parce qu'elle, [sa maman], elle est extrêmement forte mais ma copine me le dit clairement aussi, elle me dit y a pas de... y a pas moyen de... elle ne sait pas faire ce que je fais, par exemple porter des sacs de cinquante kilos* ».

Cet éloignement peut se faire par les agricultrices elles-mêmes, du fait des représentations qu'elles se font d'elles, ou par le monde agricole, notamment les autres agriculteurs, qui tentent de les maintenir dans une fonction secondaire. « Force est de constater que l'on est encore dans le registre d'une construction sociale qui représente les femmes comme techniquement incompétentes » (Rieu, 2004, p. 13).

Il y a donc chez certaines agricultrices un sentiment de ne pas être reconnues pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire des agricultrices qui travaillent aussi bien et autant (voire même plus) que leurs homologues masculins. Mais aussi le sentiment de ne pas être à la hauteur pour ce métier puisqu'elles vont se persuader qu'elles ne sont pas assez fortes pour être agricultrices. Même si, aujourd'hui, les choses évoluent comme le souligne la maman de Louis lors de l'entretien.

Maman de Louis : « *mais bon ça change, ça change, parce que je vois quand même beaucoup de jeunes filles qui sont dans l'agriculture maintenant... on fait plus confiance aux femmes maintenant et dans tous les domaines... pas que dans l'agriculture* ».

3. Les stratégies identitaires et relationnelles

Face à ces tensions (a, b, c, d, e), différentes stratégies vont être mises en place par les agriculteurs.trices puisque, malgré toutes les difficultés rencontrées, ces derniers persistent dans le métier.

L'agriculteur.trice va donc se défendre en tant que sujet par un travail sur soi afin de se construire comme « individu (donc comme identité singulière, unique, unifiée) et comme acteur social parmi et sur les autres. C'est en étant sujet qu'il devient individu (qu'il agit sur lui-même) et acteur (qu'il agit sur les autres) » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 144). Cette « gestion de soi, par laquelle l'homme est sujet, est un processus à la fois volontaire et

involontaire, conscient et inconscient, auquel il ne peut se soustraire qu'en s'aliénant ou en mourant » (Bajoit et Franssen, 1995, p. 144).

Pour effectuer ce travail de gestion, l'individu va mettre « en œuvre ces six capacités pour agir sur soi-même et sur les autres » (Bajoit & Franssen, 1995, p. 147).

- **Mettre en œuvre ses capacités psychiques**

- A. Travail réflexif : capacités d'accommodation et de distanciation

Pour rendre les différentes tensions « supportables », la plupart des agriculteurs rencontrés vont effectuer leur travail réflexif en utilisant les ressources de l'accommodation. S'accommoder de ces tensions peut se faire de plusieurs manières et grâce à diverses personnes.

- ↳ **Se justifier : « Je vis ma passion »**

Face à la pression financière engendrée par le métier (tension b), Martin va tenter de rendre sa tension plus supportable en se justifiant. C'est ce qui l'aide à tenir dans les phases difficiles, de se dire qu'il a réussi à faire ce qu'il a toujours voulu faire depuis qu'il est petit.

Martin : « Mais pour l'instant depuis, depuis que je le fais, voilà, je vis ma passion et d'ailleurs, je pense que si on n'aime pas et qu'on le fait par contrainte, faut pas le faire parce qu'on ne gagne pas de l'or en barre quoi ».

Il s'avère que, chez l'ensemble des agriculteurs interviewés issu du milieu agricole, le travail réflexif passe par cette même justification. En effet, afin de supporter les tensions (a, b, c, d, e), les jeunes agriculteurs vont se référer à cette passion qui les anime depuis leur enfance.

- ↳ **Compenser : Contourner les contraintes**

Afin de faire face aux différentes contraintes imposées par les politiques agricoles (tension c), certains n'hésitent pas à déjouer les règles et à les contourner.

Comme Martin qui va « profiter » du système en intégrant, comme son beau-père, une laiterie coopérative qui permet de diminuer les charges administratives puisqu'ils sont « plus laxistes » et ça lui permet de diminuer ses contraintes administratives.

Ou encore, Louis, Sophie et François, qui face aux contraintes productivistes imposées par la politique agricole, ont mis en place différentes stratégies afin d'adapter leur processus d'installation et de contourner ces contraintes assez pesantes. Ces derniers ont donc attendu la nouvelle politique agricole, celle de 2023, pour s'installer. Sophie, elle, l'a fait pour plus de facilité administrative alors que Louis et François ont attendu la nouvelle réforme car le modèle productiviste était impraticable pour ces derniers. En effet, avec l'ancienne PAC, il

fallait mettre sur pied un nouveau projet pour l'exploitation et être plus rentable qu'avant l'installation.

Louis : « [...] L'ancienne PAC c'était obligé... pour avoir droit aux aides à l'installation, il fallait obligatoirement augmenter son chiffre de production d'une quarantaine de pourcents, je crois donc encore, c'est... nous on avait déjà une ferme, je veux dire, on travaillait déjà à 120% de nos capacités, beaucoup de trop. Donc on était obligé de remonter encore de 40%... donc on était... on arrivait à une surcharge de boulot abominable ».

↳ Oublier : décompresser

Pour rendre les tensions supportables, les agriculteurs.trices n'ont parfois pas d'autre choix que de les oublier en décompressant.

a) La nécessité d'une activité extérieure

En effet, bien que le monde agricole ait « longtemps été caractérisé par une relative fermeture sur lui-même » (Giraud et Rémy, 2008-3, p. 21), aujourd'hui, il apparaît nécessaire pour les agriculteurs.trices de se déconnecter des contraintes quotidiennes de l'exploitation en ayant des activités extérieures et en s'ouvrant « au monde extérieur ».

D'autant plus, qu'actuellement, être agriculteur, c'est aussi avoir des horaires de travail extrêmement prenants. Ce n'est pas seulement un travail, c'est un mode de vie, une imbrication entre travail, famille et temps de vie, qui nécessite aujourd'hui, face aux nombreuses contraintes administratives et à l'obligation d'un panel de compétences de plus en plus important, un temps pour soi.

Sophie : « Il faut se dire aussi qu'on est tout le temps dans le travail. On a l'impression d'être h24 dans le travail donc il faut un moment se dire « bon ok ce dimanche matin-là je ne travaille pas, je fais autre chose » ».

b) Le choix du conjoint

Bien que l'homogamie sociale reste une tendance forte au sein du monde agricole, « la part des conjointes d'origines agricole et donc des couples homogames tend à reculer et devient minoritaire dans les classes d'âge les plus jeunes. Le recul du taux des unions homogames ne traduit donc pas une moindre propension à se marier dans le même milieu mais plutôt, du côté des agriculteurs, une adaptation au plus faible nombre de filles d'agriculteurs disponibles sur le marché matrimonial » (Giraud et Rémy, 2008-3, p. 26).

Dans les discours des agriculteurs rencontrés, nous constatons différents cas de figure, mais ce qui ressort, c'est l'obligation de trouver quelqu'un qui comprend et qui accepte. Pour se faire, pour que les conjoints comprennent, il faut pour certains qu'ils fassent partie du milieu,

comme chez Sophie, ou du moins qu'ils soient issus du milieu agricole même s'ils n'ont pas pris cette voie, comme l'explique Emma.

Sophie : « *Ce qui est aussi important enfin, c'est quelque chose qui... c'est que le conjoint, que ce soit masculin ou féminin, c'est que le conjoint soit dedans... fin soit dedans... soit il est dedans comme c'est mon cas parce que mon copain est aussi agriculteur chez sa maman donc voilà... problème résolu. Soit c'est quelqu'un d'extérieur mais qui doit accepter que... il prend la personne, il prend la ferme avec quoi (rire).* »

Pour d'autres, avoir un conjoint qui a un métier totalement différent mais qui comprend permet d'apporter une certaine ouverture, un éloignement « forcé » du monde agricole et de toutes ces contraintes.

Tom : « *Et il faut aussi trouver quelqu'un qui accepte les horaires... Ça j'ai la chance aussi que je lui ai pas caché et que... ben je sais jamais dire à quelle heure je vais être rentré, y a des saisons ou c'est plus calme et d'autres saisons quand les vèlages commencent ou la moisson ou la saison des patates ben il y a tout le temps des changements, elle dit jamais rien et voilà, elle s'adapte. Et même chose quand on doit partir le soir ben quand y a pas d'imprévu ben on est à l'heure ou sinon elle sait bien que soit elle part sans moi et je vais la rejoindre, soit on part avec une heure de retard je vais dire... »*

Aujourd'hui, face à l'individualisation de l'agriculture, l'autonomie des conjoints est souvent favorisée. En couple, certains agriculteurs « cherchent à séparer plus fortement les biens, les temps et les espaces sociaux », et ce, « souvent lorsque les agricultrices sont ou ont été salariées en dehors de l'exploitation » (Bessière, 2008 ; Comer, 2016). Les normes conjugales, familiales et professionnelles peuvent en être affectées ainsi que l'organisation de la répartition des biens et du patrimoine » (Lemarchant & Seiller, 2021, p. 28).

Cette ouverture relative des agriculteurs sur le monde extérieur favorise une meilleure gestion des tensions identitaires puisqu'elle favorise une déconnexion des agriculteur.trices vis-à-vis de leur travail et les préserve davantage de l'isolement, grande problématique des générations précédentes. En effet, le travail agricole isole fortement, ce qui amène parfois certains agriculteurs dans une logique anémique de laquelle découlait, dans les cas les plus graves, des pensées suicidaires.

c) *Conscience nostalgique et accommodation : « c'était mieux avant »*

Cette tendance à utiliser les ressources de l'accommodation pour effectuer leur travail réflexif s'explique notamment par le fait que, cherchant la reconnaissance sociale, ces jeunes vont accorder aux autres « le droit de juger de leur réussite, donc d'en fixer les critères, ils sont

alors bien obligés de reconnaître la légitimité de ces critères, et ne peuvent donc plus s'en distancier » (Bajoit et Franssen, 1995, p. 157). C'est généralement le cas pour les individus marqués par « une tension existentielle de type arriviste ou nostalgique ». Chez l'ensemble des interviewés, une certaine conscience nostalgique est visible : « avant c'était mieux, l'avenir ne nous réserve rien de bon. Leurs attentes sont d'intégration, de normalité : ils cherchent à s'accrocher à l'échelle, là où le hasard de leur naissance les a situés » (Franssen & Bajoit, 1995, p. 149). Ce qui met quand même en avant une grande difficulté à s'intégrer au modèle agricole actuel.

↳ **Capacité de distanciation : critiquer et se détacher**

Même si François est devenu agriculteur comme son père, il remet en question le conditionnement qu'il a reçu. Tout comme Martin et Sophie qui vont parler d'une remise en question nécessaire.

Se distancier des contraintes passe également par une certaine indifférence envers les consommateurs, chez Martin, et envers la société, pour Alexandre. Ils vont se concentrer sur leur métier et se détacher de la pression exercée par les attentes des autres.

B. Travail de projectivité : capacités de concrétisation et d'individuation

François, lui, affronte sa socialisation paradoxale en persévérant dans son projet. En effet, ce dernier associe la réussite au fait d'être soi-même, il ne prend pas en compte le regard des autres, ni leurs avis. Il poursuit son projet et veut s'autoréaliser.

François : « *Ça colle pas tout le temps mais bon c'est fait c'est fait [la mise en place de la fromagerie et le fait d'être bio]. Et je continuerai la dedans* ».

Contrairement à Louis qui va renoncer à son projet d'atelier boucherie au sein de son exploitation face aux exigences de la société. Il tergiverse encore concernant son activité actuelle, l'élevage bovins viandeux.

a) L'abandon du secteur viandeux chez Louis

Pour réduire la tension, Louis hésite à faire comme beaucoup d'agriculteurs, et à privilégier les grandes cultures au détriment de l'élevage. Ce dernier, grâce à sa maman qui travaille avec lui sur la ferme, peut encore partir en vacances et profiter « de sa jeunesse ». Mais lorsqu'il sera seul à la tête de l'exploitation, privilégier les grandes cultures, surtout face à la diminution de la consommation de viande, permettrait de diminuer ces contraintes, et lui assurerait une vie plus ouverte sur le monde extérieur, plus simple, avec plus de temps pour lui. Il va donc adapter ses engagements identitaires, dans un premier temps face aux attentes des autres, puisqu'il a la sensation que la consommation de viande diminue mais cela

permettra aussi dans un second temps de s'adapter à ces désirs puisqu'il pourrait partir en vacances de temps en temps et avoir moins d'administratif à gérer.

Il va toutefois persévérer puisqu'il se projette « sur le long terme » et déjà envie de mettre en place des petites choses, après la retraite de sa maman, pour garantir une autonomie fourragère. Louis utilise ses ressources de la concrétisation pour effectuer son travail de projectivité.

Nous pouvons faire l'hypothèse d'une plus grande concrétisation chez les agriculteurs les plus jeunes et débutants à peine leur projet d'installation. En effet, comme expliqué plus haut, avec la PAC précédente, les agriculteurs devaient mettre en place un projet concret et rentable pour pouvoir posséder les aides à l'installation, essentielles aux agriculteurs. Ainsi, les agriculteurs plus âgés et étant installé depuis quelques années, ont déjà été dans une logique de concrétisation puisqu'ils ont mis place de nombreuses choses au sein de l'exploitation, mais n'ont plus le temps ni l'énergie de concrétiser davantage de choses. Martin, Tom et Emma sont donc davantage dans une logique d'individuation. Ce qui joue également, c'est la vie de famille puisqu'une fois installé et avec des enfants, les agriculteurs vont tout faire pour privilégier le confort familial et la vie de famille. Chez les plus jeunes, l'idée de concrétisation est très forte. Encore plus chez les personnes qui veulent s'autoréaliser en modifiant l'organisation de l'exploitation et en la construisant en fonction de leurs valeurs et représentations.

C. Sociabilité : capacités d'identification et de différenciation

A l'époque actuelle, de nombreux jeunes agriculteurs « ne s'affirment plus collectivement mais individuellement. De ce fait, l'identification sociale des jeunes agriculteurs aujourd'hui reste assez complexe. Le « nous » collectif regroupant l'ensemble du monde agricole n'a plus réellement de sens actuellement. Ce qui explique pourquoi les jeunes rencontrés se différencient de nombreux groupes : les anciens agriculteurs, les agriculteurs qui ne vivent que pour l'agriculture, ceux qui ne roulent qu'en tracteurs, les agriculteurs machos, ceux qui ne sont pas passionnés, ou encore ceux qui font la course aux primes. Il n'y a qu'Alexandre qui va exprimer son envie d'apprendre et de ressembler aux agriculteurs qui passent devant chez lui en expliquant qu'il apprend beaucoup d'eux. Cela montre une volonté de sa part d'être reconnu par un « groupe plus grand » dont il ne fait pas spécialement partie, puisqu'il est considéré pour certains agriculteurs comme n'étant pas des leurs car il est un néo-agriculteur et maraîcher.

- **Modes de gestion identitaire : défensif, anémique et offensif**

Ainsi, ces jeunes effectuent un travail de gestion identitaire et relationnelle permanent grâce auquel ils tentent de « définir leur identité professionnelle dans leurs relations sociales aux autres (collègues, autorité, usagers, ...) » (Franssen, 2005, p. 140). Ils vont construire différents modes de gestion relationnelle de soi, en fonction des sens culturels auxquels ils font appel et des stratégies relationnelles dans lesquelles ils s'engagent (Franssen, 2005). Ces modes de gestion identitaire se distinguent « selon leur caractère » (Franssen, 2005, p. 140) :

- « *Défensif* » : les tensions restent gérables pour les individus et, par conséquent, leurs rôles et leurs identités restent préservés et réaffirmés grâce au maintien des finalités et compétences et à la défense des acquis et de l'autorité.
- « *Anémique/ de crise* » : Ce mode émerge lorsque les tensions sont si fortes que l'identité et le rôle implorent et donnent lieu à une perte de sens, une déqualification, une disqualification et une crise d'autorité.
- « *Offensif* » : Il se caractérise par une certaine explosion des stratégies identitaires engageant une transformation du rôle et de l'identité autour d'une ou plusieurs dimensions. Il existe quatre stratégies offensives : l'innovation, l'adaptation, la revendication et la révolte.

En se basant sur ces trois modes de gestions identitaires, examinons les différents parcours rencontrés.

A. La passion et la réaffirmation du professionnalisme comme logique de résistance (*offensif*)

Il semblerait donc que, face aux difficultés importantes au sein de la profession, le fait de se dire « passionné » parait participer à une stratégie de résistance. La logique de résistance identitaire consiste à tenter d'assurer la permanence des traits, des attributs et des caractéristiques qui définissent l'identité personnelle et sociale de référence de la personne, et ce malgré les difficultés vécues (A. Franssen, communication personnelle, 14 décembre 2022).

Face à la disqualification et à l'invalidation qu'elle subit vis-à-vis des contrôles, Sophie témoigne de l'importance de préserver sa dignité sociale et humaine :

« On est pas dérangé d'être contrôlé mais on est pas des chiens quoi. Voilà maintenant y'a plein de contrôleurs qui sont très bien aussi, qui sont... ben les contrôleurs en bio qui viennent nous contrôler c'est des gens tout à fait normaux qui ne se pensent pas supérieurs parce qu'ils ont un badge de contrôleur (rires) mais y'en a, c'est un peu ça. »

Tom, lui, va réaffirmer ces compétences et son professionnalisme :

« Ben parce que comment dire ils savent bien qu'ici bah ils perdront moins de temps et que et qu'il y a une raison de venir contrôler que chez des autres qui ne sont pas en ordre bah ils s'en foutent, ils sont pas en ordre, ils resteront comme ça. Et euh ils savent bien que... ben ils savent bien où ils peuvent aller aussi. Ils savent bien qu'ici ce sera en ordre du début à la fin, que la ferme est propre et tout ça que chez d'autres bah c'est dégueulasse et tout ça. Et que bah chez certains où c'est pas en ordre ils se sentent plus menacés et tout ça donc c'est ça aussi qui fait que. Et on remarque que là où les fermes où il faudrait aller pour vraiment taper du poing sur la table parce que c'est pas propre et que les animaux sont pas dans des bonnes conditions, que l'hiver bah ils sont dehors, que soit ils sont pas tondus ou que les installations sont pas entretenues et ben là, ben, on va moins contrôler je vais dire. »

B. Agriculture raisonnée et circuits courts : logique innovatrice (offensif)

L'agriculteur, éprouvant un écart entre le rôle qu'on lui a assigné et les pratiques réelles qu'il doit effectuer, va se référer à un nouveau principe de sens dans le but de réduire ses tensions en faisant coïncider parfaitement son identité, son rôle et ses pratiques.

a) L'agriculture raisonnée chez Martin

Pour faire face à sa socialisation paradoxale, Martin va adapter ses engagements identitaires et va privilégier l'agriculture raisonnée, en utilisant de manière réfléchie les produits chimiques. Ne voulant pas faire de choix entre les deux modèles agricoles auxquels il a été socialisé, il va faire le choix de rester dans un entre-deux. En faisant attention à son impact environnemental, il préserve ses valeurs et adapte ces engagements identitaires aux attentes des autres, c'est-à-dire à la norme de plus en plus importante aujourd'hui, la protection de l'environnement associé au modèle de l'agriculture biologique. Mais, ne voulant pas augmenter ses heures de travail et contraintes auxquels il doit faire face, l'agriculture biologique est difficilement praticable pour lui. D'autant plus que Martin loue la plupart de ces terres et qu'il a peur qu'en devenant bio, les propriétaires ne veulent plus les lui louer. Il va donc être dans un entre-deux, en faisant attention à l'environnement car c'est dans ces valeurs mais sans pour autant l'afficher « officiellement » pour ne pas que sa condition de vie ne change (retrait des terres, augmentation des heures de travail, ...).

b) Les circuits courts chez Sophie et François et le label bio chez Alexandre

Sophie explique vouloir rester « maître de tout le processus de vente de son produit ». Tout comme François qui vend directement à la ferme ou va au marché pour vendre son fromage. Ces derniers vont donc redéfinir le rôle auquel on les a assignés, en voulant sortir totalement

du système agro-alimentaire et donc rester en circuit court le plus possible. Nous pourrions donc faire l'hypothèse d'une certaine volonté de s'accommoder des tensions, en compensant puisque ces derniers ne veulent pas dépendre du système, ou du moins pas totalement puisqu'ils doivent quand même dépendre de lui pour bénéficier des aides. C'est également le cas pour Alexandre, d'autant plus qu'il est au chômage actuellement.

Mormont (1996) explique que l'environnement peut être « une manière de refaire une image de marque des produits agricoles quand ceux-ci sont distribués dans des circuits courts ou sous des labels » (Mormont, 1996, p. 29). L'agriculteur va donc relier l'environnement et son activité agricole grâce au produit et à l'activité marchande (Mormont, 1996). Le circuit court, chez Sophie et François, et le label bio chez Alexandre peut donc être considéré comme une stratégie permettant de redorer l'image et de réinventer l'identité des agriculteurs.

Actuellement, bien que les agriculteurs dépendent encore énormément du marché européen, la mise en place des circuits courts est souvent privilégiée chez la jeune génération et permet un rapprochement entre le producteur et le consommateur (Dubuisson-Quellier & Giraud, 2010). Les fermes ouvertes favorisent également une certaine ouverture du métier afin de « prouver » au grand public que les agriculteurs « font bien leur travail », comme l'explique Tom.

Tom : *« Mais les gens ne se rendent pas compte comme on est contrôlé et comme les bêtes sont analysées... on ne sait plus faire ce qu'on veut... on sait pas tricher et c'est... c'est la génétique qui est comme ça et c'est vrai que les bêtes sont fort musclées et tout ça mais on sait pas faire ce qu'on veut et on n'a rien à gagner. Et comment dire, c'est ça qu'on aime bien aussi faire ferme ouverte ou quoi dans certains coins pour bien montrer que les bêtes sont bien ici et dans les prairies, c'est pas comme dans certaines... certains pays comme les États-Unis où elles sont, comment on dit... entassées les unes sur les autres et elles n'ont rien à brouter. Ici, elles ont de la belle herbe. »*

Ces deux exemples, le circuit court et la ferme ouverte, illustrent ce désir de proximité avec la clientèle pour la sensibiliser sur la valeur du travail fourni.

C. Présence familiale forte : préservation de l'identité (défensif)

Vis-à-vis de la pression financière et la précarité économique (tension b), bien souvent, la logique anomique découlant de ces difficultés peut être enrayée grâce à une présence familiale forte, que ce soit au niveau économique, au niveau de l'aide apportée ou encore au niveau du soutien social. Effectivement, chez les agriculteurs chef d'exploitation et seul actif agricole au sein de la famille, ces derniers peuvent compter sur « la persistance d'une

présence familiale forte, aussi bien dans la détention du capital que dans l'apport de travail » (Hervieu & Purseigle, 2013, p. 168). C'est le cas pour Tom qui peut compter sur son frère et son père, qui ne travaillent pas ou plus au sein de l'exploitation. Martin qui se fait aider par sa femme et ses beaux-parents. Louis, lui, peut compter sur sa maman, mais quand celle-ci prendra sa retraite, il se retrouvera seul au sein de son exploitation, ce qui sera assez compliqué pour lui.

Louis : « *et c'est pas facile à déléguer, c'est presque impossible... ben parce que confier la gestion d'une ferme pour partir une semaine à n'importe qui c'est impossible* ».

Cela démontre évidemment la persistance du paradigme familial et patrimonial au sein du monde agricole. Et qui permet de préserver les agriculteurs de nombreuses contraintes, notamment économique parce qu'il n'est généralement pas nécessaire pour ces derniers d'engager d'ouvriers agricoles.

D. Remise en question de la mentalité même du « fermier » (*offensif*)

Afin de concilier vie de famille, vie professionnelle et autoréalisation (tension d), Tom, Martin et Alexandre, ne vont pas hésiter à remettre en question la « mentalité même du fermier » comme l'explique Martin, en privilégiant sa vie de famille au détriment de la norme qui subsiste toujours actuelle, celle de l'agrandissement et du développement de l'exploitation. Rester à taille familiale permet de préserver les moments en famille et les temps de qualités avec les enfants.

• **L'agriculteur comme acteur social : entre protestation « obligatoire » et pragmatisme**

Par ce travail de gestion identitaire, l'individu devient également « acteur : il agit sur les autres, il s'attaque aux résistances externes, pour tenter de mieux satisfaire ses attentes relationnelles, de résoudre ses tensions existentielles et ainsi, d'élargir le noyau central de son identité » (Bajoit, 2013, p. 349). Ainsi, face à une situation inégale ou frustrante, comme peut l'être l'installation d'un jeune agriculteur, qu'il y parvienne ou non, quatre formes de réaction peuvent être mises en lumière.

- **La défection (Exit)** : L'individu va sortir du système d'échange et fuir. Il rompt la relation sociale, cesse de coopérer et se soustrait à l'autorité et au pouvoir qu'il exerce et/ ou qu'il subit.
- **La protestation (Voice)** : L'individu reste et utilise sa voix pour faire entendre son désaccord. Il cherche, comme dans la défection, à réduire ou à supprimer son mécontentement mais au lieu de fuir, il essaye de changer le système de l'intérieur en entrant dans une logique de conflit tout en continuant de coopérer.

- **Le pragmatisme (Apathy)** : L'individu reste dans le système et se tait non par loyauté envers le système mais par résignation. Cette situation se caractérise par la résignation, la passivité et le repli sur soi.
- **La loyauté (Loyalty)** : l'individu se tait également mais en ayant une attitude de confiance envers le système ou son interlocuteur. Il patiente et supporte son mécontentement en attendant un changement et une solution.

Alexandre, fraîchement installé en tant que maraîcher, avait la volonté de « faire du bien à la société, ça va faire du bien à la planète et aux gens, pour qu'ils mangent autrement, autre chose, leur montrer autre chose » mais des événements imprévisibles l'ont placé dans une situation quelque peu frustrante et lui ont fait comprendre que les attentes de changement qu'il espérait constater chez les consommateurs n'arriveraient peut-être pas. Il a donc réagi en devenant « égoïste » comme il le dit et en ne s'épuisant plus « mentalement à ça ». C'est ce qui se rapproche de l'Apathy.

Alexandre : « Et voilà, à partir de là, je me suis dit « tu le fais pour toi, tant pis pour ce qui se passe sur le côté. Les gens, tu ne les changeras de toute façon pas, c'est pas le but » et je le fais pour moi, pour mon plaisir personnel et puis on verra ce qu'il adviendra plus pour les autres, pour la planète. Même ça, la planète n'a pas besoin de nous donc voilà ».

Martin, lui, concernant le prix de revient du lait, insiste sur le fait qu'il faut absolument passer par la *protestation (Voice)* mais pas auprès des consommateurs, mais devant les laiteries et les ministres.

Martin : « Les manifestations auxquelles on doit le plus participer, c'est les manifestations sur notre prix de revient quoi ».

Concernant les situations difficiles à cause des aides agricoles, celui-ci opte pour une autre réponse, le *pragmatisme* ou la *loyauté*, car je ne perçois pas dans son discours si ce dernier a confiance ou non dans le système.

Martin : « Mais sur... sur les aides et tout ça, je pense qu'on va manifester, mais on sait quand même rien faire... parce que c'est l'Europe, et on n'a rien à décider ».

Même si avec la dernière partie de la phrase, « on n'a rien à décider », nous pourrions ressentir une certaine résignation.

Martin : « Je prends l'exemple du lait, ben on va manifester, c'est à notre laiterie qu'on va dire qu'on est pas d'accord ben là on se fait entendre quoi. Mais voilà l'Europe, c'est... c'est combien de personnes ? Et pour moi, ça ne sert pas à grand-chose. »

D'autant plus que, comme dit précédemment, Martin est beaucoup plus dans une démarche de repli identitaire en expliquant que « c'était mieux avant », du temps de ses grands-parents.

Martin : *« Mais de toute manière je pense que nous agriculteurs, on va devoir essayer de se fondre dans... dans les riverains et tout. Allez avant, du temps de mes parents et tout ça, c'était presque le fermier au milieu du village et les gens... les gens autour je vais dire. Et maintenant, c'est presque nous qui devons-nous faire tout petit par rapport aux gens et... et pour être grossier, fermer notre gueule quoi parce que les gens ne sont pas reconnaissants quoi ».*

Comme chez Tom :

« Maintenant, il y a certaines choses qui bougent un petit peu, mais c'est jamais assez et voilà, je vais dire. Mais ça devient quand même fort difficile pour savoir faire encore bouger les choses, bah c'est pas la Belgique qui décide, c'est beaucoup tout ce qui est Union européenne et tout ça donc on représente pas assez pour pouvoir faire bouger les choses ».

Chez Sophie, nous pourrions imaginer une certaine *défection (exit)* dans le fait de créer un point de vente direct au sein même de la ferme, avec des légumes, des céréales, etc. et grâce à un site internet sur lequel les commandes peuvent être faites.

Sophie : *« Ça c'est... ouais... ce n'est pas agréable de ne pas être maître de tout le processus de vente de son produit. » « On doit aussi spéculer sur les coups du marché et c'est pas forcément pour ça qu'on a signé pour faire ce travail là quoi. Nous on a signé pour produire pour les gens pas pour être sur l'ordi et voir « olala il descend de 2%, qu'est-ce qu'on fait ? On vend ? On ne vend pas ? » voilà... C'est pour ça qu'on essaye de rester en circuit court le plus possible mais c'est pas donné à tout le monde non plus et ça a aussi des désavantages quoi. »*

C'est également le cas pour François puisqu'il tente de rester dans le circuit court un maximum et vend son fromage de chèvre au marché et sur Internet. Ce dernier est également dans la protestation puisqu'il met énormément de post Instagram pour montrer son mécontentement contre le dénigrement envers les agriculteurs et leurs mauvaises conditions de travail.

Conclusion générale

Suite aux multiples transformations économiques, sociales et politiques du secteur agricole (Knockaert, 2022), la manière dont les agriculteurs sont perçus et se perçoivent aujourd'hui est totalement chamboulée. Ainsi, au vu du contexte de crise et de mutations de ce dernier, ce mémoire tente de comprendre comment les jeunes agriculteurs wallons construisent leurs identités sociales et professionnelles.

En se basant sur la théorie de la gestion relationnelle développée par Guy Bajoit (1992) en collaboration avec Abraham Franssen (1995) et sur sept entretiens du types récits de vie, ce mémoire a permis de dégager des conclusions intéressantes.

L'entrée dans le métier est une étape cruciale, souvent difficile, mais répondant pour la plupart des agriculteurs à une vocation et une passion demandant de nombreux efforts de concrétisation. Si la plupart ont hérité de l'exploitation familiale, ce « choix » ne coulait pas de source et c'est pour plusieurs effectués au terme d'un long processus fait d'hésitations, d'adaptations et de renoncements.

Même si aujourd'hui, les parents encouragent davantage leurs enfants à faire des études (ou même parfois un autre métier), l'appartenance familiale va favoriser une socialisation et une transmission agricole. Cette appartenance peut également être créée en mettant en place un lien de filiation professionnel et familial (Jacques-Jouvenot & Schepens, 2007) chez les agriculteurs n'ayant pas d'enfants ou personne pour reprendre, par exemple, ou par les personnes dites hors-cadre familial qui souhaite se lancer dans l'agriculture. Pour d'autres, généralement des femmes (Giraud & Rémy, 2008), l'accès au métier se fait grâce au mariage. Même si cette réalité tend à diminuer puisqu'en Belgique le nombre de femmes devenues cheffes d'exploitation augmente d'année en année. Les limites et attentes ne seront pas non plus les mêmes chez les agriculteurs ayant une fratrie puisque les contraintes économiques par exemple, ou les attentes familiales, notamment, sont orientées par la présence d'une fratrie. L'expérience professionnelle et les formations vont également peser sur la socialisation de ces jeunes. En effet, il est indispensable aujourd'hui pour les agriculteurs de s'informer et de rester formé face à l'évolution constante de la société. L'ensemble des jeunes agriculteurs interrogés ont, soit un bagage agricole (secondaire, haute-école), soit ont suivi une formation agricole pour être apte à se lancer dans la reprise d'une exploitation. Cela a fortement été influencé par le fait qu'actuellement, il faut avoir suivi une formation pour bénéficier des aides de la Politique Agricole Commune. Cette dernière est bien souvent donnée par des syndicats agricoles, ce qui témoigne de l'importance grandissante aujourd'hui

de ceux-ci dans la socialisation et le parcours des agriculteurs. Pour certains, cette formation a été agréementée par une expérience professionnelle en dehors de leur exploitation. Que ce soit en tant qu'ouvrier agricole ou en travaillant au service de remplacement, ces expériences leur ont permis de découvrir les réalités du métier et de pouvoir ainsi échapper aux différentes contraintes et limites de ce dernier, comme les contraintes économiques liées à la réparation des engins agricoles.

La principale tension chez les jeunes agriculteurs rencontrés est liée à une certaine impraticabilité du modèle d'agriculture familiale traditionnelle au sein duquel ces derniers ont été socialisés. Aujourd'hui, il semblerait que certains agriculteurs socialisés dans une agriculture conventionnelle subissent une crise de la norme liée à une socialisation paradoxale, c'est-à-dire une contradiction au sein même de ses attentes. Par exemple, Martin qui a la sensation d'être poussé par la société à devenir bio et retenu par ses convictions, ses contraintes économiques et ses homologues dans l'agriculture conventionnelle. Ou encore Alexandre, qui à l'inverse a choisi de se lancer dans le maraîchage et est confronté à l'impraticabilité du modèle biologique, notamment face aux nombreuses démarches administratives et concession à mettre en place. Enfin, l'influence familiale doit également être prise en compte : le fait d'avoir une personne tiers vivant et travaillant au sein même de l'exploitation mais ne partageant pas le même modèle agricole ou d'osciller entre les deux modèles sans jamais pouvoir choisir, va renforcer la tension principale.

La deuxième tension rencontrée est liée au stress causé par la viabilité et la rentabilité économique de l'exploitation. Cette pression financière oblige certains à diversifier les activités agricoles ou encore à compter sur leur conjoint.e pour assurer un revenu fixe pour l'exploitation.

Pour beaucoup, les tensions et contraintes découlant des réglementations du secteur constitue une grande désillusion. La plupart ne s'attendaient pas à être confrontés à de telles exigences administratives et à des contrôles aussi pesants. Ces contraintes dépendent évidemment du type d'activité agricole mais, il semblerait que les exploitations spécialisées en grandes cultures imposent moins de contraintes, du fait que les secteurs viandeux et laitier, ayant subi de nombreuses crises ces dernières années, demande une présence beaucoup plus grande des agriculteurs au sein de l'exploitation et subit un dénigrement plus important.

En effet, les agriculteurs font face depuis quelques années à une remise en question de ce qu'ils sont et de ce qu'ils font. Un terme est d'ailleurs apparu pour désigner ce sentiment de stigmatisation et d'impopularité des agriculteurs par une partie de la population et de l'opinion publique, l'agribashing. Cela met en avant le fait qu'actuellement pour beaucoup

d'agriculteurs un réel manque de reconnaissance envers leur travail se fait ressentir. Et ce, d'autant plus chez les agricultrices, puisque leur travail domestique et agricole reste encore largement invisibilisé et que, dans l'image collective, elles sont davantage associées aux rôles de conjointes et « sont techniquement incompetentes » (Rieu, 2004, p. 13). Même si cela évolue, il y a bien souvent chez les agricultrices, un sentiment de ne pas être reconnues pour ce qu'elles sont, des agricultrices qui travaillent aussi bien et autant, voire même plus, que leurs homologues masculins. Ce manque de reconnaissance constitue une tension forte pour ces jeunes.

Enfin, chez les agriculteurs qui sont parents, la tension entre vie professionnelle et vie de famille est assez forte. Ces derniers oscillent entre volonté d'évolution et leurs envies de passer plus de temps en famille, et ce, surtout chez les parents avec de jeunes enfants.

Face à ces tensions, différentes stratégies identitaires et relationnelles sont mises en place par les jeunes agriculteurs. C'est en mettant en œuvre ces capacités psychiques que l'individu va gérer ses tensions existentielles et par la même occasion devenir sujet et acteur du monde agricole. Généralement, dans le but de supporter ces dernières, les ressources de l'accommodation vont être privilégiées afin d'effectuer leur travail réflexif. L'accommodation se fait de plusieurs manières : en se référant à sa passion, en contournant les règles, en profitant du systèmes (laiterie coopérative, attendre la modification de la PAC, ...), ou encore en les oubliant, c'est-à-dire en se déconnectant des contraintes journalières grâce à des activités extérieures et en choisissant un.e conjoint.e qui ne fait pas partie du monde agricole. Ils s'accommodent aussi d'une certaine conscience nostalgique : « avant c'était mieux », « l'avenir ne nous réserve rien de bon ». Ils n'ont pas d'autres choix puisque, en cherchant la reconnaissance sociale, les jeunes agriculteurs sont bien obligés de reconnaître la légitimité des attentes de la société et des politiques agricoles mises en place, ils ne peuvent donc plus s'en distancier (Bajoit et Franssen, 1995).

Chez les agriculteurs plus âgés et ayant déjà des enfants, l'individuation est préféré à la concrétisation. En effet, ces derniers étant déjà installé depuis quelques années ont déjà mis en place de nombreux projets au sein de l'exploitation, mais n'ont plus le temps ni l'énergie de concrétiser davantage de choses. Pour certains, faire face à la tension nécessite de persévérer dans son projet, pour d'autres, elle demande de renoncer à certains choix, ou à tergiverser entre élevage et cultures.

Concernant l'identification sociale, elle reste assez complexe aujourd'hui. Le « nous » collectif regroupant l'ensemble du monde agricole n'a plus réellement de sens actuellement. Ce qui explique pourquoi les jeunes rencontrés se différencient de nombreux groupes sociaux.

Résoudre ces tensions passe également pas des modes de gestion identitaire qui se distinguent par leur caractère : défensif, anémique et offensif (Franssen, 2005). Globalement, ces modes de gestion sont offensif et engagent la transformation du rôle et de l'identité de l'agriculteur : l'affirmation d'un métier « passion », la réaffirmation du professionnalisme des agriculteurs, l'agriculture raisonnée, le circuit courts ou encore la remise en question de la mentalité même « du fermier ». Seul la présence familiale au sein de l'exploitation permet de diminuer la tension liée à la pression économique, et ainsi, de préserver l'identité même de l'agriculteur.

Enfin, trois « types » d'agriculteurs peuvent être mis en avant en fonction des tensions qu'ils subissent et de la manière dont ils les gèrent. Premièrement, les agriculteurs qui ne participent pas à la mutation du secteur puisqu'ils ne pensent pas pouvoir le changer. Ils ont une vision de la société complètement fermée qui ne permet aucun pouvoir de négociation aux agriculteurs. Cela s'explique notamment parce que, dès le départ, la PAC s'organise comme une « politique très centralisée laissant peu de place à l'intervention des gouvernements nationaux » (Bureau, 2007, p. 7) et que donc effectuer une manifestation « ne sert à rien » puisque « c'est l'Europe » et que « les décisions sont déjà prises ». Ils sont généralement pères et mères de famille, remettent en question cette « mentalité du fermier » de toujours devoir s'agrandir et font confiance aux syndicats pour gérer le côté administratif du métier, car pour eux, ce n'est pas leur rôle. Deuxièmement, les agriculteurs participant à la mutation sont généralement plus jeunes, ont entamé des démarches ou viennent de s'installer et n'ont pas de vie de famille. Ils ont la vision d'un système organisationnel et politique qui favorise la grande distribution au détriment des (jeunes) agriculteurs et des consommateurs. Face à cela, ils vont exprimer leur mécontentement en allant manifester volontairement. Ils vont également passer par les circuits courts et la vente directe le plus possible afin de se réapproprié la relation entre le consommateur et le producteur et ainsi redorer l'image de l'agriculture. Ils sont généralement contents de se diversifier et ne sont pas contre d'être multitâches. Troisièmement, il y a les agriculteurs qui n'ont pas été socialisés dans le monde agricole et qui découvrent sur le terrain les difficultés que cela peut entraîner. Ils ont généralement fait cela pour se réorienter et se rapprocher de la nature mais le gap entre leurs attentes et la réalité du métier est assez grand.

Toutefois, il faut être conscient des limites de la méthode de récoltes des données, l'entretien du type récit de vie, et d'analyse puisque ces témoignages ont été recueillis à un moment donné de l'histoire de l'individu (Bajoit & Franssen, 1995).

De plus, le travail réalisé pourrait être complété et poursuivi sous différents aspects. Tout d'abord, cette recherche nécessite un laps de temps beaucoup plus important, une dizaine d'entretiens en plus de ceux déjà effectués afin de représenter au mieux la diversité des situations de ce métier. Mais également de compléter l'analyse en comprenant concrètement les structures de sens et de contrôle de chaque individu. Une deuxième rencontre pourrait également être effectuée avec chaque personne interrogée, quelques mois après, voir une année après, afin de constater ou non une certaine évolution dans les tensions et dans la gestion de celles-ci et de restreindre quelque peu la limite de la méthode biographique.

Enfin, il serait intéressant de développer davantage le commencement de la typologie et de creuser plus en profondeur les différentes tensions et moyens de gérer ces dernières. Ce mémoire constitue, en effet, un point de départ à l'analyse des difficultés éprouvées par les jeunes agriculteurs aujourd'hui dans un contexte de crises et de mutations du secteur agricole.

Bibliographie

- Agence Belga, R. T. L. (2016, juillet 21). *Un manque « très inquiétant » de renouvellement des générations en agriculture*. RTL Info. <https://www.rtl.be/info/monde/economie/un-manque-tres-inquietant-de-renouvellement-des-generations-en-agriculture-836709.aspx>
- Agriculture en Wallonie. (2022, 25 juin). Dans *Wikipédia*. Catégorie:Agriculture en Wallonie — Wikipédia (wikipedia.org)
- Arnould, M. (2022, novembre 29). Femmes agricultrices. *Nature & Progrès*.
<https://www.natpro.be/femmes-agricultrices/>
- Bages, R. (1998). Mutation agricole, ruralité et politiques publiques. A propos de publications récentes de Bertrand Hervieu. *Sciences de la Société*, 193-195. Persée <http://www.persee.fr>.
- Bajoit, G. (1988). Exit, voice, loyalty... And apathy. Les réactions individuelles au mécontentement. *Revue française de sociologie*, 325-345. Persée <http://www.persee.fr>.
- Bajoit, G. (1992). Conclusion. La gestion relationnelle de soi. In *Pour une sociologie relationnelle* (p. 221-228). Presses Universitaires de France. <https://www.cairn.info/pour-une-sociologie-relationnelle--9782130439936-p-221.htm>
- Bajoit, G. (2013). 11—L'acteur en relation. In *L'individu sujet de lui-même* (p. 349-364). Armand Colin. <https://www.cairn.info/l-individu-sujet-de-lui-meme--9782200285395-p-349.htm>
- Bajoit, G., & Franssen, A. (1995). Les jeunes dans la compétition culturelle.
- Balme, R., & Chabanet, D. (2002). Introduction. Action collective et gouvernance de l'Union européenne. In *L'action collective en Europe. Collective Action in Europe* (p. 21-120). Presses de Sciences Po. <https://doi.org/10.3917/scpo.balme.2002.01.0021>
- Barthez, A. (1982). *Famille, travail et agriculture*, Paris, Économica.
- Becker, H. (1985). Les carrières dans un groupe professionnel déviant : les musiciens de danse. Dans : , H. Becker, *Outsiders: Études de sociologie de la déviance* (pp. 126-144). Paris: Éditions Métailié.

- Bergé, J. (2020). *Quand les agriculteurs sont au sol*. Médor Magazine. <https://medor.coop/magazines/medor-n18-printemps-2020/quand-les-agriculteurs-sont-au-sol/?full=1>
- Bertaux, D. (1997). *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*. Nathan.
- Bessaoud O., Antonelli A., Pugliese P. (2009), « Améliorer la gouvernance rurale », dans B. Hervieu (dir.), *Mediterra 2009 : repenser le développement rural en Méditerranée*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 277-308.
- Bessière C. (2008), « Se marier pour aller jusqu'au bout ensemble ? Ruptures conjugales et transmission des exploitations agricoles dans la lignée », *Revue d'études en agriculture et environnement*, 88, p. 47-70.
- Bessière, C. (2004). « Vaut mieux qu'elle travaille à l'extérieur ! »: Enjeux du travail salarié des femmes d'agriculteurs dans les exploitations familiales. *Cahiers du Genre*, 37, 93-114. <https://doi.org/10.3917/cdge.037.0093>
- Bessière, C. (2006). *Maintenir une entreprise familiale. Enquête sur les exploitations viticoles de la région délimitée Cognac*. Université Paris V Descartes, thèse de doctorat de sociologie sous la direction d'Olivier Schwartz.
- Billaud, J.-P. (1996). Négociations autour d'une nature muette. Dispositifs environnementaux dans les marais de l'Ouest. *Études rurales*, 63-83. Persée <http://www.persee.fr>.
- Boudon R., Bourricaud F. (1982), *Dictionnaire de la sociologie*, Paris, Larousse.
- Bureau, J. (2007). I. L'ambition agricole européenne. Dans : Jean-Christophe Bureau éd., *La politique agricole commune* (pp. 7-30). Paris: La Découverte.
- Chiffres Clés agriculture 2021*. | Statbel. (s. d.). Consulté 25 novembre 2023, à l'adresse <https://heyzine.com/flip-book/56a4dc55ce.html>
- Chiffres clés de l'agriculture 2022* | Statbel. (s. d.). Consulté 18 novembre 2023, à l'adresse <https://statbel.fgov.be/fr/chiffres-cles-de-lagriculture-2022>
- Code de l'agriculture*. (s. d.). Consulté 8 janvier 2023, à l'adresse <http://environnement.wallonie.be/legis/agriculture/code.html>

- Colson R. (1950), *Motorisation et avenir rural*, Paris, Confédération nationale de la famille rurale.
- Commission Européenne. (s. d.). La PAC en bref. Consulté 3 janvier 2023, à l'adresse https://agriculture.ec.europa.eu/common-agricultural-policy/cap-overview/cap-glance_fr
- Compagnone C., Simon B., (2018). Cooperation and competition among agricultural advisory service providers. The case of pesticides use. *Journal of Rural Studies*, 59, 10-20. DOI : [10.1016/j.jrurstud.2018.01.006](https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2018.01.006)
- Compagnone C., Lamine C., Hellec F. (2011), « De l'acceptabilité des propositions techniques de la protection intégrée à l'analyse des dynamiques de changement des agriculteurs », dans P. Ricci, S. Bui, C. Lamine (dir.), *Repenser la protection des cultures. Innovations et transitions*, Dijon, Éducagri-Quæ.
- Compagnone, C. (2019), *Sociologie des changements de pratiques en agriculture : L'apport de l'étude des réseaux de dialogues entre pairs* (p. 141-146). Éditions Quæ.
- Conway, S. F., McDonagh, J., Farrell, M. & Kinsella, A. (2021). Going against the grain : unravelling the habitus of older farmers to help facilitate generational renewal in agriculture. *Sociologia Ruralis*, 61 (3), 602-622. <https://doi.org/10.1111/soru.12355>
- Conway, S. F., McDonagh, J., Farrell, M., & Kinsella, A. (2016). Cease agricultural activity forever? Underestimating the importance of symbolic capital. *Journal of Rural Studies*, 44, 164-176. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2016.01.016>
- Dasnoy, C., Mormont, M., Mougenot, C. (1991). *Ruralité et environnement*, Arlon, Fondation universitaire luxembourgeoise, vol. I et II.
- David, M. (2019). Transition agroécologique et transmission de savoirs professionnels. *Revue des sciences sociales*, 62, Art. 62. <https://doi.org/10.4000/revss.4154>
- Deverre C., Sainte-Marie (de) C., (2008). L'écologisation de la politique agricole européenne. Verdissement ou refondation des systèmes agro-alimentaire ? *Revue d'études en agriculture et environnement*, 89 (4), 83-104.
- Dubar, C. & Nicourd, S. (2017). *Les biographies en sociologie*. coll. Repères,

- Eistrup, M., Sanches, A. R., Muñoz-Rojas, J., & Pinto Correia, T. (2019). A “Young Farmer Problem”? Opportunities and Constraints for Generational Renewal in Farm Management: An Example from Southern Europe. *Land*, 8(4), Article 4. <https://doi.org/10.3390/land8040070>
- Faure C. (1989), *Le projet culturel de Vichy*, Lyon-Paris, Presses universitaires de Lyon, Éditions du CNRS.
- Faure A., Gerbaux F., Muller P. (1989), *Les entrepreneurs ruraux : agriculteurs, artisans, commerçants, élus locaux*, Paris, L'Harmattan.
- Faure M. (1957), « L'exploitation agricole dans l'économie moderne », *Paysans*, 6, p. 43-56.
- Fournier, S., & Touzard, J.-M. (2014). La complexité des systèmes alimentaires : Un atout pour la sécurité alimentaire? *Vertigo - la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 14 Numéro 1, Article Volume 14 Numéro 1. <https://doi.org/10.4000/vertigo.14840>
- Garnier, F. (2020). Malaise à la ferme: Eddy Fougier. *Paysans & société*, 381, 53-56. <https://doi.org/10.3917/pes.381.0053>
- Gaté, R. & Latruffe, L. (2015). Difficultés rencontrées lors de la transmission d'exploitations agricoles : le cas de la région Bretagne.
- Gillet, M. (1999). Analyse sociologique des transmissions dites hors cadre familial. *Économie rurale*, 87-90. Persée <http://www.persee.fr>.
- Giuliano, R., & Eloy, F. (2021). Le comportement responsable des consommateurs face à l'agriculture belge. *Question(s) de management*, 32(2), 143-156. <https://doi.org/10.3917/qdm.212.0143>
- Granger, S., Leseigneur, A., & Gaillard, C. (2006). Exploitations familiales et renouvellement des générations. L'exemple du canton de Seurre en Côte d'Or (France). *Cahiers Agricultures*, 15(6), 549-554 (1). <https://doi.org/10.1684/agr.2006.0037>
- Hervieu B. (2002), « Espace multiple », préface à Ph. Perrier-Cornet (dir.), *À qui appartient l'espace rural ?*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, p. 5-9.
- Hervieu, B. & Purseigle, F. (2022). Le problème agricole français. *Études*, -A, 47-60. <https://doi.org/10.3917/etu.4295.0047>

- Hervieu, B. (1992). Un impossible deuil : à propos de l'agriculture et du monde rural en France [Publisher : Berghahn Books]. *French Politics and Society*, 10 (4), 41-59. <https://www.jstor.org/stable/42844333>
- Hervieu, B., & Lagrave, R-M. (1992) (sous la dir. de), *Les syndicats agricoles en Europe*, Paris, L'Harmattan, coll. « Alternatives rurales ». (Hervieu, 1993 cité dans Hervieu & Purseigle, 2013, page 168).
- Hervieu, B., & Purseigle, F. (2009). Pour une sociologie des mondes agricoles dans la globalisation. *Études rurales*, 183, Art. 183. <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.8999>
- Hervieu, B., (1996). *Les agriculteurs*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que saisje ? », n°3048.
- Hervieu, B., Purseigle, F. (2013). *Sociologie des mondes agricoles*. Armand Colin. <https://doi.org/10.3917/arco.hervi.2013.01>
- Jacques-Jouvenot, D. (2014). Le paradoxe de la transmission du métier : Le cas des éleveurs. *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.4566>
- Jacques-Jouvenot, D., & Schepens, F. (2007). Transmettre et reprendre une entreprise : De l'Homo oeconomicus à l'Homo memor. *Revue du MAUSS*, 29(1), 377-391. Cairn.info. <https://doi.org/10.3917/rdm.029.0377>
- Joose, S. & Grubbström, A. (2017). Continuity in farming - not just family business. *Journal of Rural Studies*, 50, 198-208. <https://doi.org/10.1016/j.jrurstud.2016.11.018>
- Knockaert, Y., & Tech, U. de L. > G. A.-B. (2022). *Analyse du renouvellement générationnel et de la mise en œuvre d'innovations agroécologiques dans quelques exploitations familiales wallonnes*. <https://matheo.uliege.be/handle/2268.2/16520>
- L'essor de l'agriculture belge depuis 1830. (s. d.)*. Consulté 10 septembre 2023, à l'adresse <https://www.histoire-des-belges.be/au-fil-du-temps/epoque-contemporaine/essor-economique-de-la-belgique/la-seculaire-agriculture?highlight=WyJhZ3JpY3VsdHVyZSjd>
- La Politique agricole commune (PAC), 60 ans d'histoire. (s. d.)*. Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire. Consulté 8 avril 2023, à l'adresse <https://agriculture.gouv.fr/la-politique-agricole-commune-pac-60-ans-dhistoire>

- La Politique agricole commune (PAC), 60 ans d'histoire.* (s. d.). Ministère de l'Agriculture et de la Souveraineté alimentaire. Consulté 8 avril 2023, à l'adresse <https://agriculture.gouv.fr/la-politique-agricole-commune-pac-60-ans-dhistoire>
- Lagarde, V. (2006). Le profil du dirigeant comme variable explicative des choix de diversification en agriculture. *La Revue des Sciences de Gestion*, 220-221, 31-41. <https://doi.org/10.3917/rsg.220.0031>
- Landais E., 1998, *Agriculture durable. Les fondements d'un nouveau contrat social ?*, INRA, Courrier de l'environnement, n° 33.
- Lansberg, I., (1988). The Succession Conspiracy: Resistances to Succession Planning in First Generation Family Firms, *Family Business Review*, 1(2), 119-143
- Lataste, D., & Chizelle, B. (2013). Ruptures de négociation dans le processus de transmission-reprise hors cadre familial (HCF). *Pour*, 217(1), 33-50. <https://doi.org/10.3917/pour.217.0033>
- Le Ventre des Belges. Une histoire alimentaire des temps d'occupation et de sortie de guerre—Archives de l'État en Belgique.* (s. d.). Consulté 6 avril 2023, à l'adresse <https://www.arch.be/index.php?l=fr&m=actualites&r=toutes-les-actualites&a=2017-10-04-le-ventre-des-belges.-une-histoire-alimentaire-des-temps-d-occupation-et-de-sortie-de-guerre>
- Ledent A. & Burny, P. (2002), *La politique agricole commune des origines au IIIe millénaire.* In: *Économie rurale.* N°272, p. 124.
- Législation/Agriculture/code.* (s. d.). Consulté 26 avril 2023, à l'adresse <http://environnement.wallonie.be/legis/agriculture/code/code001.html>
- Leherte, O. (2013). *Suicide des agriculteurs : Un phénomène mondial qui s'accroît.* <https://www.rtf.be/article/suicide-des-agriculteurs-un-phenomene-mondial-qui-s-accroit-8025294>
- Lémery B. (2003), « Les agriculteurs dans la fabrique d'une nouvelle agriculture », *Sociologie du Travail*, 45, 1, p. 9- 25.
- Leonard, B., Kinsella, A., O'Donoghue, C., Farrell, M. & Mahon, M. (2017). Policy drivers of farm succession and inheritance. *Land Use Policy*, 61, 147-159. <https://doi.org/10.1016/j.landusepol.2016.09.006>

- Les Echos (Réalisateur). (2019, mars 8). *Comment la PAC est devenue une usine à gaz*.
<https://www.youtube.com/watch?v=M7ceWrB2RFA>
- Loyat, J. & Petit Y. (1999), LA POLITIQUE AGRICOLE COMMUNE, La Documentation française, coll. « Réflexe Europe », Paris.
- Mauss, M. (1995) « Essai sur le don », in Sociologie et anthropologie, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige ».
- May, D., Arancibia, S., Behrendt, K. & Adams, J. (2019). Preventing young farmers from leaving the farm : investigating the effectiveness of the young farmer payment using a behavioural approach. *Land Use Policy*, 82, 317-327. <https://doi.org/10.1016/j.landusepol.2018.12.019>
- Mendras H. (1967), *La fin des paysans*, Paris, SEDEIS-Futuribles.
- Mer, R. (2004). Agriculteurs, paysans & co : crises d'identité et identité de crises [Publisher : Persée - Portail des revues scientifiques en SHS]. *Quaderni*, 56 (1), 101-113. <https://doi.org/10.3406/quad.2004.1653>
- Michel-Guillou, E. (2010). Agriculteur, un métier en mutation : Analyse psychosociale d'une représentation professionnelle. *Bulletin de psychologie*, 505, 15-27. <https://doi.org/10.3917/bupsy.505.0015>
- Mondy, B. (2014). Agriculture de services et évolution du métier d'agriculteur. *Pour*, 221(1), 87-96. <https://doi.org/10.3917/pour.221.0087>
- Mormont M., (2013). Écologisation : entre sciences, conventions et pratiques. *Natures Sciences Sociétés*, 21 (2), 159-160. DOI : [10.1051/nss/2013102](https://doi.org/10.1051/nss/2013102)
- Mormont, M. (1996). Agriculture et environnement : Pour une sociologie des dispositifs. *Économie rurale*, 236(1), 28-36. <https://doi.org/10.3406/ecoru.1996.4822>
- Nicourt, C. (2013). 1945-1959 : Un projet de modernisation de l'agriculture. In *Être agriculteur aujourd'hui* (p. 47-82). Éditions Quæ. <https://www.cairn.info/etre-agriculteur-aujourd-hui--9782759219551-p-47.htm>
- Op de boeck, V. (2016, décembre 1). *L'agriculture en Belgique aujourd'hui : Constats, défis et solutions*. Kairos. <https://www.kairospresse.be/l-agriculture-en-belgique-aujourd'hui-constats-defis-et-solutions/>
- Paillard B., Simon J.-F., Le Gall L. (dir.) (2010), *En France rurale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

- Paillard S., Treyer S., Dorin B. (2010), *Agrimonde. Scénarios et défis pour nourrir le monde en 2050*, Paris, Quae Éditions.
- Peemans, J-P. (2007). « Les politiques agricoles au fil du temps: logiques dominantes et conséquences », In: CHARLIER, Sophie et WARNOTTE , Gérard (eds), *La Souveraineté - 401 - alimentaire: regards croisés.*, Louvain-la-Neuve, UCL Presses Universitaires de Louvain - Entraide et Fraternité, p. 29-52.
- Piccoli, E. (2004) *Entre transformations et dynamisme. La Fédération des Jeunes agriculteurs au cœur du groupe agricole. Le cas du Condroz et de la Hesbaye*, [Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de licenciée en Information et Communication], Liège, Université de Liège.
- Piccoli, E. (2006). *Le monde agricole en Wallonie*. Centre Avec. <https://www.centreavec.be/publication/le-monde-agricole-en-wallonie/>
- Piccoli, E., & Hermesse, J. (2007). *Jeunesse rurale : Transformation des valeurs et des affiliations*. Cycle de formation sur le monde rural. <https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:96893>
- Purseigle, F., Hervieu, B. (2022). *Une agriculture sans agriculteurs*. Presses de Sciences Po.
- Riutort, P. (2013). *La socialisation: Apprendre à vivre en société*. Dans : , P. Riutort, *Premières leçons de sociologie* (pp. 63-74). Paris cedex 14: Presses Universitaires de France.
- SPW. (s. d.). *Exploitations agricoles*. Etat de l'Agriculture Wallonne. Consulté 19 mai 2023, à l'adresse http://etat-agriculture.wallonie.be/cms/render/live/fr/sites/reaw/contents/indicator sheets/EAW-A_II_b_1-1.html
- SPW Agriculture (2019), *Les Nouvelles de l'agriculture*, n°14, pp. 1-24
- SPW Agriculture (2020), *Les Nouvelles de l'agriculture*, n°14. pp. 1-20
- Verhaegen, Etienne. (2012). *Les paysanneries et territoires ruraux face à la globalisation*. Prom. : Peemans, Jean-Philippe.
- Verhaegen, Etienne. 2018. « L'évolution structurelle de l'agriculture belge. Eléments d'analyse en longue période. » *SPF Economie*, no 17: 20-43.

Table des illustrations

ILLUSTRATION 1 : AGRICULTURE BIO EN BELGIQUE 2002-2021	15
ILLUSTRATION 2 : NOMBRE D'EXPLOITATION BIO PAR PROVINCE.....	15
ILLUSTRATION 3 : PRIX DES FERMAGES DES TERRES LABOURÉES PAR RÉGION AGRICOLE	16
ILLUSTRATION 4 : PROPORTIONS D'EXPLOITATIONS PRATIQUANT LA VENTE DIRECTE À LA FERME OU AU CHAMP	16
ILLUSTRATION 5 : ÉVOLUTION DU STATUT DE LA MAIN D'ŒUVRE (2001 – 2020).....	17
ILLUSTRATION 6 : ÉVOLUTION DE LA MAIN D'ŒUVRE FAMILIALE (EN UTA).....	17
ILLUSTRATION 7 : PYRAMIDES DES ÂGES 2000 VS 2020	18
ILLUSTRATION 8 : CONSOMMATION HUMAINE APPARENTE EN 2021 (KG/HAB)	19
ILLUSTRATION 9 : SECTEUR LAITIER.....	19

Source :

Statbel - Chiffres clés de l'agriculture 2022 consulté sur le site :

[Chiffres clés de l'agriculture 2022 | Statbel \(fgov.be\)](https://statbel.fgov.be/fr/themes/agriculture/agriculture2022)

Annexes

Annexe 1 : Mauvaise répartition de la marge et manque de transparence au sein de la chaîne agroalimentaire - Quelques chiffres

BOEUF	PORC	PATATES	CÉRÉALES	LAIT
Coût de production 5,50€/Kg	Coût de production 1,40€/Kg	Coût de production 0,12€/Kg	Coût de production 0,16€/Kg	Coût de production 0,40€/L
Payé à l'agriculteur 4,75€/Kg	Payé à l'agriculteur 1,40€/Kg	Payé à l'agriculteur 0,12€/Kg	Payé à l'agriculteur 0,13€/Kg	Payé à l'agriculteur 0,33€/L
Prix consommateur 17,00€/kg	Prix consommateur 10,00€/kg	Prix consommateur 1,50€/kg	Prix du pain = x50 en 50 ans!	Prix consommateur 1,00€/L

La situation économique dans les exploitations agricoles est catastrophique,

FJA
Fédération des Jeunes Agriculteurs

VIANDE BOVINE	PORC	POMMES DE TERRE	CÉRÉALES	LAIT
Coût de production 5,50€/Kg	Coût de production 1,20€/Kg	Coût de production 0,12€/Kg	Coût de production 0,16€/Kg	Coût de production 0,40€/L
Payé à l'agriculteur 4,75€/Kg	Payé à l'agriculteur 1,20€/Kg	Payé à l'agriculteur 0,12€/Kg	Payé à l'agriculteur 0,13€/Kg	Payé à l'agriculteur 0,33€/L
Prix consommateur 17,00€/kg	Prix consommateur 10,00€/kg	Prix consommateur 1,50€/kg	Prix du pain = x50 en 50 ans!	Prix consommateur 1,00€/L

notamment parce que le prix d'achat des productions n'évolue pas et est trop faible par rapport aux coûts de production qui, eux, augmentent.

Annexe 2 : Caractéristique des personnes interrogées

Prénom	Age	Province	Région agricole	Situation familiale	Caractéristique de l'exploitation
Martin	34 ans	Province de Liège	Herbagère	Deux enfants et marié Fils unique	Agriculture conventionnelle Culture (grandes cultures) et élevage (blancs bleus, moutons, poules) Gîtes
Alexandre	32 ans	Province de Namur	Condroz	Un enfant et en couple Fils unique	Agriculture biologique Culture (maraichage - 2 hectares) Vente directe (aux proches)
Sophie	28 ans	Province de Liège	Limoneuse	En couple Fille unique	Agriculture biologique Culture (deux hectares de légumes en maraichages, grandes cultures (céréales, froments, ...)) Elevage (moutons et poules) Vente directe (légumes, fromage, œufs, ...)
Louis	25 ans	Province du Luxembourg	Ardenne	En couple 2 sœur et 1 frère	Agriculture conventionnelle Culture (40 hectares) et élevage (bovin viandeux (blanc-bleu, Angus, Parthenaise)) Gîtes
Tom	35 ans	Province de Liège	Limoneuse	Un enfant et en couple 1 frère	Agriculture conventionnelle Culture (un peu des cultures, pâturages, froment, betterave, maïs, pomme de terre) et élevage (viandeux (blanc bleu) et laitier)
Emma	39 ans	Brabant-Wallon	Sablo-Limoneuse	Un enfant et marié	Agriculture conventionnelle Elevage (Blanc-bleu) et culture (grandes cultures) Vente directe (beurre)
François	24 ans	Province de Liège	Herbagère	En couple 1 frère	Agriculture biologique Culture (grandes cultures, légumes, ...) et élevage (vaches laitières et chèvres) Vente directe (fromage)

Répartition géographique des personnes rencontrées



Annexe 3 : Résumé des portraits

	Martin	Sophie	Alexandre	Louis	Tom
Tension existentielle	Impraticabilité du modèle traditionnel	Manque de reconnaissance sociale (sujet dénié, identité engagée, ...)	Sujet dénié, divisé et anémique (envie de reconnaissance sociale et difficulté d'accomplissement perso)	Impraticabilité du modèle traditionnel	Autonomie >< Besoin de sécurité
Travail sur le « moi »	Se justifie (« passion », « c'est comme dans tout les métiers ») Exploite le système (laiterie coopérative) Critique et s'auto-critique (remise en question nécessaire), dévient indifférent face aux consommateurs	Distanciation (se détacher → « faut faire avec quoi ») Compenser (profiter des petits plaisirs) Décompresser – oublier les tensions	Se justifie (« c'est mon côté rêveur ») S'autocritiquer (SON échec) Se détacher (devient indifférent)	Se détache avec « humour » (peut partir en vacances grâce à sa mère) Se distancie (→ critique le conditionnement « il faut faire des choix ») Justifie cette persévérance (métier passion)	Accommodation → profiter du système (CUMA) Décompresser → faire appel au service de remplacement « il faut faire des efforts » - renonce à certaines choses Se justifie → « gérer une ferme ; c'est qu'une question d'organisation »
Travail sur le « je »	Individuation	Concilier ce que je suis et ce que je voudrait être en persévérant (concrétisation) « je suis comme ça » → individuation Concrétisation → persévère Se projette : « que veux-je ? »	Persévère en voulant être « plus sérieux » « ça ne change pas grand-chose »	Se projette : « il faut penser sur le long terme » - il persévère → s'autonomise Tergiverse : nouveau projet et réalité du métier Renonce face aux exigences de la société	Ne se projette pas (« il ne faut pas réfléchir trop loin ») Persévère dans l'idée de scinder la vie pro et privée pour faciliter son autonomie.
Travail sur les autres	Identification – différenciation (agri. qui exagèrent,)	Se différencie des contrôleurs	Se différencie des « gros » et des agriculteurs	Contre-modèle : les agriculteurs qui ne vivent que pour l'agriculture (« aux culs des vaches à longueur de journée »). Se distancie des agriculteurs qui donnent une image stigmatisante de ces derniers	Se différencie des contrôleurs, des agriculteurs qui ne font attention à rien, qui font la course aux primes.

Résumé – Ce mémoire, basé sur la gestion relationnelle de soi (Bajoit, 1992 ; Bajoit & Franssen, 1995), tente de comprendre comment les jeunes agriculteurs wallons s’en sortent, se débrouillent aujourd’hui au regard du contexte de crise et de mutations actuel de l’agriculture belge. Par s’en sortir, se débrouiller, il faut entendre de quelle manière et par quels moyens ces derniers construisent aujourd’hui leur identité sociale et professionnelle.

Mots clés (5): jeunes agriculteurs, construction identitaire, gestion relationnelle de soi, tensions, socialisation

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN

**Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Place Montesquieu, 1 bte L2.08.05, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | www.uclouvain.be/psad